

N O U V E A U  
V O Y A G E  
d'un Pais plus grand que  
L' E U R O P E

Avec les reflexions des entreprises du Sieur  
de la Salle, sur les Mines de St. Barbe, &c.

Enrichi de la Carte, de figures expressives, des mœurs  
& manieres de vivre des Sauvages du Nord,  
& du Sud, de la prise de Quebec Ville Capital-  
le de la Nouvelle France, par les Anglois, & des  
avantages qu'on peut retirer du chemin recourci  
de la Chine & du Japon, par le moien de tant  
de Vastes Contrées, & de Nouvelles Colonies.

*Avec approbation & dédié à sa Majesté*

**GUILLAUME III.**

*Roy de la grande*

**B R E T A G N E**

P A R L E

**R. P. LOUIS HENNEPIN,**

Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique.

---

A U T R E C H T,  
Chez **ERNESTUS VOSKUYL,**  
Imprimeur 1698.



A  
GUILLAUME III  
R O I  
De la grande  
B R E T A G N E.

SIRE.

 Tant venu par  
Vôtre aveu , par  
la permission de  
mon Roi , de son  
Altesse Electorale de Baviere , & de mes Superieurs  
dans ces heureuses Provin-  
ces de Hollande , pour y  
travailler à la publication  
de nôtre grande Découverte , j'ose esperer que Vôtre

\* 2

Ma-

## E P I T R E

Majesté m'ayant fait l'honneur d'en recevoir le premier livre , Elle aura encore la bonté d'aggreer ce second volume , que je prens la liberté de Lui présenter.

J'y parle du Voiage d'un homme , que j'ai accompagné pendant plusieurs Années dans l'Amerique, & dont la mort precipitée, par la fureur de ses propres soldats, fit échoüer les grands desseins , qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dans le Nouveau Mexique. Les observations , que je fais sur ce dernier Voiage , feront

## DEDICATOIRE.

ront connoître à la Posterité , qu'il ne faut jamais être ingrat à ses Amis , & qu'à l'imitation de Vôtre Majesté, il ne faut jamais se vanger de ses ennemis , qu'autant que cela regarde le bien public , qui doit toujours l'emporter sur l'intérêt particulier : c'est la aussi , ce qui fait le Caractere de Vôtre tres-illustre' Maison de Nassau , qui a été autrefois sur le Throne de l'Empire Romain , dont Vous poursuivez les triomphes dans le Champ d'honneur & de la gloire , & que nous voions

## E P I T R E

aujourd'hui revetue du Souverain pouvoir , sur trois grands Roiaumes dans la Personne de V<sup>ô</sup>tre Majesté.

Sire il paroît à tout l'Univers , que la nature, & la grace ont heureusement concouru pour reunir, dans V<sup>ô</sup>tre Personne Roiale, l'idée des vertus Chrêtiennes, Politiques, & Militaires de Vos Ancestres : cette grande élévation , & cette étendue de Genie universel, qui ne fait rien paroître que de très - noble ; ce cœur magnifique & liberal, si digne de la naissance de V<sup>ô</sup>tre

Ma-

## DEDICATOIRE.

Majesté : cette humeur toujours bien-faisante , même à Vos propres ennemis , cet abord facile & aisé , cette grandeur d'ame dans tous les changemens de la fortune , où, Sire , Vous n'avez été soutenu que par V<sup>ô</sup>tre grande magnanimité ; vaillant , juste , equitable , droit , ennemi du deguisement , toujours egal à Vous même dans la prospérité & dans l'adversité ; un cœur plein de piété , toujours Superieur en courage & resolution. Qualitez dominantes qui ont fait l'ame de

## E P I T R E

la conduite de V<sup>ô</sup>tre Maje-  
sté, pour le bien public, de-  
puis l'âge de vingt deux  
à vingt trois Ans, que  
Vous fistes, Grand Prin-  
ce, Vos premiers coups  
d'essais dans les Armées, re-  
tirant du joug étranger ces  
Puissants Etats de Hollande,  
en donnant par tout des  
marques de V<sup>ô</sup>tre Valeur, &  
du discernement du plus ha-  
bile Capitaine General de  
nôtre Seicle, paroissant dès  
lors, comme un Arbre  
chargé de fruits au prin-  
temps, qui promettoit a-  
bondance de fruits dans l'  
Automne. Ja-

## DEDICATOIRE.

Jamais Prince n'a mieux  
sçu adoucir l'humeur de  
Nations différentes, mena-  
ger leurs interests, éclairer  
leurs desseins, dissiper leurs  
factions, fixer l'instabilité  
des esprits remuans, leur  
imprimer tout ensemble l'  
amour & la crainte, l'o-  
beissance & le respect, en  
sorte que qui que ce soit, du-  
rant la presence & l'absence  
de Vôte Majesté, n'a ozé  
faire de rupture avec ses su-  
jets, quelques sollicitations  
que leur en aient faites vos  
redoutables ennemis.

Tous ces avantages sont

## E P I T R E

arrivez, Sire, sans qu'il y ait eu du sang répandu parmi les peuples de V<sup>ô</sup>tre Domination ; mais tout cela par V<sup>ô</sup>tre seule adresse, V<sup>ô</sup>tre vigilance, Vos Soins, & par les grandes benedictions que Dieu a données à la droiture de Vos Intentions ; sa seule gloire aiant été le mobile dominant de V<sup>ô</sup>tre conduite judicieuse, & l'ame de Vos actions, dans un desintressement parfait de Vous mêmes. Dieu n'a pas permis, Sire, qu'une conduite si juste, si egale & tranquile, fût obscurcie de

## DEDICATOIRE.

nüages , par les mauvais desseins des personnes tres-mal intentionées , mais seulement que pour établir plus solidement le merite de Vos Vertus éclatantes , pour relever Vòtre Gloire d'un nouveau lustre , & faire éclater les témoignages publics d'approbations, que tous les Hauts Alliez ont rendus à Vòtre Sageffe; enfin pour réserver à Vòtre Majesté , la plus grande partie de la gloire de sauver l'Europe de sa ruine , dans les guerres présentés , après avoir heureusement contri-

## E P I T R E

bué à la disposition d'une  
paix perdurable, dont tout  
le monde aura l'obligation  
à V<sup>ô</sup>tre Majesté.

V<sup>ô</sup>tre Gloire, Sire, est  
dans un si grand éclat, que  
Vos ennemis ne pourront  
jamais l'obscurcir. On voit  
tous les Ans V<sup>ô</sup>tre Majesté  
à la tête de Ses Armées, &  
de celles des autres Poten-  
tats Vos Alliez, travailler à  
la liberté de l'Europe, que  
l'on voudroit opprimer.  
Vous conservez cette heu-  
reuse intelligence, qui fait  
la force de leur grande, de  
leur longue & de leur rare  
Union.

## DEDICATOIRE.

Union , & qui sera un jour  
la cause de la conservation  
de tant de Païs , que l'on  
veut mettre sous le joug.  
Vòtre Sagesse pareille à celle  
de Cæsar, Vòtre Valeur, qui  
surpasse celle d'Alexandre ,  
& cette rare Prudence, Sire,  
par laquelle comme un au-  
tre Anibal , Vous conduisez  
ces grandes Armées , d'une  
maniere admirable , sou-  
tiennent ce concert avec  
gloire , & le feront reüssir  
heureusement pour la tran-  
quillité de l'Europe acca-  
blée.

Sire , la Providence, qui

\* 7

gou-

## E P I T R E

gouverne l'Univers, & qui entretient l'ordre & la beauté de ce grand Monde, malgré les changemens & revolutions, qui en alterent continuellement la face, a suscité V<sup>ô</sup>tre Majesté pour celà, qu'Elle L'a mise à la tête de trois puissans Roiaumes, afin qu'en travaillant au bien de vos sujets, V<sup>ô</sup>tre Majesté peut au même temps procurer la felicité de l'Europe, & delivrer les peuples de cette sanglante & funeste guerre.

Je demande pardon à V<sup>ô</sup>tre Majesté, Sire, si je  
me

## DEDICATOIRE.

me plains ici devant Elle de quelques particuliers de cette Ville , qui bien que de même Religion que moi, en apparence , travaillent à me rendre odieux , & à me décrier parmi les simples , sous le pretexte specieux , qu'un Religieux de Saint François , fait imprimer deux Volumes dans cette Ville, dediez à Vötre Majesté , de l'histoire de la grande Découverte, que j'ai faite dans l'Amerique Septentrionale.

Je n'y travaille pourtant que par l'approbation de  
VÔ-

## E P I T R E

Vôtre Majesté, & la permission des Hauts & Puissans Etats de cette Province. Ainsi ces gens ne respectent pas, comme ils doivent, l'autorité sacrée de Vôtre Majesté, & la protection, qu'Elle a eu la bonté de m'accorder, non plus que l'honneur, que nos Seigneurs des Etats m'ont fait.

Ces personnes passionnément attachées à leurs intérêts, reconnoîtront un jour leur erreur. Je n'ai point d'autre but en tout ce que je fais, que la gloire de Dieu, & que d'aller reconnoître,  
sous

## DEDICATOIRE.

ſous les ordres de Vôtre Ma-  
jeſté , le paſſage de la Chi-  
ne & du Japon tant recher-  
ché par les Anglois & Hol-  
landois , par la Mer Gla-  
ciale , afin d'éviter deux  
fois la Ligne Equinoctiale ,  
qui cauſe tant de peine & de  
detour. J'eſpere , Sire , que  
j'y pourrai travailler , & je  
ſuis moralement aſſuré , qu'  
avec la grace de Dieu, on en  
viendra à bout, avant la fin  
de ce Siècle, par le moien de  
nôtre Decouverte.

Par la même voie, Sire, le  
nom du vray Dieu ſera con-  
nu , à une infinité de Na-  
tions,

## E P I T R E

tions , jusques à présent inconnués de nos Européens ; & comme le Fils de Dieu à prédit, que son Saint Evangile seroit prêché dans tout l'Univers , la pieté des fideles , s'est toujours accrue & interessée dans l'accomplissement de cette Prophe-tie, à l'égard des Peuples & des Nations barbares.

Permettez donc , Sire , que je fasse connoitre à tout l'Univers , que Dieu a réservé aux Soins de Vôtre Majesté, la gloire de faire porter le flambeau du même Euangile , dans tant de pais  
de

## DEDICATOIRE.

de nôtre Découverte , qui sont encore dans les tenebres de l'ignorance , je m'estimerois heureux, par une si heureuse rencontre , de pouvoir moi même travailler à l'instruction de tant de Nations aveuglées , en leur donnant connoissance de la Verité.

Ces Peuples sans nombre , Sire , se feroient une joie extreme de se soumettre à l'Empire de Vôtre Majesté, dont ils tireroient tant d'avantages ; on les verroit fideles & obeissans, penetrez de reconnoissance & d'amour,

## E P I T R E

mour, pour un Monarque si grand, si genereux, & si cher à ses sujets. Ils se verroient au même temps heureusement amenez à la lumiere de l'Euangile, & tant de Nations qui ont étéés jusques à present, privées de la parole d'un Homme-Dieu, le reconnoitront à l'avenir pour leur Souverain Juge des vivants & des morts dans le Ciel, & Votre Majesté auroit la satisfaction de voir Son Nom Auguste reveré, dans tout ce nouveau Monde sur la Terre.

Je

## DEDICATOIRE.

Je prie le Ciel, Sire, qui accompagne par tout la Justice de Vcs Grandes Actions, qu'il lui plaise d'accorder toujours d'heureux succes aux entreprises glorieuses de V<sup>ô</sup>tre Majesté, & de conserver V<sup>ô</sup>tre Personne Roiale dans la poursuite & la defense des interez, qu'Elle prend a cœur, de mon Roi tres-Catholique, & de tous ses Augustes Alliez, pour le bonheur de ses sùjets, & de toute l'Europe opprimée, par cette guerre fatale.

Ce sont les Vœux, que  
je fais continuellement du  
plus

**EPITRE DEDIC.**

plus profond de mon cœur :  
ma plus grande passion é-  
tant d'adorer mon Dieu , &  
de continuer ardemment à  
rendre mes humbles servi-  
ces à Vôtre Majesté ; j'exe-  
cuteray toujours fidelement  
les Ordres , qu'Elle aura la  
bonté de me faire donner ,  
& en reconnoissance je lais-  
se cette marque publique  
du plus profond & inviola-  
ble respect avec lequel je  
suis.

**SIRE,**

De Vôtre Majesté ,

Le tres-humble, tres obeissant ,  
& tres fidele Serviteur

**F. LOUIS HENNEPIN,**

Missionnaire Recollet, &  
Notaire Apostolique.

# PREFACE.

**L** seroit inutile de vouloir engager le Lecteur par une preface étudiée en faveur de ce volume, que je donne ici au public: comme la vérité est l'Âme & la propre essence de la Description des nouvelles Découvertes, ce troisième Tome que je laisse des miennes à la posterité, n'a pas besoin d'être soutenu & autorisé par un autre endroit: la nouveauté & diversité ont leur attrait, quoique dans une Barbarie qui n'est pas encor policée: le plan de près de deux cents Nations différentes en langues, (dont j'ai fait mention dans ma Description de la Louisiane; dans mon second & ce troisième Volume, que nous avons découverts, & parcourus avec le Sieur Robert Cavalier de la Salle;

en

P R E F A C E.

en ce Siecle ) presentera aux curieux quelque sorte d'agrément.

Mais devant que de satisfaire à tout ce qu'on a pu objecter des livres que j'ai donné au public, j'ai trouvé bon de donner avis au Lecteur des approbations suivantes des Religieux de mon ordre, dont je retiens les originaux.

Je soussiné certifie avoir leu & examiné un livre intitulé la Description de la Louisiane nouvellement Découverte au Sud-Ouest de la Nouvelle France, avec les mœurs des Sauvages du même Pais ; composé par le R. P. Louis Hennepin, Predicateur Recollet, & Missionnaire Apostolique ; & n'y avait rien remarqué de contraire à la foi, & aux bonnes mœurs ; mais qu'il est rempli de plusieurs réflexions & mar-

P R E F A C E.

*marques tres utiles, tant pour travailler à la Conversion des Sauvages, qu'au bien même de l'Etat & du Roiaume. Fait en nôtre Couvent des Recolleets de Paris, ce 13. Decembre 1682.*

F. Cefarée Harveau, Lecteur en Theologie, Pere de Province, & Custode des Recolleets de la Province de St. Denis en France.

*J'ai leu un livre intitulé la Description de la Louifiane nouvellement Découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France, avec les mœurs des Sauvages de ce país la, dans lequel, non seulement, je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi de l'Eglise Catholique, Apostolique*  
\* \* \* 

P R E F A C E.

*& Romaine , aux Loix du Roiaume & aux bonnes mœurs , mais de plus , qui donne des grandes lumieres pour établir la foi de Jesus Christ dans ce Nouveau Monde, & pour étendre l'Empire de nôtre Invincible Monarque dans un grand pais, abondant en toutes sortes de biens. Fait en nôtre Couvent des Recollets de St. Germain en Laye ce 14. Decembre 1682. & signé.*

F. Innocent Micault, Definiteur des Recollets de la Province de St. Denis en France , & Commissaire General en la Province des Recollets de St. Anthoine en Artois.

*1. Je suis persuadé qu'il y a bien des gens de nôtre Religion Romaine jaloux de mon bonheur, ou prevenus de*

P R E F A C E.

*de passion, qui travaillent à me rendre odieux, & à me décrier parmi les simples, sous un prétexte specieux, qu'un Religieux de Saint François souhaite, qu'un Roi protestant lui facilite la promulgation de l'Évangile, dans tant de vastes Contrées de nos Découvertes; Il m'est facile de convaincre ces pures momeries; ces Critiques sçavent, que toutes les choses ont deux faces, & qu'on les tourne comme l'on veut, mais peuvent ils en conscience blâmer les Puissances les plus Sacrées de l'Europe, qui agissent & vivent de concert pour le bien de leurs Etats, avec Guillaume III. Roi de la grande Bretagne; & quand bien même sa Majesté Britannique étendrait ses Monarchies, parmi tant de Nations Barbares, n'est il pas plus juste qu'une infinité de Peuples, aient la*

P R E F A C E.

*qualité de Chrétien, que celle d'être sans foi, sans Loix & sans Dieu? ces Critiques devroient être bien aisés, que par la connoissance, que je donne de nos grandes Decouvertes; la Nation Angloise, & des Provinces Unies viennent à retirer de l'Atheisme tant de Barbares ensevelis dans les tenebres de l'ignorance, & ceux, qui me censurent, ici, ne jouissent ils pas de la liberté de nôtre Religion, sous les bons plaisirs de Guillaume III. Roi d'Angleterre? de l'aveu duquel j'espere de contribuer à l'extension du Royaume de Jesus Christ; je passerois d'ailleurs, pour ingrat, si je ne reconnoissois ce grand Monarque des Anglois, qui jadis ont fait tant d'honestetez, & des offices si avantageux à nos Missionaires Recollects dans l'Amerique, comme le Lecteur pourra reflexhir sur la fin de ce mien volume, en un mot:*

P R E F A C E.

*mon Roi tres-Catholique, son Altesse Electorale de Baviere, le consentement par écrit des Superieurs de mon ordre, l'integrité de ma foi & l'observance Reguliere de mes Vœux, que sa Majesté Britannique me laisse, sont les meilleurs garands de la droiture de mes intentions, & qui me mettront à l'abry de mes persecuteurs & injustes Censeurs.*

2. *Il y en a qui ne peuvent bien comprendre, comme j'ai pu faire tant de chemin, en si peu de temps, le long du Fleuve Meschasipi, mais ils ne sçavent pas, qu'on peut, avec des Canots d'écorce, faire des 20. 25. à 30. lieues tous les jours, à force d'avirons, & même davantage, quand on se sent presse; & quand bien même nous n'eussions fait, à trois que nous étions, que dix lieues chaque journée; en trente jours, nous pouvions aisément faire trois*

P R E F A C E.

*cents lieues. Et pendant les temps, que nous avons employez depuis la Riviere des Illinois, jusques à l'embouchure de Meschalipi dans le Sein de Mexique, si nous avions voulu faire plus grande diligence en Canot, nous eussions pu faire le chemin deux fois.*

3. *Il y a des gens particuliers peu Chrétiens, qui ont conspiré ma ruine pour quelques interez sordides pretendus, par ce que je leur donnois de l'ombrage, & pour m'empêcher de faire imprimer mes Decouvertes, ils ont dit, ou faire dire à mes Libraires d'Utrecht, que tout ce que je leur donnois à imprimer, n'étoit qu'une repetition de la Description de nôtre Louisiane, & qu'ils en avoient veu une traduction Flamande; ces gens Passionnez sont dignes de compassion, & dignes de blâmes; mais il est*

P R E F A C E.

*est aisé de faire connoître leurs impostures ; comment est ce , que de mon premier Livre de la Louisiane , qui consiste en 19. ou 20. Feuilles d'impression , j'aurois pu faire deux autres Volumes , chacun de 20, a 25. Feuilles , comme il paroît visiblement ? Le premier ayant été dédié au Roi de France , & mes deux autres derniers à Guillaume III. Roi de la grande Bretagne ? Franchement il faut avoir un front d'airin , pour en faire ainsi accroire aux gens. Il est vrai que j'ai fait mention de ma Louisiane dans mes deux derniers Volumes , ne pouvant pas m'en dispenser , les Puissances qui m'ont employé , l'ont ainsi souhaité , & cela doit suffir ; mais ces Calomniateurs par la suppression de mon ouvrage , ne butoient qu'à me débuser d'Utrecht ;*

P R E F A C E.

posteurs ne me montreront jamais dans ma Louisiane, la Découverte, que j'ai faite depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois sur le Meschalipi, jusqu'au Sein de Mexique, ni le Voyage de Monsieur de la Salle, que j'ai inseré, avec mes réflexions dans mes deux derniers Volumes, avec d'autres additions de mes memoires considerables, que je n'avois point encor mises en lumieres, quand bien même j'aurois fait paroître en partie ma Louisiane dans mes deux derniers Tomes; c'est mon ouvrage; j'en peux, & j'en dois faire mention, pour faire connoître mes Découvertes entieres; ce n'est pas le premier Auteur, qui auroit fait plusieurs editions d'un premier livre, & qui y auroit fait en suite ajouter des memoires, qu'il auroit obmises exprés, comme je l'ai fait

P R E F A C E.

*fait effectivement dans mes deux derniers Volumes , que je dedie à un Roi, à qui on ne fait point accroire , comme ces esprits d'araignées font aux simples , qui sont duppes de ces Critiques , & lesquels n'ayant jamais fait d'actions en leur vie que fort communes, sont fachez quand d'autres font quelque chose d'extraordinaire contre leur sentiment rempli souvent de bassesses.*

*4. Il y a un sçavant Critique particulier , qui a ici reflechi sur le temps d'environ onze Ans de ma Découverte , mais il ne voit pas que je compte toutes les allées & venues , que j'ai faites , & les séjours particuliers , que j'en été obligé de faire , avant que de donner une connoissance parfaite au public de nos grands Voiages , si bien qu'en comptant l'Année 1674. de mon départ immédiatement après la*

P R E F A C E.

*Bataille de Senef, où je me suis  
trouvé souvent exposé aux perils  
de la vie, jusques à l'Année de la  
seconde édition de ma Description  
de la Louisiane, qui fut en 1688.  
par cette supputation, j'aurois été  
occupé dans mes travaux de l'oiages,  
& à faire imprimer mes De-  
couvertes, pendant quinze Ans,  
qui fairoient quatre Ans da-  
vantage, que les onze Ans, que  
j'ai fait connoître au public, &  
comme l'on dit : la critique du  
nommé Scaliger n'est pas toujours  
seure, & il y a fort peu d'Auteurs,  
qui n'aient toujours quelques bour-  
rus Critiques; j'ai bien trouvé des  
esprits & des humeurs plus Criti-  
ques dans cette Ville d'Utrecht, qui  
ont tachez, & qui continuent de  
m'abimer s'ils pouvoient, ces der-  
niers me sont plus pernitiieux que  
cet homme de lettre, qui est distin-  
gué*

P R E F A C E.

*gué par ses merites particuliers, & qui par bonnestete n'en à rien dit, en particuliere conference, que j'ai eu avec lui.*

5. *Il se trouvent encore d'autres Critiques fort bourrus, qui disent que parmi les Sauvages, où j'ai été, que ces Barbares nomment, en leur langue, le Soleil par le nom de Louis, & que j'ai dit cela expres pour Flatter le Roi de France; comme si Louis 14. n'avoit point d'autres panegiristes, & attendoit après moi, pour cet éloge; il n'y a point de plus beau panegirique des grands hommes, que leurs actions; ce que j'ai dit, je le reitere, car étant parmi les Issati & Noduessans, dont j'ai été fait Esclave dans l'Amérique, l'un des Chefs desquels, nommé Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour son fils, pendant le sejour, que j'ai fait avec*

P R E F A C E.

lui & parmi ces Barbares, pour apprendre leur langue; jamais je ne les ai entendu parler du Soleil, que par l'expression du mot de Louis; il est vray que ces Sauvages nomment aussi la Lune Louis, mais ils font cette distinction, qu'ils appellent la Lune Louis basatche, qui veut dire en leur idiome, le Soleil qui paroît pendant la nuit, si ces Critiques ne me croient pas, je pourai dire d'eux avec l'Apostre: quod ignorant, blasphemant, qu'ils blasphement ce, dont ils sont ignorans.

6. D'autres non moins Critiques, n'ayant plus rien à dire de mon premier Volume que j'ai dédié à Guillaume III. Roi de la grande Bretagne, après tout disent ils: le Pere Hennepin ne dit rien d'extraordinaire dans son livre, ces peccores du bon Dieu se rendent ri-  
di-

P R E F A C E.

dicules & dignes de mépris, peut on rien dire de plus extraordinaire, que de faire mention comme je fais, de 4. a 5. Lacs, qui sont de 3. de 4. de 5. & l'un de 700. lieües de circuit, que nous pouvons appeller des Mers douces, & où jamais Navire, n'a paru, que celui de 60. Tonneaux, que nous y avons construit, & avec lequel nous avons navigez de Lac en Lacs, plus de cinq cents lieües de chemin, avec admiration de tous les Sauvages de ce grand Continent, qui ne pouvoient comprendre ce Fort ambulans, d'une Nation à l'autre, & quand ils entendoient le bruit du Canon que nous y avions conduit, ces Barbares crioient que le tonnaire les alloient abimer? peut on rien de plus extraordinaire, que le grand Sault de Niagara? que j'ai décrit, & qui est la plus grande &

P R E F A C E.

la plus prodigieuse Cascade ou cheute d'eau de l'Univers. L'eau que cette Cascade vient à tomber d'une hauteur de 6. a 7. cents pieds, & provient de ces grands Lacs qui forment le grand Fleuve de St. Laurent ? Peut on rien de plus extraordinaire que de décrire un país, que nous avons decouvert, qui est plus grand que l'Europe, & rempli de plus de deux cents Nations de langues différentes? & dont jamais historien n'a fait mention devant moi, & que jamais aucunes Cartes, ni y mappes-mondes, n'ont fait connoître au public, qu'après moi ? ces Critiques seroient mieux d'admirer ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, & d'adorer par le silence ce que leur langue n'est pas capable d'exprimer par le discours, parce qu'ils n'ont jamais rien veu, que de commun & que quelques coins de país borné. Les

P R E F A C E.

7. Les hommes d'un petit gen-  
nie, & qui sont peu versez dans  
la connoissance des pais étrangers,  
ont accoutumé de blâmer, ce qu'ils ne  
peuvent comprendre. Ils s'imagi-  
nent qu'on se inoque d'eux, quand  
on leur parle d'un pais plus grand  
quel'Europe, par ce qu'ils ne se  
figurent rien de plus étendu, que  
cette partie du monde, dans laquelle  
ils habitent. Ils ont même accou-  
tumé de se représenter le Canada  
comme un pais renfermé dans les  
bornes étroites de la plus petite par-  
tie de l'Amérique.

Ceux, qui lisent les Relations  
de divers Voiages, qu'on a faits  
dans les diverses parties du monde,  
pour les decouvrir, sont persuadez  
du contraire. On sçait donc au-  
jourd'hui qu'il n'y a rien de plus  
faux que ce préjugé. J'ai fait  
voir en effet par le Volume prece-  
dent

P R E F A C E.

*dent, que j'ay publié, que le Canada par exemple comprend plus de sept cents lieües de país, depuis l'Isle percée & la grande Baie, en remontant le grand Fleuve St. Laurent. J'ai fait ce Voiage jusques à sa source, & j'ai reconnu, qu'il se forme de plusieurs grandes Rivieres, & des surmentionez cinq grands Lacs, ou Mers douces, lesquels nous avons parcourus en Navires, ou en Canots d'ecorce, comme on peut le voir dans les Cartes que nous avons donnees.*

*Je puis dire la même chose de l'incomparable Fleuve Meschassipi, liquel est encore de plus grande étendueüe, que celui de St. Laurent. J'ai mis aussi dans la Carte generale de ma Découverte le grand Fleuve des Amazones, que l'on voit au delà de Ligne équinoctiale dans l'Amérique meridionale, ce-  
pen-*

P R E F A C E.

pendant je ne le crois ni si grand, ni si étendu que le *Meschasipi*, il n'est pas même d'une aussi grande force que le *Fleuve de Saint Laurent*. La raison en est, qu'à côté de ces deux *Fleuves* on trouve des *Vastes Provinces* habitées par plus de deux cents *Nations* de langues différentes. Tout cela me fait conclure, que le pays de terre ferme, que j'ai nouvellement découvert, est beaucoup plus grand que toute l'*Europe* ensemble, & qu'en effet on y pourroit former les plus *Vastes Empires*, qui soient au *Monde*.

J'ai fait dessein dans ce *Volume* de décrire ces divers pays, que j'ai visités, d'en faire connoître le terroir, les fruits qui y sont produits, & le commerce qu'on y peut faire, & en même temps le génie, & les mœurs des habitans, qu'on y trou-

P R E F A C E.

*y trouve, du moins autant, que cela paroît nécessaire, pour l'intelligence de la matiere, que je traite. Dans cette veüe, je crois, qu'il est à propos d'y joindre le Voiage, que le Sieur Robert Cavelier de la Salle a fait depuis moi. Je donneray donc ici un état abrégé de toutes choses, qui suffira cependant pour l'instruction du Lecteur, nous redoublons ce Volume en Chapitres comme le precedent.*

*Je feray connoître vers la fin de ce Tome le peu de conversions des Sauvages, non obstant les grands soins des Missionnaires zelez, & habils, qui travaillent depuis près d'un Siecle, à defricher la vigne du Seigneur dans le Canada. C'est ce qui nous oblige de reconnoître, avec un respect Religieux, les bontez incomprehensibles de Dieu, qui nous a appellé à sa connoissance,*  
pen-

P R E F A C E.

*pendant qu'il laisse tant de peuples dans les tenebres de leur aveuglement, etant sans Dieu, sans foi & sans esperance, aiant encor les yeux fermez à la lumiere des veritez de l'Evangile.*

*Je suis moralement convaincu aureste, que toutes les Nations, que nous avons Decouvertes le long du Fleuve Meschasipi, seront plus susceptibles du Christianisme, que les autres, par ce qu'ils sont plus dociles, moins Farouches & plus debonnaire, que les peuples, qui habitent vers le Nord. Ceux-ici ont quelque chose de plus Farouche dans l'esprit, & par consequent ils sont moins faciles à persuader, & font paroître même plus d'opiniatreté, que les Nations du Midi.*

*Pour rendre ce Volume ici plus intelligible au Lecteur, j'ai fait des*

P R E F A C E.

*des réflexions sur le dernier  
Voiage du Sieur Robert Cave-  
lier de la Salle, que j'y rappor-  
te, par ce que j'ai plus de con-  
noissance de ces Vastes païs que  
le R.P. Chrétien le Clercqz, Di-  
finitéur actuel de nos Recollets  
d'Artois, qui en à publié l'histoi-  
re, ce Pere, pour qui j'ai bien de  
l'estime & dont j'ai toujours été  
Amy; a une parfaite connoissan-  
ce de l'histoire Gaspésienne, qu'il  
a donné au public, & du Cana-  
da, où nous avons demeurez  
cordialement ensemble, mais il  
n'a peu parler si scientifique-  
ment que moi des peuples de nôtre  
Louisiane, il n'a été qu'en Ca-  
nada & a Gaspée, qui est entre  
Baston & de l'Isle percée, où j'ai  
sejourné en qualité de Missio-  
naire, pendant un Esté entier  
pour des Pécheurs, qui y pa-  
rois-*

P R E F A C E.

voissent tous les Ans , avec plusieurs Navires ; de sorte qu'il n'a pu parler d'un pais, où il n'a jamais été, que par les memoires d'autrui. La grande Baye de Gaspée située dans la Cadie , sur le bord de l'Océan & du Canada , où ledit Pere le Clercqz a été Missionaire, sont distants plus de douze cents lieues, des terres de nôtre Louisiane. D'ailleurs le Pere le Clercqz a eu communication du journal de ma Découverte, dont j'avois laissé prendre la copie au R. Pere Valentin le Roux, Commissaire Provincial en Canada, comme je l'ai remarqué dans le Volume, qui a precedé A quoi le Pere le Clercqz à joint ce qu'il a pu recueillir des memoires du Pere Zenobe Mambré Recollet, pendant qu'il étoit à  
Que-

P R E F A C E.

*Quebec: il est constant d'ailleurs, que tout le Style du Pere le Clercqz, est celui du R. Pere Valentin le Roux.*

*J'aurois bien de la repugnance d'avoir le nom de faire semblables pas de Clercqz, il me souvient a peu près sur ce sujet, du Sieur de Boileau qui a écrit ces vers suivans:*

Menage ce pauvre Poëte  
Dit, qu'il a fait mon épitete,  
Le plus commun est au-  
jourd'hui,

De jouïr des œuvres d'autrui.

*Je ne trouve pas étrange, que ledit Pere le Clercqz ait eu dessein de faire honneur en cela au Pere Zenobe membré Recollet, qui étoit son Cousin, & qui avoit été mon Compagnon dans le commencement de mon Voïage, que nous fîmes ensemble*

P R E F A C E.

ble jusques aux Illinois, où il demeura, comme je l'ai fait connoître dans mon autre Volume, pendant que je continuay nôtre Découverte. Je suis bien aise, qu'on sçache, que le Pere Zenobe étoit mon Amy, & qu'ainsi je ne pretend pas de nuire à sa reputation; nous avons toujours vécu ensemble avec beaucoup de cordialité, & le Pere Zenobe étant du retour de l'Amérique, il me vint rendre visite dans nôtre Couvent des Recollets du Chasteau Cambresis, où j'étois alors vicaire & Superieur actuel. Après l'avoir receu fort candidement, il me dit qu'il retournoit dans ces pais-là avec le Sieur de la Salle, pour descendre depuis les Illinois jusques au Golphe de Mexique, par le Fleuve Meschassipi, & qu'é-

tant

P R E F A C E.

*tant là , il auroit le loisir de faire des observations plus exactes , que celles que j'y avois pu faire en 80. par ce qu'ils pretendoient de s'y rendre à mains fortes , & hors d'insultes des Barbares.*

*Le Voiage du Sieur de la Salle ne s'est fait depuis cette Riviere des Illinois, jusques au Golphe de Mexique , que deux Ans après moi. J'avois fait le mien en 1680. & il n'y alla qu'en 1682. D'ailleurs après m'avoir rendu le mechant office auprès du Pere Hyacinthe le févre , dont j'ai fait mention dans l'avis au Lecteur de mon Volume precedant , le Sieur de la Salle manqua de Politique à mon égard. Il pouvoit bien s'imaginer en effet qu'après, que ledit Pere Hyacinthe auroit*

tro-

P R E F A C E.

*procuré mon exile hors de France ,  
se couvrant du manteau , que j'é-  
tois sujet d'Espagne ; je ne man-  
querois pas de donner la connois-  
sance de nos grandes Découvertes  
de l'Amérique à des gens , qui au-  
ront plus de Charité pour moi que  
n'en ont eu le dit Pere Hyacinthe &  
le surmentonné Sieur de la Salle.  
Après tout , les hommes n'ont que  
leur temps , toutes leurs intrigues  
auront une autre face devant le  
Tribunal de Dieu.*

*Tout cela joint ensemble fait  
voir , que tous ces gens , n'ont rien  
veu qu'après moi , & que même la  
pluspart de leurs Relations sont ti-  
rées de mon journal , qu'ils ont entre  
les mains , par le moyen des dits R.R.  
Peres Hyacinthe le Fèvre , & Va-  
lentin le Roux , ainsi le Lecteur doit  
être assuré de la vérité de mon Hi-*

\* \* \*

*stoi-*

P R E F A C E .

stoire, & de tout ce que je dis de ces Vastes Païs, que j'ai vîsitez le premier de tous les Européens, Il est vray que j'y ai bien eu des monstres à vaincre, & des precipices à passer, mais enfin Dieu m'a fait la grace d'en venir à bout, & de les surmonter, Il y a un endroit à l'Isle du Mon-treal en Canada qui est de 25. lieues de circuit, où le Sieur de la Salle a commencé des habitations, qui se sont depuis erigées, en une grande Bourgade, qui s'appelle maintenant la Chine, par ironie, par ce que demeurant en ce lieu là, les habitans. lui ont souvent entendu dire, que désqu'il se seroit saisi des Mines de Ste. Barbe dans le nouveau Mexique, qu'il se vuloit rendre un jour à la Chine & au Jopon par les Découvertes, que nous avons faites depuis en-

P R E F A C E.

semble, sans passer la Ligne Equinoxiale, & qu'il trouveroit moyen de se rendre à la Mer du Sud, qui borde les terres de nôtre Louisiane, comme le Lecteur veut sçavoir par la Carte generale, que j'ai mise dans mon Volume precedent; toutes les esperances, qui faisoient la passion predominante de cet excellent Voiageur, & les miennes, pendant nôtre séjour de Fort de Frontenac, ne roulerent que sur ce grand dessein de nous rendre à la Mer pacifique contiguëe aux terres de nôtre Louisiane, ceux qui ont l'intelligence des Cartes, que j'ai données au public cy devant; reconnoistront aisément la verité de ce que je dis; il y a plusieurs Auteurs sçavans dans les Mathematiques, & versez en Geographie, qui assurent, que le Japon tient

P R E F A C E.

*aux terres de l'Amerique Septentrionale ; & Monsieur le Docteur Grævius , l'un des plus sçavans de nôtre siècle dans les histoires , aiant considéré meuriément nôtre grande Découverte , m'a fait l'honneur , dans une assemblée d'hommes habils & distinguez en merite dans cette Ville d'Utrecht , de dire ; qu'il croioit effectivement , que le Japon n'est point une Isle , comme on l'a fait , mais que les terres de ce grand Empire aboutissent au grand Continent de nôtre Louisiane ; j'ai joint au Chapitre 37. de mon Volume precedent , une preuve de cette verité , à toutes les opinions de ces grands hommes , par une demonstration des Sauvages , qui venoient en Ambassades des terres occidentales , aux Issati & Nadoëssans , où j'ai demeuré*  
*com-*

P R E F A C E.

*comme fils adoptif, de l'un des Premiers Capucines de ces Barbares, dans la grande Cabanne duquel, ces Ambassadeurs des terres occidentales, m'ont effeuré par truchement, qu'il n'y avoit point de Detroit d'Aguien, comme on a cru jusques à present, ce qui nous fait croire que les vastes Contrées de l'Amerique Septentrionale, sont contiguées des terres du Japon, & qu'elles ne sont point séparées par aucunes Mers, ni de Detroit d'Aguien pretendu; quelques efforts, comme j'ai fait connoître cy devant, que les Anglois & Hollandois, les plus grands Navigateurs de l'Ocean, aient pû faire du passé, pour se rendre à la Chine & au Japon par la Mer Glaciale, ils n'ont pû y réussir jusques à present; mais si les Puissances, qui m'ont fait l'hon-*

P R E F A C E.

neur de m'employer, nous font retourner dans nos vastes Découvertes; nous trouverons infalliblement un passage commode, pour nous rendre des terres de nôtre Louisiane, dans la Mer pacifique, par des Rivieres, qui portent des gros vaisseaux, situées au delà du fameux Fleuve de Meschasipi; d'où il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon, sans passer par deux fois la Ligne Equinoctiale, comme on a été obligé de faire jusques à présent, avec la perte de tant d'hommes.

Pour preuve de la croiance, que j'ai de cette Louable entreprise, je m'offre de tout mon cœur, de retourner pour ce sujet dans nos Découvertes; & pour un si genereux dessein de la gloire de Dieu, je ne dois point avoir moins de zèle, que nos Anciens Recollets ont eu dans  
le

P R E F A C E.

le Roiaume de Voxu, partie Orientale du Japon, & dont le Roy reconnu jadis par leurs predications, la Religion du vray Dieu, & où ce Monarque fit bruler plus de 800. Idoles par tout son Empire, & il deputa en 1613. une fameuse Ambassade de cent gentils hommes, qui s'embarquerent le 28. Oëtobre 1613. & aborderent en Espagne le 10. Novembre 1614. sous la conduite du R. Pere Louis de Sotello, Recollet, qui presenta l'Ambassadeur dudit Roiaume du Japon, à nôtre Roy tres Catholique, & depuis à Sa Sainteté, affermant, que son Roy & ses sujets reconnoissoient le vray Dieu des Chrétiens, & qu'ils renonçoient à l'Idolatrie.

Le Lecteur doit remarquer qu'à l'An 1540. & 41. l'Espagne a-

P R E F A C E.

voit déjà conquis plus de cent Roiaumes, & une des plus vastes étendues de país, que l'Europe n'est grande de trois fois, pendant que nos Religieux de Saint François, les premiers, & les seuls Ouvriers Evangeliques, avoient soumis une partie des sujets du Japon à l'Empire de Jesus Christ.

Je ne dois point avoir moins d'émulation, pour l'achèvement de nos grandes Decouvertes, que le fameux Christophe Colombe, accompagné de nos Religieux de Saint François, l'An 1492. & 93. qui ont fait la celebre Découverte des Indes Occidentales, autrement de l'Amérique.

Le chemin raccourci de la Chine, & du Japon, par nos Découvertes, sera autant, & plus considerable aux Siecles futurs, que les Dé-

cou-

P R E F A C E.

*couvertes, que l'on a faites jusques à présent, aux Indes Orientales, & au Nouveau Mexique, dans les Indes Occidentales, & dans l'Amerique Septentrionale.*

*Et comme par la grace du Seigneur, j'ai des patentes & mes obeissances de mon General, & des Supérieurs Majeurs de mon Ordre, pour retourner dans toute l'étendue de l'Amerique en qualité de Missionnaire, l'issue de mon retour en tant de Vastes Contrées, si les Puissances le veulent, fera, Dieu aidant, connoître la droiture de mes bonnes intentions à tout l'Univers; & je peux dire sans affectation, que trouvant, comme j'en suis moralement assuré, par mon retour, le chemin abrégé de la Chine, & du Japon, comme je n'en doute mille-*

P R E F A C E.

*ment, & que cette mienne Découverte, que j'ai faite, & que je feray, avec la grace de Dieu, seront les plus belles & les plus mémorables de ce Siecle present, & à venir.*

*Le Lecteur peut remarquer encore, que les établissemens, que les Nouvelles Colonies pourront faire dans nos Découvertes, se feront peu à peu par des personnes seculieres, & Laiques, & qu'on peut s'asseurer, qu'après un grand nombre de Siecles, les Religieux de Saint François n'auront pas plus de droit, que le premier jour, sur les fonds, & les terres de ces vastes Contrées; au lieu que le pais venant un jour à se peupler, il se trouveroit, que les principales Seigneuries, les fermes, & les melieurs fonds se-*

P R E F A C E.

roient possédez par quelques Missionnaires particuliers, Maîtres également du spirituel, & du temporel, comme nous pourons faire connoître dans un troisième Volume dans cette Ville d'Utrecht, si on le trouve pour agreable pour le bien du public, que je prefereray, toute ma vie, au bien particulier, sans choquer qui que ce soit, quelque obstacle que j'ai essuié des personnes, qui m'en ont voulu, sans que je leur en aie donné sujet, même de ceux qui ont retenu injustement de l'argent, que je leur ay donné d'avance pour ma subsistence, me payant d'ingratitude insigne, & qui m'ont dénigré, au lieu de me rendre ce que je leur avois avancé pour ma nourriture, que le Roy d'Angleterre Guillaume III. m'a don-

P R E F A C E.

*né, depuis que je suis ici par son  
aveu, & qui m'a fait l'honneur de  
me demander pour cet effet à mes  
Supérieurs.*

T A-

# T A B L E

D E S

## C H A P I T R E S.

### C H A P I T R E I.

**L**E Sieur de la Salle entreprend la  
Découverte du Mefchafipi par le  
Golphe de Mexique , & établit une  
efpece de Colonie à la Baye de St. Louis.

Pag. 1

### C H A P I T R E II.

*Avantures mal heureufes, qui arri-  
vent au Sieur de la Salle.* 19

### C H A P I T R E III.

*Avantures malheureufes de deux  
Voiages, que le Sieur de la Salle en-  
treprend, pour fe rendre chez les Illi-  
nois.* 36

\*\*\* 7

CHA-

## TABLE DES CHAP.

### CHAPITRE IV.

*Suite des aventures malheureuses du Sieur de la Salle, qui cherchoit le Fleuve Meschasipi. On le reçoit agreablement parmi les Cénis, d'où il part, pour continuer sa Découverte.* 50

### CHAPITRE V.

*Courte Description du Fort Loüis: De la Situation avantageuse, & de la beauté des terres voisines.* 64

### CHAPITRE VI.

*Départ du Sieur de la Salle de la Baye de Saint Loüis, pour se rendre chez les Illinois.* 67

### CHAPITRE VII.

*Le Sieur de la Salle est malheureusement assassiné par les gens, qu'il conduisoit. Trois hommes tuez avant lui.*

## TABLE DES CHAP.

### CHAPITRE VIII.

*Reflexions de l' Auteurs de cet Ouvrage sur la vie & sur la mort du Sieur de la Salle, dont les assassins se tuèrent les uns les autres.* 80

### CHAPITRE IX.

*Les Cénis donnent le moien au Sieur Cavelier Prêtre, au Pere Anastase, & à ceux, qui les accompagnoient, de continuer leur route parmi plusieurs Nations Sauvages.* 89

### CHAPITRE X.

*Voiage du Sieur Cavelier Prêtre, & du Pere Anastase Recollect, en Pyrogue, pour se rendre aux Illinois, & plusieurs autres circonstances, qui concernent leur retour.* 100

### CHAPITRE XI.

*Reflexions de l' Auteurs sur le Voiage de la Chine. Créance de la plus-part*

## TABLE DES CHAP.

*part des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, touchant une espece de creation du Monde, & touchant l'immortalité de l'Ame.*

112

### CHAPITRE XII.

*Moyens, par lesquels on peut convertir les Sauvages. Qui sont ceux, à qui l'on doit refuser, ou administrer le Baptême.*

126

### CHAPITRE XIII.

*Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ne reconnoissent aucune Divinité. Des pretendues Ames des animaux terrestres.*

135

### CHAPITRE XIV.

*Des grandes difficultez, que l'on trouve à convertir les Sauvages, de la priere par routine & du Martyre.*

143

### CHAPITRE XV.

*La maniere, dont les Sauvages font leurs*

leurs

TABLE DES CHAP.

*leurs festins.* 148

CHAPITRE XVI.

*Mansere d'adopter des Européens  
parmi les Sauvages.* 155

CHAPITRE XVII.

*Mariage des Sauvages de l'Ameri-  
que Septentrionale.* 159

CHAPITRE XVIII.

*Des remedes, dont se servent les Sau-  
vages dans leurs maladies Ils ont des  
Charlatans parmi eux, Opinion, qu'ils  
éurent du Baptême d'un enfant, pen-  
dant que l'Autheur étoit parmi eux.*  
169

CHAPITRE XIX.

*Quelle est la complexion des Sauva-  
ges.* 176

CHA-

## TABLE DES CHAP.

### CHAPITRE XX.

*Description des Sauvages, qui sont habillez, & de ceux, qui ne le sont pas.* 181

### CHAPITRE XXI.

*Des jeux, & des divertissemens des Sauvages.* 189

### CHAPITRE XXII.

*Maniere, dont les Sauvages font la guerre. Ils sont fort portez à la vengeance.* 195

### CHAPITRE XXIII.

*Cruauté des Sauvages en general, & des Iroquois en particulier.* 204

### CHAPITRE XXIV.

*Politique des Sauvages Iroquois.* 213

CHA-

## TABLE DES CHAP.

### CHAPITRE XXV.

*De la maniere , dont les Sauvages chassent aux bêtes sauvés. Industrie admirable des Castors.* 217

### CHAPITRE XXVI.

*Maniere , dont les Sauvages ont accoutumé de pêcher.* 226

### CHAPITRE XXVII.

*Des Ustensiles , dont les Sauvages se servent dans leurs Cabannes. Maniere extraordinaire de faire du feu.* 232

### CHAPITRE XXVIII.

*Maniere , dont les Sauvages enterrent leurs morts. De leur fête des morts avec quelques reflexions sur l'immortalité de l'Ame.* 238

CHA-

## TABLE DES CHAP.

### CHAPITRE XXIX.

*Des Superstitions des Sauvages &  
de leurs créances ridicules.* 246

### CHAPITRE XXX.

*Des obstacles, que l'on trouve à la  
conversion des Sauvages.* 256

### CHAPITRE XXXI.

*Manieres barbares, & inciviles des  
Sauvages.* 267

### CHAPITRE XXXII.

*De l'humeur indifférente des Sauva-  
ges.* 276

### CHAPITRE XXXIII.

*De la beauté, & de la fertilité du  
Pais des Sauvages. Que l'on peut ai-  
sé-*

## TABLE DES CHAP.

*sément établir de puissantes Colonies au Nord, & au Sud.* A. 280

### CHAPITRE XXXIV.

*La maniere, dont les Sauvages tiennent leurs Conseils. Leurs ruses politiques contre leurs ennemis, & leurs cruautés contre les Européens. Comment on les peut arrêter.* 298

### CHAPITRE XXXV.

*Moyens propres à établir de bonnes Colonies. Pensées des Sauvages touchant le Ciel, & la Terre.* 311

### CHAPITRE XXXVI.

*Histoire de l'irruption, que les Anglois firent dans le Canada en 1628. Prise de Quebec, Capitale de ce pais en 1629. Traiement tres-honneste qu'ils firent aux Recollets de cette ville.* 343

CHA-

## TABLE DES CHAP.

### CHAPITRE XXXVII.

*Comme les Religieux de Saint François ont devancez, par toute terre habitable, les Peres Jéfuites, dans les Adiffions.* 370

### CHAPITRE XXXVIII.

*Sentiment qu'un Miffionaire doit avoir dans le peu de progrès, qu'il trouve dans fes travaux.* 383

VOYA-



# V O Y A G E

d'un Païs

PLUS GRAND QUE

## L'EUROPE,

Nouvellement découvert entre la Mer  
glaciale & le Nouveau

## MEXIQUE.

### CHAPITRE I.

*Le Sieur de la Salle entreprend la  
Découverte du Mefchafipi par  
le Golphe de Mexique, & éta-  
blit une. espèce de Colonie à la  
Baye de St. Louis.*



Es hommes doivent se païer  
de raison en toutes choses,  
& quand ils ne peuvent pas  
excuser l'intention de ceux,  
dont ils ont reçu quelque chagrin, il  
faut au moins, qu'en bons Chrétiens  
ils l'attribuent plustôt à leur préoccupa-

A

tion

2 *Nouveau Voyage entre la Mer*

tion qu'à leur malice. J'ai demeuré près de trois ans en qualité de Missionnaire avec le Sieur Robert Cavelier de la Salle dans le Fort de Katarokoiïy ou de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & propriétaire. Pendant ce séjour nous nous occupions souvent ensemble à lire les Voyages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Christophe Colomb, de Ferdinand Soto, & de plusieurs autres grands voyageurs, afin de nous préparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sieur de la Salle étoit capable des plus grandes entreprises, & on peut l'appeller avec justice l'un des plus celebres Voyageurs de beaucoup de Siècles. Et en effet il s'est épuisé pour achever la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de nôtre Siècle. Il a conservé son monde dans des Pais, où tous ces grands voyageurs ont péri à la réserve de Christophe Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entreprises, quoi qu'ils

qu'ils y aient employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sieur de la Salle & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de peuples inconnus, que nous y avons découverts.

Nôtre première pensée, lors que nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage, que l'on a cherché depuis si longtemps à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoxiale. Quoi que le Fleuve Meschasipi n'y conduise pas, cependant le Sieur de la Salle avoit tant de lumieres & de courage, qu'il eseroit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eust réussi dans son dessein, si Dieu lui eust conservé la vie. Mais il fût massacré dans cette recherche, & il semble, que Dieu a permis, que je survécutte audit Sieur de la Salle, afin que je fournisse au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon par le moyen de ma Découverte. Et en effet si sa Majesté Britannique, ou

#### 4 *Nouveau Voyage entré la Mer*

les Hauts & Puiffans Seigneurs des Etats generaux veulent bien, que j'accompagne ceux, qu'ils enverront pour achever de chercher ce chemin abrégé, je suis moralement assuré, que nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, avant la fin de ce Siècle.

Le Pais des Illinois, & les vastes Contrées, qui l'environnent, étant le centre de nôtre Découverte, le Sieur de la Salle avoit pris la résolution d'y faire un établissement. Il faut donc tout de même, que les Princes, ou Etats Souverains, qui travailleront à cette loüable entreprise, s'assurent de ce Vaste Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sieur de la Salle avoit donc dessein d'aller chercher par Mer sur toutes choses l'embouchure du Fleuve Meschassipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'autorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçues de Monsieur de Seignelay Ministre & Secrétaire

re d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majesté les agréa, & consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les nouveaux pouvoirs, & par les Commissions, dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia.

Le Sieur de la Salle se voyant assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moiens d'avancer la gloire de Dieu en ces pais-là. Il jeta les yeux sur deux Corps differens de Missionnaires afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'adressa donc à Monsieur Tronçon Superieur general de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de Zele, de vertu & de capacité pour se rendre dans ces Missions Nouvelles, & il choisit Monsieur

6 *Nouveau Voyage entre la Mer*

Cavelier Frere dudit Sieur de la Salle,  
Monsieur Chefdeville son parent, &  
Monsieur de Majulle, tous trois Prestres  
dans ce Seminaire.

J'avois secondé pendant près de douze ans les desseins, que le Sieur de la Salle avoit formez pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des Vastes Pais de la Louïsiane, & pour ce qui depend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où nôtre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Roiaume de Dieu dans ces Pais nouvellement découverts.

Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Fèvre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant seconder de tout son possible les bonnes intentions du dit Sieur de la Salle, lui ac-

accorda les Missionnaires, qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Quefnoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province, de St. Antoine en Artois. Le Premier, comme je l'ai déjà dit, avoit été avec le Sicur de la Salle & moi jusques aux Illinois sur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680, & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le Fleuve Meschasipi deux ans apres moi. Le second avoit servi de Missionnaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & sur tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anticosti. Le troisieme, qui est Vicairé actuel des Recollets de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amérique. Le quatrième savoir le Pere Denis s'étant trouvé fort malade dès le troisieme jour de l'embarquement fût obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

8 *Nouveau Voyage entre la Mer*

Le Pere Provincial donna avis cette Mission à la Congregation de *paganda Fide* afin d'obtenir l'autorité nécessaire pour l'exercice des fonctions de Missionnaire. Il en reçut des Decrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref près les Pouvoirs, & les permissions authentiques en 36. articles, contre lesquels on les expédia ordinairement pour les Missionnaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recouru à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi réglées nonobstant l'opposition de Monsieur l'Evêque de Cambes. Mais Monsieur le Cardinal de Trèves fit voir, que la distance des lieux où ils devoient se rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieues depuis Cambes jusques à l'embouchure du Mississippi.

Les esperances, que l'on fonda sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à p

dre parti avec le dit Sieur de la Salle en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Salle profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Louïisiane, dont j'avois fait imprimer la description avant son retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande reputation, & lui avoit fait trouver du credit dans l'esprit de Monsieur de Segnelay. Ce Ministre m'avoit souvent obligé de l'entretenir des circonstances de nôtre Découverte. Cependant je cachay ce qu'il y avoit de particulier concernant le Fleuve Meschafipi depuis la Riviere des Illinois jusques au Golphe de Mexique. J'avois dessein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impressions dudit Sieur de la Salle au Prince de Conti dernier mort, & a mondit Sieur de Segnelay.

Ayant donc le vent en poupe, comme on dit, il eut le temps de choisir douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveautez plaisent ordinairement, lesquels lui parurent bien resolus à faire

10 *Nouveau Voyage entre la Mer*

ce Voiage. Il y avoit entr'autres deux de ses Neveux le Sieur de Moranger , & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit aagé que de quatorze Ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sieur Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte , qui devoit faire ce voiage. Elle étoit composée de quatre Batimens, s'avoir du Joli, Vaisseau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle , d'une Flute appelée l'Aimable, & d'une Caicheffe nommée le St. François.

Le Vaisseau du Roi étoit commandé par le Sieur de Beaujeu , Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai souvent parlé du depuis dans notre Couvent de Dunkerken. C'est un homme connu par sa valeur, par son experience, & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant Monsieur le Chevalier de Hère , dont le Pere avoit été Docten des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi. L'Enseigne

seigne étoit le Sieur du Hamel Gentilhomme de Bretagne , qui avoit beaucoup de feu & de courage.

Il eust été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux , qui en eurent la commission , pendant que le Sieur de la Salle étoit à la Cour pour solliciter ses affaires , ramassèrent cent cinquante soldats , tous gueux , & misérables , qui demandoient l'aumône , dont plusieurs étoient contrefaits , & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Salle avoit ordonné outre cela , qu'on lui choisit des Ouvriers trois ou quatre de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela que quand on fut sur les lieux , & qu'on voulut les mettre en œuvre , on reconnut , qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles , assez bonnes gens , qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres , & on leur fit de grandes avances de même , qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant prest on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours après, les obligea de relacher à Chefdebois pour y racommoder quelques uns de leurs Mâts, qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit, & sépara la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Amable resta seule avec la Fregate la Belle, & elles arrivèrent ensemble au petit Goave à St Domingue, où par bonheur elles y trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit après que l'orage fût passé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croiant en lieu de sécurité négligèrent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues espagnoles, qui se rendirent maitres de cette Caicheffe.

Au-

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur de la Salle nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet, que nous faisons de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il fût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne, je ne pus m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon souverain. Je lui dis donc ces paroles celebres, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur.

Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même panchant pour mon Prince naturel m'a fait faire cette reflexion : C'est, que nos Espagnols aiant eu l'adresse de se saisir de ce Vaisseau chargé de marchandises, que le Sieur de la Salle avoit

14 *Nouveau Voyage entre la Mer*

chargées pour son compte, ils éventoient le dessein, qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dont le dit Sieur de la Salle avoit tant d'envie de s'emparer, & qu'ils s'indemnissoient à bon conte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretemps commença à traverser la Navigation. Tout l'Équipage en fût dans une grande consternation, & le Sieur de la Salle, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extrémité, en eût une douleur mortelle. L'on séjourna à St. Domingue, & on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde, & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le Nouveau País, où on avoit dessein d'aller.

Messieurs de S. Laurent Gouverneur general des Isles, Begond Intendant, & de Gussi Gouverneur particulier de la plus petite partie de Saint Domingue, les Espagnols aiant la principale, les favorisèrent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & si necessaire pour réussir dans de pareilles entreprises.

prises, par ce que le Sieur de la Salle avoit des ennemis secrets, qui traversoient sourdement tous ses desseins. Cependant les soldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes sortes de débauches & d'intemperances, comme cela est assez ordinaire en ce pais-là, ils se gâtèrent si fort & contractèrent des maladies si dangereuses, que les uns en moururent dans l'Isle même, & les autres en furent toujours incommodés depuis sans pouvoir se rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaisseaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684, & poursuivit sa route assez heureusement le long des Isles des Caimans. En passant par l'Isle de Paix après y avoir mouillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Isle de Cuba, où les trois Vaisseaux mouillèrent, aussi. La beauté & les agrémens du lieu, & la situation avantageuse de ce Port, les engagerent à s'y arrêter, & même à descendre à terre. On ne sçait par quelle raison les Espagnols y avoient laissé à l'abandon

don plusieurs sortes de rafraichissemens, & entr'autres du vin d'Espagne. Quoi qu'il en soit on en profita, & après deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voiage vers le Golphe de Mexique.

Le Sieur de la Salle étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humestr a se laisser tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines personnes de St. Domingue. Il reconnut mais trop tard, que toutes les routes, qu'on lui avoit données, étoient fausses. La crainte d'être mal-traité par les vents de Nord, qu'on lui faisoit craindre, comme fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher par deux fois avec sa flotte. Mais le discernement & le grand courage du Sieur de la Salle lui fit tenter le passage une troisième fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollet y celebra la Messe solennellement en action de graces : Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route

route l'on arriva dans quinze jours à la veüe des terres de la Floride , où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Salle étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Dominique, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroyable rapidité vers la Canal de Bahama. C'est aussi, ce que le Sieur de la Salle m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fit entierement perdre sa route. Car dans la pensée qu'il étoit beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Méschafipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût aperçu par le retour, qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve.

On

On fût même confirmé dans cette pensée, par ce qu'avant que le *Meschasipi* se décharge dans le Golphe, il cotoïe la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, par ce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de beaucoup la ligne paralele de ce Fleuve.

Les trois Vaisseaux se joignirent enfin à la my Fevrier dans la Baye du *St. Esprit*, où l'on trouvoit une rade presque continuelle. On prit donc la resolution de retourner au lieu, d'où on venoit. On avança dix ou douze lieües, jusques à une Baye, qu'on nomma de *Saint Louïs*. Comme les vivres commençoient à manquer, les soldats avoient déjà mis à terre. Le *Sieur de la Salle* fonda la Baie, qui est d'une lieüe de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut, que ce pourroit bien être le bras droit du *Meschasipi*, comme il y avoit beaucoup d'apparence Il y fît donc entrer la *Frégate* fort heureusement le 18. Fevrier. Le  
Canal

Canal en est profond, jusques là même, que sur la bature de sable, qui en barre l'entrée en quelque sorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en basse Marée.

---

## CHAPITRE II.

*Avantures mal-heureuses, qui  
arrivent au Sieur de la Salle.*

**L**E Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appelée de St. Louïs sans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il lui avoit commandé de décharger son Canon, & son eau dans les Chaloupes afin de diminuer sa charge. Sur tout il lui avoit enjoint fort expressément de suivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide malgré l'avis d'un Mate-  
lot,

22 *Nouveau Voiage entre la Mer*

trouverent endormis le long de la Côte.

Cependant la Flute demeura bien trois semaines au lieu, où elle avoit échoué, sans se demembrer. Mais elle s'emplissoit de toutes parts. On en fauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le Calme permit d'y aborder.

Le Pere Zenobe y étant un jour allé elle se brisa par un grand coup de vent contre le Vaisseau. Tout le monde monta promptement sur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit resté le dernier pour faire sauver les autres, eût été submergé, si un Matelot ne lui eust jetté un cordage. Mais on le tira à bord par ce moien dans le temps, qu'il commençoit déjà à s'enfoncer dans la Mer.

Enfin Monsieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout son monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Salle aiant fait faire un grand réduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équarriées il y fit mettre son monde & ses effets

effets en seureté , & y laissa cent hommes sous le commandement de Monsieur de Moranger, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavelier Prestre , qui avoit demeuré quelque temps avec nous pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie, & ils allèrent chercher ensemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meschafipi, & un endroit propre à y faire un établissement.

Le Capitaine de la Fregate eut ordre de fonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire son Vaisseau le plus avant, qu'il pourroit. Il suivit pendant douze lieües le long de la Côte, qui est du Sud-Est au Nord-Oüest, & mouïlla vis à vis d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, par ce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Salle alla faire au fond de la Baye le deuxieme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües  
dans

24 *Nouveau Voiage entre la Mer*

dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, par ce qu'on y trouva une fort grande quantité de ces bêtes Sauvages. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

Le 21. Veille de Pâques le Sieur de la Salle s'étant rendu au Camp de la Mer, on y celebra le lendemain & les trois jours suivans cette grande fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranger, & Hurier, tous les effets, & generalement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Salle, après quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Salle fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y sema, ne leverent point, soit qu'ils eussent été alterez par l'eau de la Mer, soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Salle ne se souvint pas alors, de ce que je lui avoit dit autrefois en allant  
aux

aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres semences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amérique, soient ou dans les épis, ou dans leurs gouffes. Autrement tout cela perd sa sève en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poste extrêmement avantageux, & il fut bientôt en état de défense. On le munit de douze piéces de Canon, & on y fit un grand Magazin sous terre, pour y serrer toutes les marchandises & toutes les provisions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'est pas une grande affaire de construire un Fort contre les flèches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amérique, qui ait la hardiesse d'attaquer les Européens à cause de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient osé attaquer les François dans l'Isle d'Orléans, qu'on a depuis appelée St. Laurent lez Quebec. Ils étoient

26 *Nouveau Voiage entre la Mer*

retranchez, & couverts de grands pieus. Mais ces peuples Barbares, qui font les plus cruels, & les plus Vaillans de toute l'Amérique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusils, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magazin Souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Salle prit toutes les mesures nécessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la mèche allumée au bout de leurs flèches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Forts, & des qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de vitesse, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puisse attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de se sauver. Au reste les maladies, que les sol-

dats

dats avoient contractées dans l'Isle de Saint Domingue , les minoient à vüe d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque soïn , que l'on se donnât pour les secourir avec des boüillons, de la Confection d'Hyacinthe, de Theriaque, & de vin.

Le 9. d'Ooüit trois des hommes du Sieur de la Salle étant à la Chasse , qui est abondante dans ces Contréeslà, où on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de flèches. Mais ces hommes se mirent en défense, & tuèrent d'abord le Chef de ces Barbares. à qui même ils enlevèrent la chevelure. Ce coup effraya les ennemis & les dissipa. Ils ne laissèrent pourtant pas quelque temps après de tuer un Européen, qu'ils trouvèrent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Salle se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs

Pyrogues ou Canots de bois , par ce qu'on ne pouvoit s'en passer , prit la resolution de leur faire la guerre , afin d'en venir à une paix avantageuse , s'il étoit possible.

Il partit donc avec soixante hommes armez de Corcélets de bois contre les flèches des Barbares. Il arriva enfin à un lieu , où ils étoient attroupez , & après diverses rencontres , qu'il eut avec eux de jour & de nuit , il en mit une partie en fuite , en blessa plusieurs , en tua un assez grand nombre , & fit plusieurs prisonniers sur eux , entr'autres plusieurs enfans , dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée , & mourut quelque jours après. Elle fût comme les premices de cette Mission.

Cependant ceux , qui étoient venus pour commencer la Colonie , se bâtissoient des maisons , & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains , qu'on avoit conservez dans des épics. Ils réussirent mieux , que les premiers. L'on passa en Canots de bois à l'autre côté de la Baye , & on y trou-

va près d'une grande Riviere grande quantité de Chasse, sur tout des Tauraux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par dessus tout cela on élevoit toutes sortes de bestiaux domestiques dans les habitations, comme des vâches, des Cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en sureté, qu'elle n'étoit d'abord. Mais un nouveau malheur succeda à tous les precedens.

Le Sicur de la Salle m'avoit parlé autrefois dans nos Voiages des cruautéz inouïies, que les Espagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le nouveau Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conservé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desapprouvoit extremement cette conduite des Espagnols, & la blâmoit comme indigne de gens, qui portoient le nom de Chrétiens.

Je disois tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoître, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux memes de perir dans leur entreprise, & que souvent des Armées entieres étoient venues les surprendre dans le Nouveau Mexique pour les tailler en pièces: que la Politique les avoit obligez de faire perir ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes.

Il me semble, que le Sieur de la Salle avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes, il pouvoit bien s'imaginer, que les Sauvages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irrités, comme l'expérience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vancez tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux, ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre, qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que  
les

les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, lesquels cependant n'ont jamais fait la guerre aux Hollandois, qui sont à la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toujours bien menagé les Iroquois, quelque insulte particuliere qu'ils aient pu leur faire.

Le Sieur de la Salle, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard, lui ou les siens souffriroient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruinoit d'avance tout le travail des Missionnaires, qu'il avoit avec lui. Et en effet tout Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'est aussi la leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi, dit il, que je suis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui luirestoit de sonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoître le terrain, à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Mais ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits, & les plus robustes, charmez de la douceur de la saison, & de la beauté du País, aiant laissé leur Canot, & leurs armes sur les vases à marée basse, s'avancerent à une portée de fusil sur le pré pour y être à sec. Ils s'y en dormirent profondément. Mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçeuë, les surprit à la faveur du sommeil, & de la nuit. Ils les massacrerent donc cruellement, & brisèrent leurs armes avec leur Canot de bois ou Pyrogue. Avânture tragique, qui jetta le Camp dans la dernière consternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Salle laissant des vivres pour six mois à ceux, qui

qui demeuroient dans ce Camp , partit avec vingt hommes & le Sieur Cavalier Prêtre son frere pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Mefchafipi. Cette Baye, qu'il reconnut être a 27. degrez 45. minutes de latitude, est la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroiffoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Salle les parcourut dans la pensée, que ces Rivieres étoient peut être formés plus haut par un des bras du Mefchafipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoitroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus longtems, qu'il n'avoit cru a faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajoux pour passer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit, qu'il se retranchât tous les soirs pour se garantir des insultes des Barbares.

Les pluies continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il:

34 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fe-  
vrier 1686. On s'y fortifia, & le Sieur  
de la Salle y laissa une partie de ses gens.  
Il prit neuf hommes avec lui, & con-  
tinua sa Découverte dans les plus beaux  
pays du monde, traversant quantité de  
Villages, & des Nations nombreuses,  
qui les traiterent fort humainement.  
Enfin revenant à ses gens il arriva au  
Camp general le 31. de Mars charmé  
de la beauté, & de la fertilité des Cam-  
pagnes, de la quantité incroyable de tou-  
tes sortes de Chasses, & des peuples  
nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa  
route.

Mais Dieu lui preparoit une épreu-  
ve bien plus sensible que toutes les pre-  
cedentes par la perte de sa Fregate. Ce  
seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec  
lequel il esperoit de cottoyer la Mer, &  
passer en suite à S. Domingue pour obt-  
enir de nouveaux secours, ce Vaisseau,  
dis-je, échoua malheureusement par la  
faute de ceux, qui le conduisoient. Ce  
funeste accident arriva par le peu de  
précaution du Pilote, qui ne prit pas  
garde

garde à lui. Toutes les marchandises, qui étoient dessus, perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noiez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvèrent dans un Canot, qu'ils trouvèrent à la Côte par une espeece de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge les équipages, & la plus grande partie des Outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel, qu'en eut le Sieur de la Salle. Son grand courage n'auroit point été capable de la soutenir, si Dieu ne l'eust aidé par un secours particulier de sa grace.

## CHAPITRE III.

*Avantures malheureuses de deux  
Voiages, que le Sieur de la Sal-  
le entreprend pour se rendre chez  
les Illinois.*

**C**Eux, qui sont un peu versés dans l'histoire des Découvertes, sçavent, que ceux, qui les entreprennent, sont obligez de faire plusieurs tentatives souvent inutiles avant que de réussir, & qu'il leur arrive mille aventures tragiques tout à fait surprenantes. Ils ne seront donc point surpris de voir ici les contretemps, & les funestes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverser la grande Découverte, dont nous parlons ici, & l'établissement d'une Colonie dans les vastes Contrées de la Louifiane. Plusieurs Historiens ont voulu fonder les raisons de la conduite de Dieu à l'égard de ces sortes d'entreprises, dans lesquelles sa gloire sembloit être interessée, par ce qu'il s'agissoit de  
la

la conversion des peuples Barbares à la foi de l'Évangile. Mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces secrets. Ce sont des abîmes pour nous. Il nous doit donc suffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette Découverte, & la force & le courage dont Dieu à animé ceux, qui l'ont faite sous sa conduite. Mais il est vrai, qu'on doit ici reconnoître sur tout le cœur magnanime du Sieur de la Salle, qui ne s'est point rebuté de toutes les traverses, qui lui sont arrivées, & qui n'a pas laissé parmi tout cela de continuer ses travaux jusques à la fin.

Comme j'ai plus d'intérêt que personne de sçavoir ce qui s'est passé sur le grand Fleuve Meschasipi, sur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens, je suivrai, ce que le Pere Anastase Viccaire Actuel de nos Recollets de Cambrai a écrit du Voiage du Sieur de la Salle, & cela me fournira le moiën d'examiner, si en effet ledit Sieur de la Salle étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada.

38 *Nouveau Voiage entre la Mer*

par les terres de l'Amérique. Voici ce que que j'en ai appris par l'histoire du dit Pere Anastase.

Lors que le Sieur de la Salle vit ses affaires ruinées sans ressource par la perte de ses deux Vaisseaux , qui avoient malheureusement échoïez & qui s'étoient brisez à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut absolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ses mesures furent rompues, & ses affaires reduites à la dernière extremité. Il se vit donc forcé de se rendre par les terres aux Illinois, afin de se rendre en suite en Canada pour donner avis en France de ses malheurs.

Le Sieur de la Salle voulant effectuer cette resolution choisit vingt de ses meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoïenon de Nation nommé *Nika*, qui signifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toujours accompagné depuis le Canada jusqu'en France, & depuis la France jusques au Golphe de Mexique. Les Sieurs Cavalier Prêtre Frere du dit Sieur de la Salle,

Salle, de Moranger son Neveu, & le Pere Anastase de Douai Recollect se joignirent à lui pour ce grand Voiage: Et on ne fit autre provision pour cela que de quatre livres de poudre, six livres de plomb, deux haches, deux douzaines de Coutcaux, de la rastade, c'est à dire de petits grains de jayet & de plusieurs couleurs, & deux chaudières.

Le Sieur de la Salle n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes provisions avec lui. Mais il esperoit de retourner dans peu de temps au Fort, qu'il quittoit, & cela des qu'il seroit arrivé aux Illinois. Apres donc qu'on eust fait le service divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eust imploré en commun le secours du Ciel, il partit avec sa Compagnie le 22. Avril 1686. faisant route au Nord-Est.

Il faut remarquer, que le Fleuve Meschafipi descend du Nord au Sud pour se décharger dans le sein de Mexique. A insi les Illinois, chez qui le Sieur de la Salle vouloit rendre, sont au Nord-Est de la route, qu'il faisoit. Au reste il y a beau-

beaucoup d'apparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient audit Sieur de la Salle. On ne trouve point de Canots d'écorce tels, que je les ay décrits dans le Volume precedent, dans les lieux, où étoit alors le Sieur de la Salle. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire il y a lieu de croire, que ce Voiage se fit par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Salle n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meschasipi, par ce qu'en ce cas-là il eust été facile de se rendre par eau jusques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvèrent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & aiant des selles. Ces gens les invitèrent d'aller avec eux dans leurs habitations. Mais par ce qu'ils étoient hors  
de

de leur route, ils les remercièrent, après qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fit apparemment par signes, car personne des gens du Sieur de la Salle n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols, ils continuèrent leur chemin le reste du jour, & cabannèrent le soir dans un petit Fort retranché de pieus afin de se garantir de toute insulte, ce qu'ils continuèrent depuis fort heureusement.

Etant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continues jusques à la Riviere, qu'ils appellèrent Robeck. Ils trouvèrent là une si grande quantité de Taureaux Sauvages, qui sont appellez par les Espagnols *Cibola*, que les moindres troupes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Salle & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours dans ce lieu-là.

A une lieu & demie plus avant ils trou-

trouverent une belle Rivière plus grande & plus profonde que la Seine, qui passe à Paris. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez expres, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Cajoux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux pays, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de Vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de Meuriers, on arriva peu de jours après à la Riviere, qui fût nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du país de Wirtemberg qui s'y embourba de telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anastase se trompe, sur le nom de *Huëns* & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean.

Un des hommes de ce Voiage traversa cette Rivière à nage aiant la hache sur le dos. Un second le suivit en même temps, & étant tous deux à l'autre bord ils coupèrent de grands arbres,

peur

pendant que d'autres en faisoient de même du côté, où ils étoient demeurez. On laissa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, lesquels se rencontrant de cette maniere formoient une espece de pont pour passer facilement d'un côté à l'autre. C'est une invention, de laquelle ils se sont servis plus de trente fois dans leur Voiage pour passer les Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroïsoit plus seure que celle des Cajoux, qui font une espece de Radeau formé de plusieurs branches d'arbres liés ensemble, que l'on conduit en perchant pour passer les Rivieres.

Ce fût en cet endroit, que le Sieur de la Salle changea sa route du Nord-Est, à l'Est pour des raisons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de sa part avec ceux, qui faisoient le Voiage avec lui, aurois accommodé les affaires, & prevenu les malheurs sur tout, en un pais où il n'y avoit point de ressource pour les Européens. Après

Après quelques jours de marche dans un país assez beau , dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Caieux , ils entrerent dans des Contrées beaucoup plus agreables , & tout à fait delicieuses , où ils trouverent une Nation nombreuse , qui les reçut avec toutes fortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes , qui étoient à la suite du Sieur de la Salle. Elles les firent assoir sur des nattes tres-bien travaillées , & les placerent au haut bout près des Capitaines , lesquels leur presenterent le Calumet de paix orné de plumes de toutes couleurs , & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou bouïllie faite d'une certaine racine , qu'ils appellent *Tiqué*, ou *Toquo*. C'est un arbusle fait comme une espece de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font secher , après quoi ils la pilent , & la réduisent en poudre dans un mortier. La bouïllie , qu'ils en font,

est

est de bon Gouft, mais un peu astringente.

Ces Sauvages leur firent des presens de peaux de Tauraux Sauvages passées proprement, qui étoient fort souples, & bonnes à faire des fouliers, dont on a besoin en ces quartiers là pour se garantir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la rassade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque séjour parmi cette Nation, pendant lequel le Sieur de la Salle avec ses manieres insinuantes leur donnoit de grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi son Maître. Il leur faisoit connoître, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil. Ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavalier Prêtre, & le Pere Anastase faisoient, tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élémens de la connoissance du vrai Dieu. On appellé cette Nation *Biskatrongé*. Mais les Européens les appellent la Nation des pleureurs, & don-  
ne-

46 *Nouveau Voïage entre la Mer*

nerent le même nom à la Rivière, qui est fort belle. La raison en est, qu'à leur arrivée ces gens se mirent tous à pleurer amèrement pendant un bon quart d'heure. C'est leur coutume, lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens, qui viennent de loin, par ce que cela les fait souvenir de leurs parens morts, lesquels ils croient être dans un grand Voïage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnèrent des guides au Sieur de la Salle, accommodèrent son monde de tout ce qui leur étoit nécessaire, & leur firent même passer la Rivière dans leurs Pyrogues, ou Canots de bois.

Ils en traversèrent trois ou quatre autres les jours suivans, & il ne leur arriva rien de considérable, si non que leur Sauvage Chaoüenon aiant tiré sur un Chevreüil assez près d'un grand village le bruit du coup y jetta la frajeur de telle sorte, que ceux, qui y habitoient, prirent la fuite. Le Sieur de la Salle fit mettre son monde sous les

Ar-

Armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens Cabannes: Ils se rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où sa femme se trouva encore, par ce qu'elle n'avoit pu se sauver à cause de sa grande vieillesse. Le Sieur de la Salle lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ses gens comme amis. Trois de ses fils braves guerriers observoient de loin ce qui se passoit. Aiant donc reconnu, que tout se faisoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hostilité, ils rappellerent tout leur monde, & traitèrent de paix: Après quoi ils dansèrent le Calumet jusqu'au soir.

Le Sieur de la Salle ne se fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla se camper au delà des Canoes, qui se trouvoient dans cet endroit, afin que si ces Barbares approchoient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des Canoes l'empêchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Salle en avoit usé avec beaucoup de sagesse, & de prudence. Une  
trou-

48 *Nouveau Voiage entre la Mer*

troupe de guerriers armée de fleches s'approcha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Salle sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquillement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain après bien des amitez réciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages ils continuerent leur route à cinq ou six lieues au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honête aiant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embrassèrent le Sieur de la Salle & ses gens à leur mode, & les invitèrent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Salle voiant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoitre, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest, qui étoient cruels & mechans, & qui de peuploient les pais, qui les environnoient. Le

Pere

Pere Athanase conjecture, qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique, par ce que sans doute que le Sieur de la Salle le lui a dit. Ces Barbarès leur firent donc concevoir, qu'ils étoient en guerre avec ces Genslà.

Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Salle étoit arrivé avec son monde, chacun leur fit des caresses à l'envie. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire la guerre à ces prétendus Espagnols du Mexique. Le Sieur de la Salle les amusa de paroles, & de l'esperance de faire une Alliance étroite avec ces peuples, qu'on appelle les *Kirononas*. Il leur promit de revenir bien-tôt chez eux avec des troupes plus nombreuses, & après tous les regales, & les presens, qu'on se fit de part & d'autre les Sauvages les aidèrent à passer la Riviere dans leur Pyrogues.

Pendant que le Sieur de la Salle poursuivoit toujours sa route à l'Est par de fort belles prairies, il lui arriva un contretemps au bout de trois jours de che-

min. Son Sauvage Chasseur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute sa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on apprit, qu'il avoit été cruellement mordu d'un Serpent sonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du sel de vipere sur sa plaie après l'avoir scarifiée pour en faire sortir le venin & le sang corrompu. On le tira d'affaire par le moien de ces remèdes. Mais il fallut du temps pour le guerir.

---

#### CHAPITRE IV.

*Suite des aventures malheureuses du Sieur de la Salle, qui cherche le Fleuve Meschafipi. On le reçoit agreablement parmi les Cénis, d'où il part pour continuer sa Découverte.*

**L**E Sieur de la Salle & ses hommes furent bien surpris, lors qu'ils furent

rent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la Mer, & qu'ils nommèrent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverser. Les Sieurs de la Salle, & Cavalier Prêtre son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent ils arrivez au Fort du Courant, que la violence les emporta avec une rapidité surprenante, de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollet étoit resté à terre avec une partie de leurs gens, & le Chasseur Nikana étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fût une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desespoient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux, qu'il pouvoit, les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Salle à l'autre côté de la Riviere, lequel leur apprit, que par une benediction particuliere de la Providence leur Cajeu avoit

52 *Nouveau Voyage entre la Mer*

été arrêté au milieu de la Rivière, ce qui leur avoit donné le moien de travailler à passer au delà du Courant, qui fans cela les emportoit à la Mer : qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu rattraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut Breton de Nation.

Peu de temps après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquiétude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moien de se rendre auprès du Sieur de la Salle. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée. Mais la Providence y pourvût par le moien de deux Aiglons, qui tombèrent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le lendemain il fût question de passer la Riviere. Le Sieur de la Salle leur conseilla de faire un Cajeu de Cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Moranger, & trois autres fraïèrent le chemin,  
& se

& se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment, & le dit Pere fût obligé de mettre son Breviaire dans son Capuchon, par ce qu'il se mouilloit dans sa manche.

Le Sieur de la Salle leur envoya deux hommes à la nage, qui les aidèrent à pousser leurs Canes, & qui les firent enfin arriver heureusement. Ceux, qui étoient demeurez de l'autre côté, ne vouloient point se hasarder à passer. Mais enfin ils y furent obligez, par ce que les autres firent semblant de partir pour continuer leur route. Ils passerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine & de danger que les autres. Toute la troupe étant ainsi réunie à la reserve du Chasseur, on marcha deux jours parmi des Canes fort épaisses. Le Sieur de la Salle lui même avec quelques autres fraïoit le chemin en coupant & en brisant les Canes à coups de haches. Enfin au troisieme jour le Chasseur Nikana se retrouva chargé de trois Chevreüils

boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Salle fit faire une decharge de quelques coups de fusils pour en temoigner sa joie.

Ils suivirent leur route à l'Est, entrèrent dans des pais encore plus beaux, que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrèrent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la Chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Salle d'un de ses Chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens, & pour les obliger d'y aller il leur laissa sa femme, sa famille, & sa chasse comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au Village pour faire sçavoir leur arrivée.

Le Chasseur Nikana & un Laquais du Sieur de la Salle l'accompagnèrent, & au bout de deux jours ils revinrent avec deux Chevaux chargez de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages les accompagnoient.

Ils

Ils étoient suivis de guerriers habillez fort proprement de peaux passées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieües du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Salle y fût reçu comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuples, dont la jeunesse paroissoit rangée sous les Armes se relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes sortes de vivres. Cependant le Sieur de la Salle craignant qu'une partie de son monde ne se débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieües du village. Ils demeurèrent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des Chevaux, & pour plusieurs autres choses, qui leur étoient nécessaires.

Ce village, qu'on appelle des *Céris*, est un des plus considerables, qui se trouvent dans toute l'Amerique, & est extrêmement peuplé. Il a bien vingt lieües de long au moins. Ce n'est pas

qu'il soit contiguement habité. Il l'est seulement par hameaux de dix ou douze Cabannes, qui sont comme des Cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs Cabannes sont belles, longues de 40. ou 50. pieds, dressées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres, qui se rejoignent en haut par les branches, que l'on couvre d'herbes. Les lits sont placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu est au milieu, & chaque Cabanne sert de logement à deux familles.

Ils trouvèrent chez les *Cénis* plusieurs choses, qui viennent indubitablement des Espagnols, comme des Piaftres & d'autres monnoyes, des cueillers d'argent, de la dantelle de toutes sortes, des habits, des Chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeune les Espagnols du Mexique pendant l'Eté. Les Chevaux y sont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un *Cénis* voulut donner un Cheval pour le Capu-

puchon du Pere Anastase, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Espagnols par le moien des *Choïmans* Alliez des *Cénis*, qui sont toujours en guerre avec la nouvelle Espagne. Le Sieur de la Salle, qui a toujours pensé à faire quelque entreprise sur les Mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pais, & de celui de leurs Voisins, & du Fleuve *Meschafipi*, dont il croioit, qu'ils avoient connoissance. Ils marquerent tout cela sur une écorce d'arbre: Ils dirent, qu'ils étoient à six journées des Espagnols, dont ils firent une description si naturelle, qu'il ne resta plus aucun doute au Sieur de la Salle, quoi que les Espagnols n'eussent fait encore aucune entreprise sur ces peuples, ni sur leurs villages. Seulement leurs Guerriers se joignoient aux *Choïmans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Salle, qui sçavoit parfaitement bien l'Art de gagner les Sauvages de toutes les Nations, ravissoit

ces peuples à tout moment , en leur faisant entendre, que celui, qui l'avoit envoieé chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, aussi haut que le Soleil, & autant élevé par dessus les Espagnols, que le Soleil l'est au dessus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque; dont le dit Sieur de la Salle parloit, les *Cénis* faisoient des exclamations mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anastase Recollet dit, qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient assez dans ce qu'on leur disoit de l'existence & de la verité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il est certain, que le Sieur de la Salle avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de Truchement pour expliquer ses pensées aux *Cénis*. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque signes. Ce qui fait voir que ces longs discours sont des choses exagerées. Le dit Sieur de la Salle aiant toute l'obli-

bligation de sa fortune à son Souverain avoit raison de l'élever bien haut; Cependant il ne devoit point le faire au préjudice de la Nation Espagnole, & sur tout du Roi d'Espagne, qui outre les grands & Vastes Pais, dont il est Souverain dans l'Europe, est encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales, ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Salle m'a repeté bien des fois dans nos conversations, que le Soleil ne se couche jamais sur les terres du Roi d'Espagne.

Il ne pouvoit donc pas ignorer, que les *Cénis* ne connoissoient point de Prince plus puissant dans toute l'Amérique que le Roi d'Espagne, puis qu'il est Souverain de plus de deux mille cinq cens lieues de pais dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambassadeurs des *Choumans* chez les *Cénis*. Ils rendirent visite au Sieur de la Salle. Il fût fort surpris de leur voir faire le signe de

la Croix, & se mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baïsoient l'habit du Pere Anastase, & lui faisoient connoître, que des gens vêtus comme lui instruisoient les peuples de leur voisinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Espagnols. Et en effet nos Religieux ont de grandes Eglises dans ce pays là, dans lesquelles les habitans s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient assez naturellement les Cérémonies de la Messe. L'un d'eux fit le craion d'un tableau, qu'il avoit vu d'une grande Femme, qui pleuroit, par ce que son Fils étoit sur une Croix.

Le Pere Anastase ajoute, que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Salle, que les Espagnols faisoient une cruelle boucherie des Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fusils, il seroit facile de se rendre maître d'eux, par ce que ce sont des hommes lâches & sans cœur, qui font marcher des gens devant eux avec  
des.

des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Salles'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos Découvertes me dit bien des fois, que les Jesuites du College de Goa, Capitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de St. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces pais-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des éventails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais par ce que le Sieur de la Salle avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Nouveau Mexique, dans la description de son Voiage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces Reverends Peres.

Après que le Sieur de la Salle eût

62 *Nouveau Voyage entre la Mer*

demeuré quatre ou cinq jours parmi les *Cénis* pour délasser son monde, il pourfuivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Rivière par le milieu du grand Village des *Cénis*. Ces deux Nations sont Alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutûmes.

A cinq lieües de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les *Nassonis*. Pour comble de malheur ledit Sieur de la Salle, & le Sieur de Moranger son Neveu furent attaquez d'une fièvre violente, qui les reduisit à l'extremité. Leur maladié fût longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fièvre les eût quittez, il fallut encore bien du temps pour les rétablir.

La longueur de cette maladie rompit toutes leurs mesures, & fût dans la suite l'occasion des derniers malheurs, qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de temps, pendant

dant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieües endroite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient deserté. Dans une si facheuse conjoncture le Sieur de la Salle prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Louiis. Chacun fût de son avis, & on en reprit le Chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce Voiage, si non qu'en repassant la Rivière maligne un de leurs hommes fût emporté avec son Cajeu par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçus avec toute la joie, qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joie & de tristesse. Chacun racontoit à son Ami les aventures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur séparation.

CHA-

## CHAPITRE V.

*Courte Description du Fort Louïs:  
De la Situation avantageuse ,  
& de la beauté des terres voisi-  
nes.*

ON trouve peu de gens dans les histoires des Voiageurs, dont le courage ait été plus intrepide, & plus invincible que celui du Sieur Robert Cavalier de la Salle. Il ne se laissoit jamais abbatre dans les evenemens contraires & il esperoit toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise malgré tous les obstacles, qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baie de Saint Louïs. Il visita avec le Pere Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivières, qui s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Oüest, & du Norst-Oüest. L'endroit, où est le Fort, est un peu sa-

fablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies, où l'herbe est plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les saisons de l'Année. Il y a des Rivieres d'espace en espace à deux ou trois lieües l'une de l'autre. Elles sont bordées de Chênes, d'Épinettes, de Meuriers, & d'autres arbres. Cela continue à l'Oüest jusques à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, aiant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Oüest & au Sud-Oüest deux Etangs & des bois d'une lieüe de tour. Une Rivière bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoâquis*, qui ont des Chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Salle étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce temps là pour consoler sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-  
de

deville Prêtre avec le Sieur Cavalier & trois Recollets travailloient de concert à leur edification, & à l'instruction de quelques familles Sauvages, qui se détachotent des Nations Voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce temps-là le Sieur de la Salle faisoit, tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares connoissant bien, que la paix avec ces peuples étoit de la dernière importance pour l'établissement de la Colonie.

Enfin le Sieur de la Salle n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voiage des Illinois si nécessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente d'un air capable de toucher, ce qui lui étoit assez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun en fût ému jusqu'à verser des larmes persuadé de la nécessité de ce Voiage, & de la droiture de ses intentions. Il eût été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand  
en-

enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes, le Sieur Cavalier Prêtre son Frere, les Sieurs de Moranger & Cavalier ses Neveux avec le Sieur Jouffet Pilote, & le Pere Anastase Récollet. L'on fit les prieres publiques pour la benediction de son Voiage, & de la Colonie.

---

## CHAPITRE VI.

*Départ du Sieur de la Salle de la Baie de Saint Louis pour se rendre chez les Illinois.*

**L**E Sieur de la Salle partit de cette Baie avec vingt hommes le 7. Janvier 1687. Des le premier jour il rencontrèrent une Armée de *Babamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Salle fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*. Mais ils prirent la fuite à son abord.

68 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
abord. On les joignit en courant à  
Cheval après eux. Ils firent donc un  
traité ensemble, & on se promit de part  
& d'autre une paix inviolable.

Au quatrième jour à trois lieües au  
dclà vers le Nord-Est ils trouvèrent la  
premiere Riviere aux Cannes. On ne  
voit que des prairies, & de petits boca-  
ges d'espace en espace. Les terres en sont  
si fertiles, que les herbes y croissent à  
dix & douze picds de haut. Il y a un fort  
grand nombre de Villages sur cette Ri-  
viere, qui sont extremement peuplez.  
Ils ne visiterent que les *Quaras* & les  
*Anachorema*.

Sur le même Rhomb de vent à trois  
lieües plus loin, l'on trouve la seconde  
Rivière aux Cannes habitée par des Na-  
tions différentes. Il y a des campagnes  
de chanvre.

A cinq lieües plus avant on passe la  
Sablounerie Riviere ainsi appellée, par  
ce qu'elle est environnée de terres Sa-  
blonneuses, quoi que le reste soit de  
bon fond, & consiste en de grandes  
prairies.

L'on

L'on marche sept ou huit lieües jusques à la Rivière *Robec* en passant par des prairies , & par trois ou quatre Rivières éloignées d'une lieüe les unes des autres. La Riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages , dont les peuples parlent tellement du gosier, qu'il faut du temps pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils pressèrent fort le Sieur de la Salle de se joindre avec leurs Guerriers. Mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Salle n'e-toit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cependant ils restèrent cinq ou six jours parmi ces peuples tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne recoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traversèrent de grandes prairies jusques à la Riviere maligne. Elle est fort profonde, & est ainsi appelée , par ce qu'un de leurs hommes y avoit été dévoré par un Crocodile monstrueux. Cette Riviere vient de fort loin, & est  
ha-

habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort abondans en hommes, qui composent la Nation des *Kanoatinno*, lesquels font la guerre aux Espagnols; & qui dominent sur les Nations Voisines

Ils visitèrent quelques uns de ces villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui neantmoins sont Barbares. Le Pere Anataste ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches. Mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sieur de la Salle, qui vouloit amadoüier ces Nations & les dégouter des Espagnols. Il est vrai que les Espagnols ont été forcez de détruire plusieurs Nations Voisines pour soutenir la conquête du Nouveau Mexique, par ce qu'assurement ces peuples les eussent exterminé eux mêmes, s'ils ne les eussent prevenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'aggrandissement donc du Sieur de la Salle  
ne

ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tâchoit de soulever tous ces Barbares contre'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose, dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut être le plus doux, & le plus supportable, qui soit dans le monde.

Après que le Sieur de la Salle eût fait des présents, & en eût reçu de ces peuples, il acheta quelques Chevaux d'eux à bon marché, & en suite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des Canots faits de peaux de Taureaux Sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs Chevaux à la nage.

Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieues de ce pais, qui est extrêmement fertile ils passèrent en Cajeu la Rivière Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention cy-devant. En suite ils firent leur route au Nord-est, & furent obligez de tra-

ver-

verser quantité de petites Rivieres, & de Ravines navigables. Ils emploient à cela l'hyver, qui n'est sensible dans ces contrées-là que par les pluies. Ils y furent encore pendant le printemps. Au reste tout le país étoit agreablement diversifié de prairies, de collines, & de quantité de fources. Ils arrivèrent enfin à trois grands Villages appelez les *Taraha*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où on trouve des Chevaux. A quelques lieues plus avant ils rencontrèrent les *Palagueffons* compolez de dix Villages alliez des Espagnols.

Je suis étonné, de ce que nôtre Pere Anastase Recollet n'a pas fait un journal plus circonstancié de tant de Nations différentes. Je prie donc ici le Lecteur de trouver bon, que je fasse de temps en temps des reflexions sur ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, avec qui j'en ai tant fait, lors que j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma description de la Louïsiane, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à son entreprise.

CHA-

## CHAPITRE VII.

*Le Sieur de la Salle est malheureusement assassiné par les gens, qu'il conduisoit. Trois hommes tuez avant lui.*

**C**E fût après avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Salle, par ce qu'il fût tué aussi bien que le Sieur de Morenger son Neveu, & quelques autres. Le Sieur de la Salle se trouvoit alors dans un beau pais de chasse. Tout son monde y fît bonne chère, & se rétablit de la fatigue du Voiage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours, Il avoit envoie le Sieur de Moranger son Neveu, son laquais nommé Saget, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nika son Chasseur, qui étoit un Sauvage *Chaouènon* avoit laissé quantité de viande de Taureaux Sauvages

D afin

74 *Nouveau Voiage entre la Mer*

afin de la faire boucaner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

La Sieur de la Salle avec toute sa prudence n'avoit pû prévoir le complot, que quelques uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la resolution tout d'un coup, & l'excutèrent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce mal-heureux assassinat fût fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuèrent de même le valet du Sieur de la Salle, & le pauvre Sauvage Nika, qui les nourrissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranger languit deux heures après ce malheureux coup, & pendant ce temps il donna toutes les marques possibles de sa pieté, pardonnant à ses meurtriers, les embrassant même de fois à autre, & donnant au reste des preuves sensibles de sa resignation à la volonté de Dieu, & de sa confiance dans le merite de son

son Sauveur, selon que ceux, qui l'avoient assassiné, le recitèrent eux mêmes, depuis qu'ils furent reuenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquittoit fidelement de tous les devoirs d'un vray Chrétien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait misericorde.

Ces miserables n'étant pas contents d'avoir commis ce meurtre, resolurent de n'en demeurer pas là. Ils formèrent le dessein de tuer leur Maître même, par ce qu'ils craignoient, que par l'effet d'un juste ressentiment il ne les fit punir de l'horrible crime, qu'ils avoient commis. Le Pere Anastase remarque, qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieues de l'endroit, ou ledit Sieur de Moranger fût assassiné. Le Sieur de la Salle donc inquiet du long retardement de son Neveu & de ses gens, dont il étoit séparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils n'eussent été surpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria donc ledit Pere Anastase de s'engager avec lui à la recherche de son dit

Nêveu, & il prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin, ledit Sieur de la Salle ne l'entretint que de discours de pieté, & s'étendit fort sur les matieres de la grace & de la prédestination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt Ans de séjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient passées dans les Voiages, que j'avois faits avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accablé d'une profonde tristesse, dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble, qui le rendoit méconnoissable à ceux, qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit nelui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il put pour le tirer du profond assoupissement, où il étoit.

Après deux lieues de marche il trou-



ste coup. Il vit tomber le Sieur de la Salle à un pas de lui aiant le visage tout ensanglanté. Il se jeta à lui aussi-tôt l'embrassa, & l'arrosa de ses larmes, l'exhortant du mieux, qu'il pût dans la conjoncture, où il se trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le temps de recapituler une partie de sa vie, & le Pere Anastase lui aiant donné l'absolution il mourut quelques momens après.

Il s'exerça pendant ces derniers momens à toutes les choses, qui étoient convenables à l'état, où il se trouvoit. Il serroit la main à ce Religieux à toutes les choses, qu'il lui disoit, & sur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ses ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effraiez de l'horreur, de ce qu'ils venoient de faire, commencerent à se frapper la poitrine, & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu sans avoir premierement enseveli, & puis enterré le corps du Sieur de la

Sal-

Salle le mieux, qu'il put. Il plaça une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavalier de la Salle, homme d'un grand mérite, constant dans les adversitez, intrepide, genereux, engageant, adroit, habile, & capable de tout. Il avoit travaillé depuis vingt Ans à addoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquelles il avoit voié. Et il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, lesquels il avoit comblez de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course sans avoir pu réussir dans les desseins, qu'il avoit formez sur le Nouveau Mexique.

## CHAPITRE VIII.

*Reflexions de l' Auteur de cet Ouvrage sur la vie & sur la mort du Sieur de la Salle , dont les assassins se tuerent les uns les autres.*

**L**E Sieur de la Salle m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le temps de nos Découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jésuite, aiant vécu dix ou onze ans dans cet Ordre, les Peres de cette Societé faisoient faire de frequentes lectures pendant les deux premieres années à tous ceux, qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & violentes, & des funestes aventures, qui étoient arrivées à ceux, qui étoient fortis de leur Compagnie, & qui avoient quitté leur Ordre. Tout cela afin d'y faire demeurer ceux, qui y étoient  
une

une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Salle, qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépôt pendant un Voiage, qu'il fit en France, & que je restois au Fort de Frontenac, que la sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands temoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi des Jesuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, dans laquelle il témoignoit, que le dit Sieur de la Salle s'étoit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de peché veniel.

J'ai reflechi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites, lorsque nous nous entretenions des histoires des Nouvelles Découvertes. J'adorois en celales desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moiens, qu'il en a lui même reglez, & incertain que j'étois de ma destinée je me préparois à tout ce que Dieu vou-

droit m'envoyer, bien resolu de me soumettre paisiblement en toutes choses aux ordres de sa Providence.

Le Pere Anastase arriva enfin au lieu, où étoit Monsieur Cavelier Prêtre Frere dudit Sieur de la Salle, à qui il raconta le malheur, qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrèrent brusquement un moment après dans la Cabane, où ils étoient, & se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loisir de faire un grand discours. Mais son visage tout baigné de larmes fit assez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier ne l'eût pas plus-tôt veu, qu'il s'écria, ah! mon pauvre Frere est mort.

Je ne puis me dispenser de faire ici connoître au public ledit Sieur Cavelier Prêtre, avec qui j'avois demeuré en Canada pendant un Eté de ma Mission au Fort de Frontenac, dont son Frere étoit Gouverneur & Propriétaire. C'étoit un bon & sage Ecclesiastique d'une vertu consommée dans les Missions. Il n'eut pas plutôt ap-  
pris

pris cette funeste nouvelle, qu'il se jetta à genoux. Le Sieur Cavalier son Neveu en fit de même. Ils croioient tous deux, que ces scelerats alloient les massacrer. Ainsi ils se preparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux Assassins touchez de quelques sentimens de compassion à la veüe de ce venerable Vieillard, & d'aillieurs à demi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre, résolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtemps incertains & flottans sur ce sujet. Quelques uns d'entr'eux, qui avoient envie de revoir leurs parens, se disculpoient autant qu'il leur étoit possible. Et on en entendoit quelques uns, qui disoient souvent, qu'il falloit achever de se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sieur de la Salle, & enfin après plusieurs deliberations ils resolu-

84 *Nouveau Voiage entre la Mer*

rent de s'en aller à la fameuse Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent donc tous ensemble durant plusieurs jours, & passèrent plusieurs Rivieres, & plusieurs Ravines. Ces infames meurtriers se servoient des Sicurs Cavaliers comme de Valets, & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux, où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minutoit déjà la punition de ces scelerats au défaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre cet Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & le meurtrier du Sieur de la Salle. Chacun de ces malheureux prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination.

Ils avoient passé chez les *Cénis*, où ils avoient fait quelque séjour. Ils étoient même déjà arrivez chez les *Nafsonis*, où les quatre deserteurs, dont j'ai fait mention cy-devant, les rejoignirent. Se voiant ainsi tous rassemblez la veille de l'Ascension, & la dis-

sen-

sension, qui s'étoit mise entt'eux, leur aiant fait prendre la funeste resolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchez faisant même semblant de se vouloir confesser. Mais cela ne durapas longtemps Ceux, qui avoient le plus de regret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangerent du côté de Hans. Cet homme deux jours après aiant trouvé l'occasion favorable punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtrier du Sieur de la Salle, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître.

Un des compagnons de Hans lâcha son coup de fusil dans le côté de celui, qui avoit tué le Sieur de Moranger. Il eut le temps de se reconnoître, après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & en suite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moien de l'éteindre,

36 *Nouveau Voiage entre la Mer*

de forte qu'il expira dans cet tourment. Le troisieme Auteur de ce detestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sieur de la Salle. Mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura là.

Par ce moien Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la resolution des'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient dessein de s'habituer, par ce qu'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leur crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied, & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanoatinno*, peuples cruels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenèrent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer avec eux.

eux. Mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du país des *Cénis*, & parmi eux étoient les Sieurs Cavaliers Frere & Neveu du Sicur de la Salle, le Sieur Joutel, le Pere Anastase avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour les défraïer sur leur route. Ils s'arretèrent parmi les *Nassonis* pour y célébrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils disent dans leurs relations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les invitèrent d'y aller avec eux, ajoutans, qu'ils en feroient plus avec leur fusils que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Masses & leurs flèches.

Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux,

eux, que par les ordres exprés de Dieu pour les instruire dans la connoissance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils employèrent à cela dix ou douze jours de temps jusques au troisiéme de Juin.

Je ne doute point, que le Sieur Cavalier Prêtre, & le Pere Anastase n'aient fait tout leur possible pour donner des lumieres aux *Nassonis*, afin de les tirer de leur ignorance. Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire peur aux Espagnols, qui sont accoutumez aux fusils. D'ailleurs ils ne sçavoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pouvoient recueillir des discours des *Nassonis*, que les Espagnols exerçoient de grandes cruautés sur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux. Ainsi ils ne pouvoient du tout point entendre ce que leur disoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

D'ail-

D'ailleurs depuis l'Empereur Charles Quint, que les Espagnols se font rendus maitres du Nouveau Mexique, il est certain qu'ils n'ont exercé aucune cruauté sur les peuples de leur Voifinage, par ce qu'ils ont trop peu de Monde pour conferver les Vastes Pais, qu'ils ont conquis. Ils vivent donc en paix avec leurs voisins, & n'inquietent personne à moins qu'on ne les attaque.

---

## CHAPITRE IX.

*Les Cénis donnent le moien au Sieur Cavelier Prêtre, au Pere Anastase, & a ceux, qui les accompagnoient de continuer leur route parmi plusieurs Nations Sauvages.*

**L**Es Cénis donnèrent deux Sauvages pour guides a ces six Européens, qui continuèrent leur route par les plus beaux pais du monde vers le Nord, &  
vers

vers le Nord-Est. Ils passèrent quatre grandes Rivières, & plusieurs Ravines peuplées de plusieurs Nations. Ils trouvèrent les *Haquis* à l'Est, les *Nabiri* ou les *Naansi*, peuples puissans, qui sont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approchèrent le 13. Juin des *Cadodacchos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse, qu'ils trouvèrent à une lieue de leur village les reçurent avec le Calumet, & leur donnèrent à fumer. Les uns conduisoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoitent comme en triomphe. Ils disoient, que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde.

Tout le village étant assemblé les femmes selon leur coutume leur lavèrent la tête & les pieds avec de l'eau chaude: après quoi on les plaça sur une estrade couverte de Nattes blanches fort propres. Les festins vinrent en suite, les danses du Calumet, & d'autres réjouissances publiques, qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne con-

nois-

noissent les Européens que par réputation. Il y a quelque légère apparence que tous ces peuples ont quelque ombre de Religion. Mais toutes leurs idées sont fort confuses, & fort embrouillées. Ils semblent adorer le Soleil, par ce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils sont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & sur le reste du corps des representations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavalier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu, & les principaux Mysteres du Christianisme. Il faut supposer, que tout cela se fit par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de Marne malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavalier Neveu du Sieur de la Salle l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez près

près du Village. Ledit de Marne s'étant jeté brusquement dans l'eau disparut en même temps. C'étoit un abyme, où il fût noyé en un moment.

Peu de temps après on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en ceremonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creusèrent une fosse, que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Ceremonies de l'enterrement, & sur tout les Pseaumes, qu'on chanta aux obsèques. On prit de là occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Âme pendant huit jours, qu'on resta dans ce lieu fatal. On enterra le mort sur une eminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fît faire par les Sauvages. En suite on partit de là 2. Juillet.

Ces

Ces peuples font sur le bord d'une Riviere, où on trouve trois Nations fameuses, les *Natchoos*, les *Natchetes*, & les *Ouidiches*. Ces Voiateurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouidiches* ils rencontrèrent trois Guerriers de deux Nations, appellées les *Cabinnio*, & les *Mentous* à vingt cinq lieues plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Cajoux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main avec toutes les marques possibles de joie, & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlèrent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sieur de Tonti Napolitain, dont il a été fait mention dans mon Volume precedent.

cedent. Ils ajoutèrent, qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut être par leur village. C'étoit le Sicur de la Salle.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & en fit sortir sa famille. On les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fit même un festin public, ou le Calumet fût dansé durant vingt quatre heures avec des chansons faites expres, que le Chef entonnoit de toute sa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les défendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils voulent dire de fils, qu'ils ne connoissoient point avant cela. Au milieu de ces rejouissances le petit Cavalier Neveu du Sieur de la Salle tira trois coups de pistolet encriant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares répetoient à haute voix y ajoutant vive le Soleil.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuse de Castors & de Loutres, dont le transport seroit fort facile par une Riviere, qui est voisine du village. Ils  
vou-

voulurent en charger leurs chevaux. Mais ils les refusèrent pour témoigner leur des-intereffement, & ils leur firent des presens de haches & de couteaux. Ensuite ils partirent avec deux *Cahinnio* pour leur servir de guides après avoir reçu les Ambassadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & quelques autres Nations du Nord-Oüest, & du Sud-Est. Ils eurent le plaisir de traverser pendant quelques jours les plus beaux pais du monde entrecoupez de plusieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils passerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin après une marche d'environ soixante lieües ils arrivèrent aux *Ossoteöz*, qui habitent sur une grande Riviere, laquelle vient du Nord-Oüest bordée des plus beaux bois du monde.

Les peaux de Castors & de Loutres, s'y trouvent par tout en si grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelleteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur.

C'est

C'est la fameuse Riviere des *Akanfa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans mon premier Tome de nos Découvertes. Le Pere Anastase dit dans sa Relation, qu'ils commencèrent pour lors à se reconnoître. Cependant il sçavoit bien, qu'aucune des quatre personnes, qui étoient avec lui, n'avoit jamais été non plus que lui sur le Fleuve Meschasipi. Et en effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1680, & du depuis le défunt Sieur de la Salle y avoit été en 1682. jusques aux *Akanfa*. Apparemment que le Pere Anastase croioit être pour lors au Fort de Crevecœur situé chez les Illinois, par ce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voioit de plus une maison bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sieur Joutel, & aux deux autres hommes, qui restoient de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Comman-

mandant s'appelloit le Sieur *Couture*, que j'ai connu particulièrement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la Découverte de la Louïfiane. Ledit *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Toni* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Salle pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez.

Ils visitèrent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*, & les *Kappa*. On leur fit par tout les festins, les harangues, & les danses du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires, qu'il y ait à décider parmi ces peuples Sauvages,

E ges,

ges, jamais ils n'en donnent leur resolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere sur les choses, dont il s'agit. Ccs Voiateurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Mefchafpi, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïisiane, la Riviere Seignelay pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit nôtre Découverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Après que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accorderoit la Pyrogue, qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congedierent  
les

les *Cabinnio* avec des présens , dont ils furent satisfaits.

Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je prétende faire tort en cela aux lumières du Sieur de la Salle, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la véritable embouchure du Fleuve *Meschasipi*, non plus que le Pere *Anastase*, qui n'avoit jamais été en ce pais-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontré par le moien des Sauvages, qui le conduisoient, ce n'a été que par la connoissance, que le Sieur *Couzure* Commandant du dit Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être d'avantage cette affaire dans la suite.

## C H A P I T R E X.

*Voiege du Sieur Cavelier Prêtre,  
& du Pere Anastasé Recollet  
en Pyrogue pour se rendre aux  
Illinois, & plusieurs autres cir-  
constances, qui concernent leur  
retour.*

**A**Près quelque séjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anastasé s'embarquerent le premier d'Août 1687. sur le Fleuve Metchalipi. Ils le traversèrent le même jour dans un Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils se mirent donc tous à terre pour faire le reste du Voiege à pied, par ce qu'ils avoient laissé leurs Chevaux aux *Akanfa*, lesquels ils auroient peut être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue ou Canot de bois, que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient

avoient fait jusques là, ne lui permettoit pas d'achever le Voiage à pied.

Le Père Anastase croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis jusques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieües de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en par le ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'un de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue, si non quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux, ou pour traverser des Rievieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voiage. Les chaleurs étoient excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres, qui dura plusieurs jours, les fit extrêmement souffrir pendant ce temps-là.

Le Pere Anastase ajoute, qu'ils avoient déjà fait deux cens lieües par le travers des terres depuis la Baïe de St.

Loüis, ſçavoir cent lieües juſques aux *Céniſ*, ſoixante au Nord-Nord-Eſt, & les 40. dernieres à l'Eſt-Nord-Eſt. Depuis les *Naffoniſ* juſques aux *Cadodacchos* 40. au Nord-Nord-Eſt. Des *Cadodacchos* aux *Cahinnio* & aux *Mentous* 25. à l'Eſt-Nord-Eſt, & des *Cahinnio* aux *Akanſa* 60. à l'Eſt-Nord-Eſt.

Ils continuèrent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient ouï parler au Sieur de la Salle en 82. excepté qu'ils allèrent aux *Sicacha*. Le Pere Anaſtaſe dit, que le Sieur de la Salle n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma Découverte de 80. décrite dans le Tome precedent. Le village principal eſt à 25. lieües à l'Eſt des *Akanſa*. Cette Nation eſt forte & nombreuſe. Elle a pour le moins 4000 hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes fortes de pelleteries. Les Chefs leur apportèrent pluſieurs fois le Calumet pour marquer, qu'ils vouloient ſ'allier avec eux. Ils leur offri-

rent

rent même d'aller s'habiter sur la Riviere *Ouâbache* pour être plus près du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuse Riviere *Ouâbache* est bien aussi grande que le Fleuve *Meschafipi*. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle se décharge dans le *Meschafipi*, est éloignée des *Akanfa* de deux cens lieües, selon l'estime, que le Sieur de la Salle leur en avoit faite. A la vérité on ne trouve pas cette distance en droite ligne par les prairies. Mais elle se conte en suivant le Fleuve *Meschafipi*, qui fait de grandes Anses, & qui serpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit, que cinq bonnes journées.

Ils passerent donc au travers de la Riviere *Ouâbache* le 26. d'Aoust, & ils trouverent bien soixante lieües de chemin en remontant toujours le Fleuve *Meschafipi* jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ six

licieuses au deffous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüest la fameuse Riviere des *Massourites*, ou des *Ozages*, qui est pour le moins aussi grande que ledit Fleuve, dans lequel elle se décharge. Elle est formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui sont habitées par des Nations fort nombreuses, comme les *Panimoha*, qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre est de 200. Cabannes, les *Pancassa*, les *Pana*, les *Paneloga*, & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*.

On y comprend aussi les *Ozages*, qui font dix sept Villages sur la Riviere de leur nom, laquelle se décharge dans celle des *Massourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Salle y ont aussi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanfa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourd'hui leur nom, & de laquelle j'ai parlé environ vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouabache* à celle des  
*Maf-*

*Massourites.* On trouve là le Cap. de St. Antoine de *Padoüe.* C'est dans ces endroits, où demeurent les Sauvages de la Nation, qui se nomme *Mansô-polea.*

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavalier Prêtre du séminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anastase Douai Recollet arrivèrent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là jusqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, selon que je l'ai remarqué dans mon premier Tome. Toute cette route fournit une navigation fort aisée, même aux grands batimens. Un *Chaouënon*, nommé *Turpin* les aiant apperçus à son village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle, qu'il lui apportoit. Mais ils suivirent ce Sauvage de fort près, & entrèrent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduisit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens,

qui y étoient, s'étant mis sous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fusils.

Le Sieur de *Tonzi*, qui étoit destiné par le Sieur de la Salle pour commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de ménager l'esprit de ces Barbares. Ces gens ne laissèrent pas d'être reçus avec tout le bon accueil possible, & ledit Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour témoigner la joie, qu'il avoit de leur arrivée afin de les consoler de leurs disgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avouer, qu'il n'est pas possible à personne d'éviter sa destinée: Cependant on ne peut s'empêcher de reconnoître, que le triste sort du Sieur de la Salle a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voiage dans le dessein de trouver l'embouchure du Meschatipi. Cependant il est malheureusement mort dans cette recherche sans avoir pu réussir dans son entreprise. Et cependant incontinent  
après

après sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollect & ceux, qui les accompagnoient dans ce Voiage, navigent sur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois.

Il est constant neantmoins, qu'il y a un tres-beau port a l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque, que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toujours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru cy-devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands Vaisseaux peuvent monter plus de deux cens lieues depuis le Golphe de Mexique, & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent

E 6                    lieues,

108 *Nouveau Voiage entre la Mer*

licües, & se décharge dans le Mefchafipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanboqus*, les *Tangibao*, les *Otonika*, les *Mouifa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la memoire, lorsqu'on y passe, & qu'on n'a pas le loisir ni la commodité de faire toutes les observations nécessaires.

Il y a apparence, que le Sicur de la Salle, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a estimé que la Baie de St. Louis n'étoit qu'à 40. ou 50. lieües de l'embouchure de l'un de ses bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes à leurs entreprises & à tous les mouvemens de leurs cœurs, aussi bien qu'au Vaste Océan.

Dieu l'a sans doute ainsi permis, afin que le Pere Anastase, qui est presentement Vicairé des Recollets de Cambrai, decouvrit 110. Nations sur  
fa

sa route, au défaut dudit Sieur de la Salle, sans comprendre dans ce grand nombre plusieurs autres peuples Sauvages, qui sont connus à ceux, par lesquels il a passé, par ce qu'ils ont commerce avec eux, qui pourtant ne sont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes sortes d'usage en fort grande quantité. Les Sauvages se croient bien paieés d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anastase étoit parti de la Baïe de Saint Louis au Golphe de Mexique dans le dessein de demeurer parmi les *Cænis* à son second Voïage pour y établir la Mission. Le Pere Zenobe Mambré Recollect, qui étoit resté dans laditte Baïe, devoit s'aller rejoindre afin de s'étendre chez les Nations voisines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeste du Sieur de la Salle l'ayant obligé de passer outre, il ne doute pas que le dit Pere Zenobe n'ait été le chercher.

Peut être même, qu'il est presentement en ces pais-la avec le Pere Maxime Recollect natif de l'Ille en Flandres, & qu'ils auront laissé le Sieur Chefdeville Missionnaire de St. Sulpice à la Mission du Port de cette Baïe. Il s'étoit destiné lui même à cela, par ce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques uns des gens du Sieur de la Salle, qui ont épousé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voila l'extrait, de ce que le Pere Anastase à écrit de son pénible Voiage. On ne sçait pas au reste, ce que ces pauvres gens s'ont devenus depuis ce temps-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable destinée du Sieur de la Salle, par ce qu'il étoit de son devoir, aussi bien que de Monsieur Cavalier Prêtre d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce secret les effets appartenans au defunt, dans ledit Fort des Illinois, par ce qu'il lui avoit fait toutes les avances, qu'il avoit pu  
pour

pour son entreprise. Il partit des Illinois au printemps de l'an 1688. avec ledit Pere Anastase, le jeune Cavalier, le Sieur Joutel, & un Sauvage, qui est presentement habit e aupres de Versailles. Ils arrivèrent à Quebec le 27. Juillet, & firent route pour France le 20. Aoust suivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureusement ensemble à Paris après avoir essuie un nombre incroyable de dangers. Ils rendirent compte de leur Voiage au feu Monsieur de Marquis de Seignelay.

Voila l'histoire de ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, dont j'ai cru devoir donner connoissance au public, par ce que c'est comme une suite du mien, & qu'il sert à confirmer plusieurs choses, que j'ai avanc es dans mon histoire. Je passe presentement à la description de la Religion & des m eurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voiage.

## CHAPITRE XI.

*Reflexions de l'Auteur sur le  
Voiage de la Chine. Créance de la  
pluspart des Sauvages de l'Ame-  
rique septentrionale touchant  
une espece de creation du Monde,  
& touchant l'immortalité de l'-  
Ame.*

ON dit ordinairement, que la verité est l'ame & l'essence de l'histoire. Ce Traité des mœurs des Sauvages de l'Amerique Septentrionale n'a donc pas besoin d'aucune autre recommandation, puis qu'il est fait avec la dernière sincérité. La nouveauté & la diversité y joindront leurs attraits, quoi que je parle ici de plusieurs peuples Barbares, qui n'ont point encore été policés. Ainsi j'espère, que la description de près de deux cens peuples différens, ou que j'ai veus, & dont j'ai fait mention dans mon premier Volume, ou que quelques uns de nos Religieux

gieux ont decouverts , donnera quelque sorte d'agrément aux Curieux.

Le Fi's de Dieu aiant predit, que son Euangile seroit prêché par toute la terre, les fideles se sont toujours interessez dans l'accomplissement de cette Prophetie en travaillant à convertir les Nations Barbares, parmi lesquelles le vrai Dieu est encor inconnu. Il est vrai, que cette multitude de Barbares, qui sont répandus dans ces Vastes contrées de l'Amérique, ont eu les yeux fermés jusques à présent à la lumiere de la verité. Cependant nous avons déjà commencé à leur prêcher Jesus Christ crucifié, du mieux qu'il nous a été possible afin de les amener au Salut. Nous espérons donc que ceux qui sont animés du zele de Dieu, travailleront désormais à achever ce que nous avons commencé, & qu'ils s'emploieront au Salut de tant d'Ames, qui ne perissent, que par ce que les Chrétiens ne pensent pas à les retirer de leur aveuglement naturel. C'est pour leur en faciliter les moiens, que nous allons traiter des idées,  
que

114 *Nouveau Voiage entre la Mer*

que ces peuples ont de la Religion , & qu'en même temps nous parlerons de leurs Mœurs, afin qu'on voie mieux par quels moiens on pourra les instruire pour les rendre capables de la verité & du Salut.

Nos Découvertes nous ont fait connoître la plus grande partie de l'Amérique Septentrionale. Ainsi je ne doute point , que si sa Majesté Britannique, & Nosseigneurs les Etats vouloient nous y renvoyer pour achever, ce que nous avons si heureusement commencé, on ne développât enfin, ce qu'on n'a pu éclaircir jusques à présent, quelque tentative que l'on ait fait pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On a tâché plusieurs fois d'en faire le Voiage. Mais on n'a jamais pu y réussir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préalable on n'ait decouvert le Continent tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Nouveau Mexique. Il semble, que Dieu ne m'ait  
pre-

preservé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voiages, que pour achever cette heureuse Découverte. Je m'offre encore ici d'y travailler, & je suis persuadé, que cette entreprise aura un succès heureux moiennant Dieu, si on me fournit les moiens de m'y employer.

Jé ne suis pas surpris, de ce que les Sçavans avoient, qu'ils ignorent encore comment l'Amérique s'est peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'est établi dans ce Vaste Continent. L'Amérique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoissance entiere, & les habitans même de ce Nouveau Monde, lesquels nous avons decouverts, & qui selon toutes les apparences en devroient être les mieux informez, ne sçavent pas eux mêmes, comment leurs Ancêtres y sont venus. Certes si dans l'Europe nous étions comme ces peuples sans usage de cet Art ingenieux de l'écriture, qui fait en quelque sorte re-  
vivre

vivre les morts, qui rappelle le souvenir du passé, & qui conserve la memoire des choses, il est certain, que nous ne serions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amérique Septentrionale, croient communement une espece de création du Monde. Ils disent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec son Fils. C'est peut être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils est le principe de toutes les choses bonnes, & que la femme est la cause de tout le mal. Ils croient, que l'un & l'autre jouissent d'une parfaite felicité. Ils disent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue sur le dos d'une Tortue, qui la sauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection sur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement, que cette objection est bonne pour ceux, qui la font, mais qu'elle

qu'elle ne fait rien contr'eux, par ce qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens.

D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Esprit, que les Iroquois appellent *Otkon*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas de Fleuve St. Laurans, *Atahauta*, est le Createur du Monde, & qu'un nommé *Messou* en a été le reparateur après le Déluge. C'est ainsi, qu'ils alterent, & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoissance, que leurs Ancêtres peuvent avoir eüe du Deluge universel. Ils disent, que ce *Messou* ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac; lequel venant à se deborder, il couvrit toute la terre en peu de temps, & ne fit qu'un Abyrne de tout le Monde. Ils ajoutent, que ce *Messou* ou *Otkon* amassa un peu de terre par le moien de quelques animaux, & qu'il se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde different du leur.

Quand

Quand donc on veut les defabufer de leurs folies, & les instruire de la veritable Création de l'univers, ils difent, que tout cela peut bien être veritable pour le Monde, que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort fouvent, s'il y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur país.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent, & du Mefchafipi, qui racontent une hiftoire affez curieufe. Ils difent donc à peu près, comme les precedens, qu'une femme decendit du Ciel, & qu'elle demeura quelque temps à voltiger en l'air fans trouver où pofier fon pied. Les poiffons de la Mer en aiant compaffion tinrent Confeil pour fçavoir, lequel d'entr'eux la recevoit. La Tortue fe presenta, & offrit fon dos au defus de l'eau. Cette femme s'y vint pofier, & y fit fa demeure. Dans la fuite les immondices de la Mer s'étant ramaffées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre,

re , qui fait presentement . ce que nous appellons l' Amerique .

Ils ajoûtent , que la solitude ne plai-  
soit du tout point à cette femme , &  
qu'elle s'ennuïoit de n'avoir personne ,  
avec qui elle pût s'entretenir pour pas-  
ser sa vie plus agreablement , qu'elle ne  
faisoit . Il décendit d'enhaut un esprit ,  
qui la trouva endormie de chagrin . Il  
s'approcha d'elle imperceptiblement , &  
de cette approche il en vint deux fils ,  
qui sortirent de sa côte . Ces deux en-  
fans ne purent jamais s'accorder dans  
la suite . L'un étoit meilleur Chasseur  
que l'autre , & ils avoient tous les jours  
quelques demélez entr'eux . Ils en vin-  
rent donc enfin à une telle extremité ,  
qu'ils ne purent plus se souffrir l'un  
l'autre . Sur tout il y en avoit un d'une  
humeur extrêmement farouche . Il avoit  
une haine mortelle pour son Frere , qui  
avoit le naturel plus doux . Celui-ci ne  
pouvant plus endurer les mauvais trai-  
temens , que l'autre lui faisoit tous les  
jours , se vit enfin obligé de s'en-sepa-  
rer . Il se retira donc dans le Ciel , d'ou  
pour

pour marque de son juste ressentiment il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere.

Quelque temps apres l'Esprit descendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est descendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La defunion de ces deux Freres est l'image de la haine irréconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel, & le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malédiction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, car ils n'entendent par leur *Oikon*, *Atabanta* ou *Munisou* que je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses, ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on jouït de toutes sortes de plaisirs, & où on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux, qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & nécessaires. Ils tiennent, que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, flèches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent ils, en attendant qu'ils soient arrivez au país des Ames.

Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment,

F qu'a-

qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups-marins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ames des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur servent encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ames des arcs & des flèches à tuer les bêtes. Ils ont les mêmes pensées de la pêche, de sorte que ces Ames, ont besoin selon eux des armes, que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élèvent à sept ou huit pieds de terre, n'ont besoin de ces armes, & des vivres que l'on met auprès d'eux que pour faire le Voiage de l'autre vie.

Ils s'imaginent, que ces Ames se promènent visiblement dans les Villages pendant un certain temps, & qu'elles prennent part à leurs festins, & à leurs régales. C'est pour cela, qu'ils leur laissent toujours leurs portions. Plusieurs de ces Nations vont même jusques à avoir de certaines Fêtes générales

rales des Morts, accompagnées de chansons & de cris horribles, de festins à manger tout ce qui s'y presente, de danses, & de presens de différentes sortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les Os de ceux, qui sont déjà consumez, lesquels ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de rassades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richesses de leurs païs. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux.

Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet, les lieux differens où les emplois, qu'ils leur assignent, la maniere, dont ils croient, qu'elles vivent, leurs guerres, leurs paix, leur police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées sur des fables, que leurs Peres ont inventées, & auxquelles ils ont donné du credit les faisant passer à leur enfans, qui y sont fortement attachez. On pourroit même

me soupçonner, que les Sauvages de l'Amerique sont originairement issus d's Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. Et en effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le deuil de leurs proches parens un An entier. Pendant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le Frere du Defunt ont soin de la veuve.

Au reste il semble, qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils

ils ne laissent pas de demander, ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse dans ce que nous avons touché cy-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde. Mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient neantmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans aucune forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers en matière de Religion, fins & rusez pour le commerce & pour leur profit. Mais ils sont Superstitieux jusques à l'excès.

## CHAPITRE XII.

*Moyens, par lesquels on peut convertir les Sauvages. Qui sont ceux, à qui l'on doit refuser ou administrer le Baptême.*

**N**OS Anciens Missionnaires Recollets du Canada, & ceux, qui leur ont succédé dans ce travail, ont toujours avoué, comme je l'avoie avec eux, qu'on ne réussira jamais à convertir les Sauvages, si on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc nécessairement, que pour les humaniser, les Chrétiens de l'Europe se mélangent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous, ce qui ne se peut faire sans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avoier, que la Compagnie des Marchands du Canada, a toujours mis de grands obstacles à l'aggrandissement de Colonies. Car dans le dessein d'attirer

rer tout le commerce, ces Messieurs n'ont jamais voulu souffrir, qu'on fit des établissemens particuliers pour s'habituer dans le pais, ni permettre même, que les Missionnaires rendent les Sauvages sédentaires. Sans cela pourtant il n'est pas possible de rien faire pour la conversion de ces Infideles. Ainsi l'avidité de ceux, qui veulent trop gagner en peu de temps, a retardé beaucoup l'établissement de la foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a aussi causé beaucoup de préjudice.

Il paroît donc de tout cela, que la Mission est fort pénible & fort laborieuse parmi ces abondantes Nations. Ainsi il faut tomber d'accord, qu'il seroit nécessaire d'employer plusieurs années, & s'engager dans de grands travaux pour humaniser ces peuples, qui sont extrêmement grossiers & Barbares. C'est pour cela, qu'à la réserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hasarder d'administrer les Sacremens, aux Adultes, qui semblent, se con-

vertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait très peu de progrès, quoy qu'on ait beaucoup travaillé.

Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artisans & de Laboureurs. Il faut même, que la traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre ces Barbares sédentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore par le secours des personnes Zelées de l'Europe, établir des Colleges afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer en suite avec les Missionnaires à l'instruction de leurs Compatriotes. C'est un moien très-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies. Mais on voit ordinairement les hommes fort attachez au gain & au commerce, qui cependant sont peu sensibles à attirer la  
be-

benediction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plaît souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux, ceux, qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits, qui leur sont les plus sensibles. Mais les dangers, les travaux, les souffrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devoiant ainsi au Salut de leurs prochains Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entreprises couronnées de quelques succès, par rapport à sa gloire & à la conversion des Ames.

Il est impossible, qu'en jettant les yeux sur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & sur le peu de progrès, que l'on a faits jusques à present parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & Vastes pais, on ne soit obligé d'admirer en cela les jugemens inscrutables de Dieu, & de s'écrier avec l'Apôtre, O profondeur des richesses de la sagesse & de la connoissance de Dieu. Un grand nombre

F 5 de

de Prêtres feculiers fort Sçavans , & de Zelez Religieux de nôtre Ordre, ont porté le flambeau de l'Euangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire sentir, que la conversion des Ames est l'ouvrage de sa grace dont les moments heureux ne sont point encore arrivez.

Il se contente donc de nous voir gemir sous cette dependance de son secours interieur. Il est le témoin de nos larmes & de nos soupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le sacrifice de nos vœux, & agrée les supplications ardentes, que nous lui faisons d'avancer les temps de sa misericorde envers ces pauvres peuples ensevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut, que les Ouvriers travaillent à preparer cette vigne, & qu'ils y emploient, toute leur adresse. Mais il faut, qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le temps, qu'il en a marqué dans le secret de sa providence. Au reste il sera le juste Remunérateur de ceux, qui s'emploieront  
fide-

fidèlement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette grande joie, que nous sentirions sans doute, si nos travaux étoient suivis d'un grand succès, par ce que ces nombreuses conversions pourroient flatter nôtre amour propre, & nôtre vanité.

Je puis bien dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de différence entre les Missions modernes de l'Amérique & celles, que nos Recollets avoient commencées dans ce nouveau Monde, & qu'ils ont continuées de faire dans l'Amérique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Âmes. Mais on ne remarque aujourd'hui dans le Canada qu'une terre ingrate, sterile & infconde. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'insensibilité, & un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere opposition aux Mysteres de la foy. Il faudroit des Siècles entiers pour préparer ces Barbares à l'

132 *Nouveau Voiage entre la Mer*

Evangile avant que d'en esperer quelques succès, & pour comble de malheur Dieu a permis, que le país fût mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne pensent qu'à leur interest, & qui sont tout à fait insensibles à la propagation de la foi.

Nos Anciens Missionnaires Recollets n'accordoient le Sacrement du Baptême aux Sauvages, qu'après de grandes precautions, de peur que ce Saint Mystere ne fût profané par ces Barbares. On voit encore aujourd'hui, que ces Nations sont tres mal disposées pour la Religion Chrétienne. Elles ne paroissent avoir aucun sentiment de Religion en general. Elles semblent être incapables des raisonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoissance d'une Divinité vraie où fausse.

Ces pauvres aveugles spirituels écoutent comme des chansons tout ce qu'on leur dit de nos Mysteres. Ils ont de grands vices naturels, & sont attachez  
à des

à des Superstitions, qui ne signifient rien. Ils ont des coutumes Sauvages, brutales & barbares. Ils se laisseroient baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptisez, mais tout cela sans aucun motif de Religion. Ceux, qu'on peut avoir instruits pendant tout un hyver, comme il m'est arrivé d'en instruire quelques uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de discernement que les autres pour les articles de foi. On les trouve tous fort generalement ensevelis dans cette insensibilité pour les choses de la Religion. C'est ce qui a causé de terribles allarmes de conscience à nos Religieux dans les commencemens de leur Mission parmi les peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient instruits, & en suite admis au Saint Bapteme, retomboient aussi tost dans leur indifferance ordinaire pour les choses du Salut, & que les enfans suivoient l'exemple malheureux de leurs Peres,

dé sorte qu'on profanoit visiblement le Baptême en le leur administrant.

Le Cas fût examiné à fonds, & on le discuta avec beaucoup de soin. On le porta même en Sorbonne. Enfin après toutes les diligences possibles il fut conclu, qu'à l'égard des Adultes, & des enfans moribonds, de la mort desquels on seroit moralement assuré, on pourroit se hasarder à leur accorder le Baptême, lors qu'ils le demanderoient, par ce qu'on avoit droit de presumer, que dans cette extrémité Dieu donnoit quelques raisons de lumiere aux Adultes, comme on croioit l'avoir entre-vu en quelques uns. Mais on déclara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptême, à moins que par un grand usage, & après une longue & forte experience, on n'eût remarqué, qu'ils étoient touchez, instruits, & penetrez de nos Mysteres, & absolument detachez de leurs coutûmes Barbares.

On déclara de plus, qu'on pouvroit  
ad-

administrer le Baptême à ceux, qui seroient entièrement habituez parmi les Chrétiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humanisez, sur tout après avoir été bien instruits: qu'il en seroit usé de même à l'égard des enfans de ces derniers. Et on dressa un formulaire, & une espece de Canon fondamental pour servir de regle à nos Missionnaires, afin qu'ils s'y conformassent absolument dans les fonctions de leur emploi.

---

### CHAPITRE XIII.

*Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne reconnoissent aucune Divinité. Des prétendues Ames des animaux terrestres.*

**N**OS Anciens Missionnaires Recollets ont connu plusieurs Nations diffé-

136 *Nouveau Voiage entre la Mer*

differentes dans l'espace de plus de six cens lieües, dans les terres de l'Amérique Septentrionale, & j'en ai visité un grand nombre d'autres, par ce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai Voagé dans tout le Fleuve de S. Laurens, & dans celui de Meschasipi. J'ai remarqué comme mes predecesseurs, que les Sauvages ne manquent point de bon sens dans les choses, qui concernent l'interest general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des mesures assez justes pour cela. Mais c'est ce qui fait le sujet de mon étonnement, qu'étant assez éclairés pour leurs propres affaires ils n'aient rien que d'extravagant dans l'esprit par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les Maximes de la vie.

Nous avons tous reconnu, que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet, tant ils ont l'esprit stupide, & rempli de té-  
né-

nébres. L'on trouve pourtant par fois au travers de leur aveuglement quelques sentimens confus de Divinité. Les uns reconnoissent, mais avec beaucoup d'embarras le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie, qui domine dans l'air. Quelques uns regardent le Ciel comme une espece de Divinité, d'autres un *Otkon* ou *Manitou* bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en apparence seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel, qui domine par tout. Ils s'imaginent, comme ils peuvent, qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles, qui sont inanimées, & ils s'y adressent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Pade sur le Meschafipi.

Cependant ces Nations ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent, comme ils font ordinairement, par prevention, par caprice, par entêtement, & ils ne  
re-

regardent eux mêmes, ce qu'ils en disent, que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre, qu'ils rendent quelque culte à la Divinite. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune autre marqué de Religion.

Les songes leur tiennent lieu de toutes choses, de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement, & de regles dans toutes leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chass. C'est même une espece d'Oracle à leur égard. Vous diriez à les voir agir, qu'ils font de la Secte des Illuminez. La créance qu'ils ont de leurs songes leur impose une espece de necessité, par ce qu'ils croient, que c'est un Esprit Universel, qui les leur inspire pour les avertir, de ce qu'ils doivent faire. Et cela va si loin, que si leur songe leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre action mauvaise, ils l'executent en même temps, & ils la reparent en suite par les moïens, que nous dirons cy-aprés.

Les

Les Parens songent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens, qui se mêlent d'interpréter les songes, & qui les expliquent selon leurs inclinations & leur panchant. Que s'ils ne reüssissent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fauffaires pour cela.

On remarque, que s'il y a quelque Saut ou chute d'eau difficile à passer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de Castor, du Tabac de la porcelaine, ou quelque autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'Esprit, qui y préside.

Il n'y a point de Nation, qui n'ait ses Jongleurs, que quelques uns traitent de Sorciers. Mais il n'y a point d'apparence, qu'il y ait dans leur fait aucun pact, ni aucune communication avec le Diable. Cependant on peut dire, que cet Esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs, & qu'il s'en sert pour amuser ces peuples, & pour les rendre toujours plus

ir-

incapables d'être amenez à la connoissance du vray Dieu. Ils sont fort entêté de ces Jongleurs, qu'qu'ils les trompent continuellement.

Les imposteurs se font traiter de Prophetes, qui predisent l'avenir. Ils veulent, qu'on les regarde comme aiant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire la pluie & le beau temps, le calme & les Orages, la fécondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils se servent aussi de Medecins, & appliquent souvent des remedes, qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies.

On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, le tintamarre, & les contorsions étranges de ces trompeurs, lors qu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse. Ils ne guerissent personne, & ne prédisent jamais rien que par un pur hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lors que l'évenement ne répond

pond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes, car comme je l'ai dit, ils font le metier de Prophetes & de Medecins. Ils ne font rien sans presens ni sans recompense. Il est vray que si ces imposteurs ne sont adroits à s'accréditer, & à trouver leur défaites à propos, lorsque la personne, qu'ils traitent, vient à mourir, ou que les entreprises n'ont pas le succes, qu'ils en faisoient esperer, on les tue par fois sur le champ sans autre formalité.

Ces pauvres aveugles sont attachez à plusieurs autres Superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Ils croient, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux, qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sçay quelle maniere de veneration pour certains os d'Elans, de Castors, & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourrissent, par ce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent donc pretieusement ces os. Ils ont même de  
la

la repugnance à les jeter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de ces Animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps, & qu'elles en avettissent en suite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes. Que s'il arrive, qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre ni dans ce Monde ni dans l'autre.

On peut dire, que la corruption du peché a répandu dans l'Ame de ces malheureux peuples un aveuglement étrange, & une entiere insensibilité pour toutes sortes de Religions, de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les Histoires. Il est vray, qu'ils ont de certaines superstitions, auxquelles ils s'attachent avec beaucoup d'opiniâtreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe ni aucun mouvement de Religion. Ce n'est qu'imagination & qu'entêtement. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs reveries, ils ne répondent rien. Leur esprit demeure comme Stupide & hebeté. Si on leur propose nos My-

ste-

steres, ils écoutent ce qu'on leur dit avec la même indifférence, qu'ils ont pour leurs propres reveries. J'en ai vu plusieurs qui semblent se rendre à cette vérité, sçavoir qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'effleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa première insensibilité.

---

## CHAPITRE XIV.

*Des grandes difficultez, que l'on trouve à convertir les Sauvages de la priere par routine & du Martyre.*

**L**A grande insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement, que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne viennent à nous, & ne s'y attachent que par pure fantaisie en suivant certaines inclinations que tout le

le monde sent pour les personnes, qu'on voit, ou bien ils ne nous recherchent que par le bon accueil, & les flatteries, que nous leur faisons, ou par le secours, que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'esperance de tirer quelque profit de nôtre commerce, ou enfin parce que nous sommes Européens, qu'ils nous croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils esperent, que nous les defendrons contre leurs ennemis.

On leur apprend les prieres. Mais ils les recitent comme des chansons sans aucun discernement de foi. Ceux, que l'on a catechiséz longtemps, sont fort chancelans à la reserve d'un fort petit nombre. Ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs Superstitions à la moindre fantaisie, qui leur monte dans l'esprit.

Je ne sçay si leurs predecesseurs ont connu quelque Divinité. Mais enfin leur langue, qui est fort naturelle & fort expressive en toute autre chose, est tellement sterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la

Divi-

Divinité, ou quelqu'un de nos Myſteres, pas même les plus communs. C'est un des plus grands embarras, que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obstacle à la conversion de ces peuples. C'est, que la plupart d'entr'eux ont plusieurs femmes, & que dans les païs du Nord ils en changent, quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'assujétir à l'indissolubilité du Mariage. Ne vois tu pas bien, disent ils, quand on raisonne avec eux sur ce sujet, que tu n'as point d'esprit ? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la sienne. Pourquoi voudrois tu, que nous fussions quatre malheureux pendant le reste de nos jours ?

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, consiste dans la coutume, qu'ils ont de ne contr-dire personne. Ils croient en effet, qu'on doit laisser chacun dans son opinion sans entreprendre de la

combattre. Ils croient, ou font semblant de croire tout ce que vous leur dites. C'est une insensibilité, & une indifférence profonde pour toutes choses, mais sur tout en matiere de Religion, dont ils ne se mettent point en peine.

Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'esperance de souffrir le Martyre en prenant ce mot dans le sens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cause de Religion. Ils laissent chacun dans sa créance. Ils aiment seulement les ceremonies exterieures de nôtre Eglise. Ces Barbares ne font la guerre que pour les interets de la Nation. Ils ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, ou par brutalité, ou par yrognerie, par vengeance, par entêtement de songe, ou de quelque vision extravagante. Ils sont incapables d'ôter la vie à personne en haine de sa Religion.

Tout est brutal dans leurs inclinations. Ils sont naturellement Gourmans,

mans, & ne connoissent point d'autre felicité dans la vie que le plaisir du boire & du manger. On remarque cette brutalité jusques dans leurs yeux & dans leurs divertissemens, qui sont ~~toujours~~ precedez & suivis de festins.

L'esprit de vengeance, dont ils sont animez, est encore un grand obstacle au Christianisme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation. Mais ils sont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils sont naturellement inconstans, médisans, moqueurs, & impudiques. Enfin parmi le nombre de vices, auxquels-ils sont sujets, on ne remarque en eux aucun principe de Religion ni de vertu morale. Et cela sans doute rend leur conversion extrêmement difficile.

Pour gagner quelque chose sur eux, & les disposer à la foi, il faudroit les familiariser avec nous & contracter de grandes habitudes avec eux. C'est ce qu'on ne peut faire si tôt, par ce qu'il faut auparavant multiplier les Colo-

148 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
nies, & les répandre par tout. Lors-  
qu'ils ont passé quelques semaines avec  
les Européens, ils sont obligez d'aller  
à la guerre, ou à la Chasse & à la pé-  
che afin d'avoir dequoi subsister: & ce-  
la les débauche sans doute extremement.  
Il faudroit donc les fixer, les induire à  
défricher les terres, à les cultiver, &  
à travailler a divers metiers comme les  
Européens, après quoi on leur verroit  
prendre des manières plus douces, &  
plus civilisées, tant entr'eux qu'avec  
nous.

Nous parlerons dans la suite des au-  
tres Nations du Sud, qui paroissent  
plus disposées que celles du Nord, &  
du bas Fleuve de S. Laurens a recevoir  
l'Évangile.

---

## CHAPITRE XV.

*La maniere, dont les Sauvages  
font leurs festins.*

**I**Ls ont des festins d'Adieu, de re-  
merciment, de guerre, de paix, de  
mort,

mort, de mariage, & de santé. Ils passent en régale les jours & les nuits, sur tout quand ils font de ces festins, qu'ils appellent : à manger tout. Car alors on ne permet à personne de quitter l'assemblée, que l'on n'ait tout mangé. Que si on ne peut plus manger, on est obligé de louer quelqu'un, qui soit en état de tenir la place de ceux, qui sont repus.

Ils ont encore d'autres festins pour la guérison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festins d'impudicité, où les hommes & les femmes se mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais s'ils font encore presentement de ces festins, c'est fort rarement, & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils pretendent, qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'en suite d'un songe, & souvent parce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit.

Par fois aussi ils ne s'y engagent, que par ce que les autres se moquent d'eux. Tu n'as point de courage, disent ils, tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes. Alors ils se piquent d'honneur, & après avoir tué quelques bêtes fauves ils font un festin, & exhortent leurs voisins à les accompagner dans leur entreprise.

Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur préparer de la farine de blé d'Inde, par ce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des Compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, lesquels prennent leurs plats de bois ou d'écorce de bouleau. Alors ils se rendent dans la Cabanne de celui, qui les a invitez, ce qu'il font ordinairement en chantant des chansons de guerre. Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tueray. Je bruleray. J'ameneray des Esclaves. Je mangeray des hommes, & autres choses semblables, qui

qui ne respirent que la cruauté.

Quand tout le monde est assemblé on emplit les chaudières de ceux, qui en ont, ou bien leurs écielles de bois ou d'écorce. Après quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invités au festin, chante sans intermission, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce temps-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence, si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux applaudit de temps en temps à celui, qui les a conviés à ce festin de guerre en répondant *Netbo*, ou *Fognenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, *Voilà qui est fait*. Je partirai demain, dans deux ou trois jours, selon le projet, qu'il a fait. Le lendemain ceux, qui le veulent accompagner à la guerre, le vont trouver, & l'assurent, qu'ils le suivront par tout pour le venger de ses ennemis. *Voilà, qui va bien*, mes Neveux, leur dit il. Nous partirons dans trois jours. Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de

cette sorte avant que de partir.

Autrefois ces Barbares faisoient des festins fort impudiques. Le Chef de parti ordonnoit à une fille de s'abandonner à la discretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur, qui arrivoit dans leurs entreprises, tant le Diable est artificieux à les entretenir dans des pensées d'impureté.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins pour l'ordinaire. Mais s'ils s'avisent d'en faire, ils observent de certaines ceremonies pour cela. La premiere chose, qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille. Pour cet effet ils remplissent de viande les chaudières, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens, qu'ils veulent inviter. Quand la viande, ou la sagamité est cuite, ils vont appeller leurs gens, en leur mettant une buchete à la main disant, je t'invite à mon festin.

Aussi

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Il n'est pas nécessaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs Utenfiles ordinaires. Le Maître de la Cabanne fait la distribution des parts fort juste : & celui, qui fait le festin, ou un autre en sa place chante sans cesse, jusques à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas on chante, & on danse, après quoi sans autre formalité de remerciement chacun retourne en sa Cabanne sans rien dire. Il n'y a que ceux, qui ont conversé avec les Européens, qui remercient celui, qui les a invitez.

Les festins, qui se font pour guerir les malades, se font presque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez, qu'aux malades, qui languissent. Les festins pour les morts sont plus lugubres & plus tristes. Personne n'y chante & n'y danse. Les parens du mort sont dans un profond & morne silence: Ils font paroître un visage abbatu pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux, qui vont à ces festins, y font des presens,

154 *Nouveau Voiage entre la Mer*

& les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, disant, Voila pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une palissade autour du tombeau, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiez, ils s'en retournent chez eux sans dire un mot.

Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. S'ils ont des couteaux qu'ils aient troquez contre des Européens, & qu'ils aient mangé & coupé des viandes grasses, ils essuient ordinairement leurs couteaux à leurs cheveux. Ils mangent ordinairement assis à terre & n'ont rien pour s'essuier. Ils sont donc obligez de dégraisser ainsi leurs couteaux a leurs cheveux, s'en frottant en suite la visage entiere. Ces frequentes onctions sont sans doute, ce qui les fortifie extraordinairement, & ce qui les rend capables des plus grandes fatigues.

CHA-

## CHAPITRE XVI.

*Maniere d'adopter des Européens  
parmi les Sauvages.*

J'Ai marqué dans le volume précédent, qu'un Capitaine Sauvage des *Issai* ou *Nadoüeffans* nommé *Aquipaguesin* m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me donna le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la foi de l'Évangile. C'est ainsi, que les Missionnaires en doivent user quand ils se rendent chez les Nations Sauvages. Il faut, qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus considéré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef l'enfante, c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption, & cela se fait en un festin.

Ce Capitaine l'adopte donc pour son fils, ou pour son Frere selon son âge & sa qualité, après quoi toute la Nation le considere, comme s'il étoit effectivement né dans leur pais, & parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de Frere, d'Oncle, de Neveu, ou de Cousin par rapport à ceux, qui sont de cette famille, & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

Afin de mieux reüssir dans leurs desseins, les Missionnaires font assembler un Conseil pour s'accréditer davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer, qu'on appelle Conseil toutes les assemblées, qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux, qui se rendent dans ces Assemblées, sont assis à terre dans une Cabanne, ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence, pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont Religieux observateurs, de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les

Les Missionnaires s'expriment dans ces Assemblées, ou par eux mêmes, quand ils sçavent la langue de la Nation, ou par des Interpretes. Ils font donc connoître qu'ils vont parmi ces peuples pour faire Alliance, & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. En suite ils prient les Sauvages de permettre, qu'ils demeurent dans leur país pour les instruire de la Loj de Dieu, qui est le seul moien d'aller au Ciel.

Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionaires, & témoignent, que leurs personnes leur sont agréables. Mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal avant que de parler du spirituel. Les Missionaires leur font donc present de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages, & sur tout ceux, qui n'ont point encore eu de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite jamais d'aucune affaire avec eux sans leur faire

quelque present de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'Or en Europe.

Après cela les Barbares viennent à enfanter, c'est à dire à adopter ceux, qui leur ont fait presents. Ils les déclarent donc publiquement Citoiens, ou enfans de leur pais, & selon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux, qu'ils adoptent, Fils, Frere, Cousins selon les degrez de parenté, & ils font autant d'état de ceux, qu'ils ont une fois adoptez, que si c'étoient leurs propres Freres, ou leurs enfans.

J'ai oublié dans le Tome precedent de remarquer, que le grand Chef des *Iffati* nommé *Ouâscoudé*, ou Pin percé, m'appelloit son Frere. Cela est sans exemple parmi les autres Nations d'avoir pour Frere un Capitaine absolu, comme étoit cet homme. Au reste il s'étoit acquis cet honneur, & ce pouvoir par son grand courage. Il avoit été plusieurs fois à la guerre contre dix sept ou dix huit Nations, qui sont ennemies de la sienne, & en avoit ap-  
porté

porté des têtes, ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillans & courageux, sont fort estimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les flèches, & la Massue. Mais ils sont fort adroits à s'en servir. Ils sont *Lestes*, & degagez, & sont robustes. Je n'ai veu parmi eux ni borgne, ni bossu, ni aucun homme contrefait.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Mariage des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.*

**L**E Mariage parmi ces peuples n'est point un contract civil. Le Mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le temps, qu'ils s'accordent entr'eux, & que la sympathie subsiste entre les parties. Dès qu'ils

160 *Nouveau Voiage entre la Mer*

qu'ils font mécontents l'un de l'autre, ils disent, comme je l'ai déjà remarqué, ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'est pas content de sa femme. Il ne faut pas que nous soions quatre malheureux pendant le reste de nos jours. Après quoi sans autre formalité, & sans mener plus de bruit ils se séparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non point pour faire habiter les jeunes gens ensemble. Leur âge ne le permet pas encore. Mais ils attendent quelque avantage du Gendre, qu'ils choisissent. Et en effet quand il revient de la Chasse, le Pere de la fille a la disposition des pelleteries, & de la viande, qu'il a prises. Mais il faut aussi, que la fille porte la sagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes préparées pour les repas de son Merri, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils font quelque fois cinq ou six ans dans cet état.

*Lora*

Lors qu'ils se marient, ils font des festins avec beaucoup de pompe & de réjouissance. Par fois tout le village y est invité. Chacun y fait grande chère. Après le repas ils chantent, & dansent comme les Européens, mais à leur manière.

Ils se marient souvent sans bruit. Il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage, qui n'est point marié, cherche une fille, ou une femme, qui n'est point mariée non plus. Il lui dit sans façon, veux tu venir avec moi, tu seras ma femme. Elle ne répond rien d'abord. Mais elle rêve pendant quelque temps tenant sa tête entre ses deux mains. Lors qu'elle pense ainsi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient aussi sa tête de la même manière, & demeure dans un grand silence. Après que la femme ou la fille a rêvé pendant quelque temps elle dit, *Nesho*, ou *Niaoua*, ce qui signifie, j'en suis contente. L'homme se leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'est à dire, voilà qui est fait ou achevé. Le soir la femme

ou la fille prend une hache de fer, & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une, qui est faite d'une pierre tranchante. Elle s'en va couper une charge de beau bois, après quoi elle se rend à la porte de la Cabanne de ce Sauvage. Elle met son bois à terre. Elle entre, & s'assied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune caresse. Quand ils ont été assez longtemps sans parler, le Mari lui dit en langue Iroquoise, *Sentaouï*, il est temps de se reposer, couche toi. Quelque temps après cet homme se rend auprès d'elle, & se couche à son tour. 241. 10

On en voit fort rarement, qui fassent l'amour à la maniere des Européens en riant, en badinant, en folatrant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient sortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, je te quitte. Voila qui est fait. Ils ne se voient plus qu'avec la dernière indifférence, & ne se regardent  
non

non plus, que s'ils ne s'étoient jamais vus. Ils se battent pourtant quelque fois avant que de se quitter. Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois on voit quelques Sauvages, qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour longtemps. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Mais quelquefois aussi elle n'emporte que la bande d'étoffe, qui lui sert de petite jupe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Mères, qui continuent de les nourrir, par ce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a quelques uns, qui suivent leurs Peres. Mais presque tous les Sauvages qui font divorce, laissent leurs enfans à leurs femmes disant, qu'ils ne croient pas, qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la vérité, par ce qu'il ya tres peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture  
de

161. *Nouveau Voiage entre la Mer*

de laine , ou de quelque autre present que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen , on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs , & on n'y remarque point d'Iris comme aux hommes de l'Europe. Aussi voient ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité , que nous autres. Ils ont les yeux plus perçans que les Européens.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage , & d'y persévérer , nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens. Mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent pas garder la foi conjugale , & se séparent aisément de leurs Maris. L'expérience nous l'a fait voir , & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage , qui n'a point de femme , passe par un village , il en loïe une pour une nuit ou deux , pendant qu'il est absent , & qu'il est à la Chasse des Castors, ou pour quelques semaines

le-

selon sa fantaisie. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils sont souvent les avances pour cela, & sont ravis, que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement. D'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent, & qui les maltraitent. Mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a aussi, qui sont jaloux. J'en ai vu un, qui avoit batu sa femme, par ce qu'elle avoit dancé avec d'autres hommes. Ceux, qui sont bons Chasseurs, ont le choix des plus belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raisons. Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, lesquelles sont au désespoir, quand leur Mari est bon Chasseur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoisonner. J'en ai vu à qui ce-  
la

la est arrivé, & à qui j'ai sauvé la vie en leur faisant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chasse du Castor au printemps, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en loient donc une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un Castor ou deux, & la renvoient de même à sa Cabanne. Ils se remettent en suite avec leurs femmes, comme si de rien n'étoit. Cependant si la dernière leur plaît d'avantage, ils changent la première sans façon, & ces Sauvages sont surpris, de ce que les Européens n'en usent pas de même.

Un jour pendant ma Mission au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là. Les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent, tu n'as point d'esprit. Prends un autre homme pour le présent, & quand le tien sera de retour, tu laisseras

seras celui que tu auras pris. Cette grande inconstance, & le changement continuel de femmes sont des choses fort opposées aux maximes de l'Évangile, que nous tâchions d'inspirer aux Sauvages. C'est un des plus considérables obstacles à la foi.

Il n'en est pas de même des Nations du Sud, & du Meschapi, parmi lesquelles on voit regner la Polygamie. Dans tous les pays de la Louisiane on trouve des Sauvages, qui ont souvent jusques à dix ou douze femmes. Ils épousent souvent les trois sœurs, disant pour leur raison, qu'elles s'accoutument mieux ensemble que des étrangères.

Quand un homme à fait ses présents au Pere & à la Mere de la fille, qu'ils veulent épouser, elle est à lui en propre toute la vie s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les présents, qu'ils en ont reçus. Mais cela arrivé assez rarement. Si quelque une des femmes commet une infidélité, le  
Mari

Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balafre au visage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en est quitte pour un present, qu'il fait aux Parens de la defunte pour esluier leurs larmes. C'est l'expression, dont ils se servent. J'en ai vu plusieurs, qui étoient marquées au visage, lesquelles ne laissoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des païs chauds sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-la sont si ombrageux sur ces matieres, qu'ils se font des plaies, & quelque fois même ils se tuent par je ne sçai quel aveugle transport d'amour, qui les pousse jusqu'à cette fureur.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les jeunes Guerriers Sauvages ne s'approchent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans, parce, disent ils, que le commerce des femmes les épuise, affoiblit leurs genoux, & les rend pesans à la course. Ceux, qui s'en approchent avant cet âge là, passent pour des gens, qui ne sont pro-  
pres

pres ni à la guerre, ni à la chasse. On les méprise & ils passent pour effeminez.

Les hommes du Sud sont ordinairement nuds. Mais les femmes y sont couvertes en partie d'une peau passée fort proprement, sur tout dans les danses, & dans les cérémonies. Les filles ont des frisures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs cheveux à la Bohemienne. Elles les engraisent, & se peignent le visage de toutes sortes de couleurs, aussi bien que les hommes.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Des remedes , dont se servent les Sauvages dans leurs maladies. Ils ont des Charlatans parmi eux, Opinion, qu'ils eurent du Baptême d'un enfant, pendant que l'Autheur étoit parmi eux.*

QUand les Sauvages sont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres, & s'ils

170 *Nouveau Voiage entre la Mer*

ont du mal aux cuisses ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, selon ce qu'ils trouvent, & ils en font des manieres de scarifications sur la partie, où est la douleur. Lorsque le sang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leur pierres, jusques à ce qu'il cesse de couler & ensuite ils frottent ces plaies d'huile d'Ours, & de graisse de bêtes fauves. C'est un remede souverain. Ils en usent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras.

Pour guerir des fièvres tierces ou quartes, ils composent une medecine avec une certaine écorce, laquelle ils font bouillir. En suite ils la font avaler au Malade après son accès. Ils connoissent des herbes & des racines, avec lesquelles ils guerissent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes assurez contre le venin des Crapaux, des Serpens sonettes, & des autres animaux dangereux. Mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont  
nous

nous avons déjà parlé sous le nom de Jongleurs. Ce sont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent à x dépens d'autrui en contrefaisant les Medecins d'une maniere pleine de superstitions. Ils n'emploient aucun remede. Mais quand on les appelle pour quelque malade, ils se font prier, comme s'il s'agissoit de quelque affaire fort importante & fort difficile. Ce Jongleur vient en fin après s'être bien fait prier. Il s'approche du malade, le touche par tout le corps, & après l'avoir bien manié, tatonné, & considéré, il dit, qu'il y a un fort en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'estomach, selon qu'il s'avise. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce fort, mais que cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réussir.

Ce fort est bien malin, dit il, mais il faut, qu'il sorte à quelque prix que ce soit. Les Amis du malade, qui croient aveuglément. tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tcha-*

*gon*, *Tchagon*, c'est à dire, courage, courage. Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu sçais. Alors le Jongleur s'assied avec gravité, songe pendant quelque temps aux remedes apparens, dont il se veut servir. Après quoi revenant comme d'un profond sommeil, il se lève, & s'écrie, Voila qui est fait. Un tel, écoute : la vie de ta femme, ou de ton enfant est precieuse. N'épargne donc rien pour la conserver. Il faut que tu fasses aujourd'hui un festin, que tu donnes telle ou telle chose, que tu fasses ceci ou cela. En même temps on exécute aveuglément les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages se mettent dans une étuve, & chantent à gorge déployée, faisant sonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde au son desquelles les hommes & les femmes dansent. Ils s'enyvrent même quelquefois aiant conservé de l'eau de vie, qu'ils ont troquée avec les Européens. Ils font donc un bruit épouvantable.

    Tout le monde étant ainsi occupé ce  
    Vieil-

Vieillard jongleur est auprès du malade ; Il le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes , & en l'étouffant à demi selon l'endroit , où il a dit qu'étoit le fort. Il lui fait souffrir des peines incroyables , capables de le faire mourir. Il lui fait souvent sortir le sang par le bout des doigts des mains ou des pieds. Enfin apres avoir fait toutes ces choses il montre en veritable joueur de goblets une piece de peau , une tresse de cheveux de femme , ou autre chose semblable , & leur dit , que c'est le fort , qu'il a tiré du corps du Malade. Tout cela n'est pourtant au fond , qu'une tromperie toute pure.

Je baptisay un jour un petit enfant Sauvage , qui me paroissoit être en un danger certain de mort. Le lendemain il se trouva gueri contre mon attente. Quelques jours après , sa Mere raconta aux autres femmes en ma présence , que j'avois gueri son enfant. Elle me prenoit pour un jongleur , disant que j'étois admirable , que je sçavois guerir toutes sortes de maladies en mettant

de l'eau sur la tête & sur le front.

Les Jongleurs envieux de ce que cette femme disoit de moi, commencerent à dire, que j'étois d'une humeur austere, & melancolique, & que je ne vivois que de serpens & de poison : que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptême de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoit, que nous avions tous une queue comme les bêtes brutes, & que les femmes de nôtre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu de sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois, Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, par ce qu'ils croioient, que ce que je faisois, leur feroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas.

Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencèrent à me soupçonner. Dès qu'il y avoit un malade par-

parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vray, que je l'avois empoisonné : que si je ne le guerissois, on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alènes, & d'autres bagatelles de peu de valeur parini nous, mais dont les Sauvages font grand cas. Après quoi je donnois une prise de theriaque au Malade. C'est ainsi, que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, par ce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réussissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & jamais à la mauvaise disposition du Malade.

## CHAPITRE XIX.

*Quelle est la complexion des Sauvages.*

**G**eneralement parlant, les Sauvages sont fort robustes. Les hommes, les femmes, & les enfans sont d'une vigueur extraordinaire. C'est, ce qui fait, qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne savent ce que c'est que de se traiter delicatement. Aussi ne les voit on sujets à aucune des incommoditez, que la trop grande mollesse nous cause. Ils ne sont ni gouteux, ni hydropiques, ni sujets à la gravelle, ni fievreux. Ils ne sont presque point sujets aux maladies, qui arrivent aux Européens, faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais. Ils sont ordinairement portez à la gourmandise, si bien qu'ils se relevent la nuit pour manger. Si par hazard ils ont de la viande, ou de la fagamité

gamité auprès d'eux , ils mangent a  
lors comme des chiens sans se lever.

Ils ne laissent pourtant pas de faire  
de grandes abstinences, qui sansdoute  
seroient insupportables aux Européens.  
Ils demeurcent parsois deux ou trois  
jours sans manger, lors qu'ils se trou-  
vent dans l'occasion, tout cela sans dis-  
continuer leur travail, soit à la guerre,  
à la chasse, ou à la pêche. Les enfans  
des Sauvages qui habitent vers le Nord,  
sont si endurcis au froid, qu'en plein  
hyver ils courent tout nuds sur la nei-  
ge, & s'y veautrent, comme les co-  
chons font en été dans la bouë. Lors  
que l'air est rempli de Maringouins,  
ils n'en sentent point les piqueures.

Il est vray, que le grand air, auquel  
ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez,  
contribue en quelque sorte à endurcir  
leur peau à la fatigue. Cependant il  
faut reconnoitre, que cette grande in-  
sensibilité vient aussi d'un temperamept  
fort & robuste. Car en effet nos mains  
& nôtre visage sont toujours à l'air, &  
cependant ils n'en font pas moins sen-

fibles au froid. Lors que les hommes sont à la chasse , & sur tout au printemps, ils sont presque toujours dans l'eau, quoi qu'elle soit fort froide. Et neantmoins ils en sortent frais & gailiards, & s'en retournent à leurs Cabannes sans se plaindre.

Quand ils vont à la guerre, ils sont par fois trois ou quatre jours derriere un Arbre sans presque rien manger, se tenant ainsi en embuscade, en attendant qu'ils puissent faire quelque coup favorable. Ils sont infatigables à la Chasse. Ils courent vite, & fort longtems.

Les Nations de la Louïsiane & du Fleuve Meschasipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux Sauvages, lesquels ils n'atteignent à la course. Ces Sauvages du Sud, quoi que dans un País chaud & plus délicieux que les terres du Nord, ne sont pas moins robustes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, lesquels dorment sur la neige enveloppez dans une petite couverture, sans feu & sans Cabannes.

La complexion des femmes n'est pas moins vigoureuse que celle des hommes Sauvages. Elle est même en quelque maniere plus forte & plus robuste. Ces femmes servent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a tres peu d'hommes en Europe, qui en aient autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à soulever. J'ai remarqué dans mon premier Tome, qu'elles se chargent ordinairement de deux ou trois cens livres pesant, & qu'elles mettent encore leurs enfans par dessus, qui ne font pas du coût. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il est vrai, qu'elles vont assez lentement. Cependant elles ne laissent pas d'arriver au rendez vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des Voiages de trois ou quatre cens lieües, comme si ce n'étoit qu'une espece de promenade, d'Amsterdam par exemple à Breda. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse, qu'ils

130 *Nouveau Voiage entre la Mer*

font tous les jours. Ils ne prennent avec eux qu'un couteau, dont ils font un Arc & des flèches. Celaleur suffit pour se rendre à mille lieües & plus, si l'envie leur en venoit.

Les femmes Sauvages accouchent sans grande peine. Quelques unes sortent de la Cabanne, & se retirent toutes seules dans quelque bois prochain à l'écart. Elles reviennent en suite au logis avec l'enfant, qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant enveloppé dans leur couverture, ou peaux passées. Les autres, si les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, se delivrent de leurs enfans sur leurs nattes, sans crier, & sans faire aucun bruit. Le matin elles se levent, & travaillent à l'ordinaire dans la Cabanne & dehors, comme si de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles sont enceintes, elles ne laissent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pesans, de semer du blé d'Inde & des Citrouilles d'aller & de venir, & ce qu'il y a d'admirable, c'est que  
leurs

leurs enfans font fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux , qui soient bossus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire , que leur esprit s'accorderoit facilement à cette disposition extérieure, si on les cultivoit , & si on entroit en commerce avec eux pour addoucir leur humeur farouche & barbare.

---

## CHAPITRE XX.

*Description des Sauvages, qui sont habillez, & de ceux, qui ne le sont pas.*

**L**Es Sauvages de l'Amérique Septentrionale du côté du Nord, selon que leurs Anciens le rapportent, ont toujours été couverts, même avant qu'ils eussent aucun commerce avec les Européens. Les hommes & les femmes s'habilloient de peaux passées. On

les voit encore aujourd'hui vêtus de la même manière. Mais ceux, qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derrière avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printemps. Ils troquent leurs pelletteries contre des justaucorps, des souliers & des bas. Quelques uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans lesquelles ils s'enveloppent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nus, n'ayant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hiver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors

Lors que ces Barbares vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouillent le visage tout entier de rouge ou de noir afin que leurs ennemis ne les voient point pâlir de fraïeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manieres, sur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entierement leurs cheveux, ou plus-tôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusques aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie.

Il y a des Sauvages, qui frottent leurs cheveux d'huile, & en suite ils mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Par fois ils y attachent de grandes plumes panachées vers les oreilles. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques uns de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment. A lors ils paroissent comme

184 *Nouveau Voiage entre la Mer*

me certains soldats de Celar, qui étoient peints de diverses couleurs. Ils se font admirer dans cette bizarrerie.

Les femmes du Nord sont habillées comme les hommes, à la reserve d'une bande d'étoffe tournée en maniere de juppe, qui descend à peu pres vers les genoux. Quand elles vont à des festins, elles se parent de tous leurs atours, & se barbouillent les temples, les jouës, & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nuds jusques à ce qu'ils soient capables de mariage. Et quand même ils sont couverts, on leur voit toujours ce que la nature ne permet pas de découvrir, à moins qu'ils n'aient des chemises. Les petites filles commencent seulement à se couvrir à l'âge de cinq ou six Ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les Instruire, nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit, qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité,

dité, & se couvrent un peu mieux, qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de même des femmes & filles Sauvages de la Louifiane & du Meschafipi, qui font au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieües de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles font sorties du ventre de leurs Meres & cela jusques à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, par ce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes les jeunes filles sur tout portent à leur coup de la rassade, & des coquillages de Mer de toutes fortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doit, qui sont faits en maniere de petits tui-aux, & qui leur servent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes sont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes sont de poil d'Ours, & d'autres sont mêlées de l'un & de l'autre.

Les

Les plus considerables Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac, où ils ont mis leur Calumet ou pipe, leur Tabac, leur fusil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espece de robbe avec des peaux passées d'Ours, de Castors, de Loutres, d'Ecurueils noirs, de Loups, de Lions, & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroître aux assemblées, où ils se tiennent avec autant de gravité, lors qu'ils sont en Conseil, que des Presidens à Mortier, ou des Senateurs de Venise.

Il n'en est pas de même des Sauvages de nôtre dernière Découverte entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Ils paroissent toujours tout nuds en toutes occasions. Cela m'obligea de dire un jour au Pere Gabriel, pendant que nous étions aux Illinois, qu'apparemment ces Sauvages n'avoient point pêché en Adam, puis que ce premier homme se couvrit de fucilles, & reçut en suite un habit de peau, apres qu'il eût

eût péché. Ces Sauvages en effet n'ont pas la moindre ombre de pudeur de se voir nus. Il semble même, qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils se servent souvent de ces termes, *Tchéranqa* qui sont impurs, & vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionnaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

Quoi que j'aie pu dire au Pere Gabriel de la Ribourde, je suis pourtant persuadé par l'Ecriture, que tous les hommes du Monde sont descendus d'Adam, & qu'ainsi les Sauvages comme tous les autres sont pecheurs & corrompus par leur naissance, & qu'ils periront dans leur péché, s'ils ne reçoivent l'Evangile, car il n'y a point d'autre nom, qui soit donné aux hommes pour être sauvé, que le nom de Jesus Christ. Je sçai bien, que les habillemens ne sauvent point. Mais enfin si ces pauvres peuples gardoient les preceptes de la Loi naturelle, Dieu feroit un miracle en leur faveur, plus-tôt que

que de les laisser perir dans leur ignorance. Ainsi il les ameneroit sans doute à la connoissance de sa verité par des voies dignes de sa profonde sagesse. Mais malheureusement pour ces Barbares ils violent les preceptes de la Loi naturelle, & vivent dans une stupidité, & dans les desordres d'une corruption épouvantable, qui les rend dignes de toute la colere de Dieu.

Cependant les Chrétiens qui sont éclairés des raisons salutaires de la verité, doivent travailler de tout leur pouvoir à tirer ces miserables aveugles de leurs profondes tenebres pour les amener à la lumiere de l'Évangile, & à l'esperance du Salut. C'est par là, qu'ils contribueront à étendre le Royaume de Jesus Christ, & à tirer ces pauvres peuples de leur condamnation. Pour cet effet, il faut, qu'ils établissent de puissantes Colonies, qui par le moien du commerce disposeront ces Barbares à s'humaniser, les portant par des œuvres de charité, par leurs instructions, & par de bons exemples,  
même

même par les avantages temporels, qu'ils tireront de la conversation des Européens, à se familiariser avec le Christianisme, & à se rendre plus doux & plus traitables, qu'ils n'ont été jusques à présent.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Des jeux & des divertissemens des Sauvages.*

**L**Es Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits, lesquels ont des noiaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large, mais peu profond, dans un bassin d'écorce de bouleau, sur une peau passée, sur une couverture de laine, sur une robe de Castor, ou sur un Capot. Ils sont six ou sept à jouer. Mais il n'y en a que

que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & en fuite ils frappent du fonds du plat contre terre pour mêler les six noiaux par cette agitation.

S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'est qu'un jeu gagné, par ce qu'ils jouient ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie, selon qu'ils en sont convenus entr'eux. Tous ceux, qui sont de la partie, jouient les uns après les autres. Il y en a qui sont si addonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouënt jusqu'a leur Capot, & leur robbe fourée. Ceux qui jouënt, crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agissoit de la decision d'un empire. Ils font tout ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le fort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils se frappent les épaules d'une si grande force, qu'ils se les rendent toutes noires de coups, & on diroit qu'il y a du sang caillé entre la chair & la peau.

Ces Barbares jouient aussi fort souvent

vent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes longues d'un demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main, puis sans les regarder il les partage en deux; & en suite il en donne une partie à son adversaire. Celui, qui a nombre pair ou impair, selon qu'ils en sont convenus, gagne le jeu. Les enfans Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits, par ce qu'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent du tout point s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu sçavoir la raison.

Il y a encore un autre jeu parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. En suite ils en mettent quelques-uns dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui, qui devine le nombre, gagne le jeu.

Ces Barbares ont encore un jeu, auquel ils se divertissent beaucoup, & qu'ils appellent en langue Iroquoise

*Ou-*

*Ounonhayenti*. Mais c'est plus tôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un en suite, qui prend des hardes, quelques pelletteries, ou ce qu'il a envie de troquer. Il s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne, y répondent par une espece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains en repetant *Ounonhayenti*. Ceux, qui sont dans la Cabanne répondent du creux de l'estomach, Hon, Hon, Hon, Hon, Hon par cinq fois. Ce crieur ou vendeur aiant achevé sa chanson jette sa marchandise dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui.

Alors les six autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux, deputent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il souhaite en échange un Capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose

chose semblable, il y en a en suite un second d'entr'eux, qui va porter à l'autre Cabanne l'équipollent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on leur rend la marchandise, qu'on leur a jettée, si elle n'aggrée pas, ou si elle ne vaut pas ce qu'il porte en échange.

Ces ceremonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauvages, qui se vont visiter alternativement, plus pour le divertissement de ce jeu d'*Ounohayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, dans lequel on donne pour avoir, ou en donnant. La langue Iroquoise s'exprime par des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoisse, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande conséquence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent pour cela d'un Arc & de deux bâtons, un grand &

un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. En suite ils le font voltiger en l'air en le frappant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui, qui l'a fait sauter. Ce jeu a aussi quelque chose d'approchant de celui des enfans de l'Europe.

Ils font aussi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. En suite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les grandes personnes, hommes ou femmes, s'amuseut le soir pendant l'hyver à raconter des fables auprès du feu à la maniere des Européens, afin de passer le temps plus doucement.

CHA-

## CHAPITRE XXII.

*Maniere, dont les Sauvages font la guerre. Ils sont fort portez à la vengeance.*

**T**ous les Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand penchant pour la guerre, par ce qu'ils sont tous fort vindicatifs. Quand une fois ils ont reçu du mécontentement de quelqu'un, qui n'est point de leur Nation, il faut qu'ils en tirent la vengeance tôt ou tard, dussent ils attendre jusques à la troisième ou quatrième generation. Ils n'ont point de repos ni jour ni nuit, qu'ils ne se soient satisfaits à cet égard en détruisant, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent, ce qui en reste, de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suedois, en suite les Hollandois, les Anglois, &

les François ont donné des armes à feu, passent presentement par ce moiien pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusques à present. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & ont forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux: pour faire la guerre ensemble à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, situées à cinq & six cens lieües de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada.

Si la France n'envoie du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois sont capables de les ruiner par les raisons, que j'en ai touchées dans le volume precedent. Ces Barbares peuvent detoler leurs voisins, comme on le voit par experience. On ne peut rien gagner sur eux, par ce que toutes leurs dépouilles sont de tres peu de consequence. Cette Nation farouche peut détruire fort facilement le commerce de  
leurs

leurs voisins , qui ne subsistent pour la pluspart, que par le commerce des pelleteries, qu'ils tirent des Sauvages. Les Colonies des Européens ne sont pas encore assez établies , & ne peuvent subsister sans commerce, à moins qu'on ne leur porte en Vaisseaux tout ce qui leur est nécessaire pour vivre. Au reste les Iroquois sont malins & rusés, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Ils sont capables de desoler leurs voisins pour des raisons, que la prudence ne permet pas de rendre publiques. Il y a longtemps, qu'ils auroient entièrement desolé le Canada, si Monsieur le Comte de Fröntenac ne les avoit gagez par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis, que les Européens aient dans toute l'Amérique, & j'en fais ici la remarque en passant, mais je la donne pour certaine, par ce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent vus pendant quatre autres années. J'ai

198 *Nouveau Voiage entre la Mer*

même été plusieurs fois en Ambassade chez eux, & ils m'ont fait bien des amitez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs peuples differens, & ceux, qui restoient de la defaite, ont toujours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voiajes. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens. Ils prennent avec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & d'autres choses necessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent. Ils font souvent en cet équipage jusques à trois ou quatre cens lieues.

Quand ils approchent du lieu, où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement, & avec beaucoup de précau-

caution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs flèches, qui ne mènent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considèrent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement: de peur d'être surpris. Ils envoient des espions par tout pour découvrir l'entrée des Villages, & pour voir par où ils pourront commencer l'attaque, même pour observer, si quelqu'un sort afin de le surprendre. C'est, ce qui arrive fort souvent, par ce qu'ils frappent toujours leurs coups en trahison.

Il n'y a point de guerriers semblables dans toute l'Amerique, en ce qui est des embuscades. Ils épient les hommes cachez derriere un arbre, comme s'ils vouloient tuer une bête fauve. Ils jugent, qu'un homme est bon guerrier, quand il sçait bien surprendre ses ennemis. S'ils sçavent bien fuir après leur coup fait pour n'être pas surpris par leurs ennemis, ils passent pour in-

comparables. On ne peut pas concevoir, avec quelle vitesse ils se tournent avec leur fusils autour des Arbres, dont ils se couvrent pour se garentir des flèches, que l'on tire contr'eux. Ils sont adroits à franchir les Arbres culbutez, qu'ils trouvent dans les bois, lors qu'ils se sauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres d'une grandeur prodigieuse, qui tombent de vieillesse faute de racines.

Leur patience est admirable. Lors qu'ils se voient bien cachez, ils se tiennent souvent derriere leurs arbres deux ou trois jours sans manger, attendans l'occalion favorable pour tuer un ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert sans rien craindre. Mais cela est rare, & s'ils n'étoient presque assurez de leur coup, ils auroient peine à s'exposer, à moins qu'ils ne se vissent soutenus d'une grande bande de guerriers. Ces Barbares ne se battent point à la façon des Européens, par ce qu'ils n'y font pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas si bien leurs rangs en pleine campagne.

pagne. Ainsi ils ne pourroient pas si bien soutenir le combat, que nos soldats bien disciplinez, & bien commandez. Cependant lors qu'ils sont une fois échauffez & animez, ils sont incomparables.

Ils ont la malice de mettre le feu aux blez des Européens, quand ils sont mœurs. Ils brûlent leurs maisons, & y mettent le feu avec du Tondre, ou de la méche, qu'ils attachent au bout de leurs flèches. Alors ce feu s'attachant aux planches, ou à la paille, qui couvre les maisons, par ce que les Sauvages décochent leurs flèches d'une force extraordinaire, on voit bien-tôt ces edifices embrasés.

Il y avoit un Capitaine Iroquois nommé Attréouäti *Onnontagé*, que j'ai bien connu, & qui me fit bien des amitez dans mon Voiage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions la grande gueule, par ce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme aiant un jour manqué son coup, entra dans le Montréal en Canada; criant *Häi, Häi,*

I 5. qui

qui est un signe de paix. On le reçut avec beaucoup de caresses, & on lui fit bonne chere, & même on lui donna des presens considerables, par ce qu'on vouloit menager cette Nation insolente. En se retirant de ce lieu, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

Quelques uns nous ont dit, qu'ils avoient été en guerre jusques aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, par ce qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un país, où les habitans ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudières en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée à plaisir par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Salle, quand il étoit au Fort de Frontenac, car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, où on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Mischaipi. Aucune d'entr'elles, à la reserve des Illinois, n'a jamais

mais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que les Iroquois sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que par ce qu'ils ont des armes à feu, lesquelles ils ont troquées contre les Européens : que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des flèches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, sont méprisés, & passent pour des hommes lâches, & effeminez. Par ce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations, depuis une Mer jusqu'à l'autre, c'est à dire: depuis le Nord jusqu'au Sud. Il n'y a point de Nation dans l'Amerique, qui ose résister à l'Iroquois, ce qui vient de ce qu'ils ont des armes à feu. Cela les rend fiers & insupportables. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sçai le moyen de

mettre les Iroquois à la raison. Mais un homme de mon caractère ne doit raisonner sur ces matieres qu'avec de grands ménagemens, par ce que les remedes, que je pourrois donner à cet égard, seroient peut être pires que le mal, qu'on peut craindre de cette Nation. Cependant j'en pourray dire mes sentimens à l'avenir aux Puissances, qui m'ont employé à l'ouvrage, que je publie.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *Cruauté des Sauvages en general & des Iroquois en particulier.*

**I**L n'y a point de Sauvages dans toute l'Amérique Septentrionale, qui ne soit extrêmement cruelle à ses ennemis. Nous sommes étonnez des cruautés, que les Nerons, les Diocletiens, & les Maximins ont exercées sur les Chrétiens, & nous avons ces noms de-  
te-

estables en horreur. Mais l'inhumanité des Iroquois à l'égard des Nations, qu'ils font esclaves, est encore plus grande, & plus horrible.

Quand les Iroquois ont tué un homme, ils lui enlèvent la peau du crane, & la remportent chez eux comme une marque assurée de leur victoire. Lors qu'ils ont pris un Esclave, ils le garotent & le font courir après eux. S'il ne les peut suivre, ils lui donnent un coup de hache à la tête, & le laissent là, après lui avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans, qui sont encore à la mammelle. Si l'Esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit sur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laissent exposé aux piqueures des Maringoïns & des autres mouches pendant l'été, & ils le traitent le plus cruellement, qu'ils peuvent.

Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs Esclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainsi toutes les nuits contre terre à la rigueur du temps,

quel qu'il soit. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces misérables pendant le jour. Quand ils sont près de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nation connoissent leurs Guerriers, qui reviennent avec des Esclaves. En même temps les hommes & les femmes mettent leurs plus beaux atours, & les vont recevoir à l'entrée du Village. Etant là, ils se rangent en haie, pour faire passer les Esclaves au milieu d'eux. Mais c'est une pitoiable reception pour ces pauvres gens. Ces canailles se jettent sur eux, comme des chiens ou des loups sur leur proie, & ils commencent dès là, à les tourmenter, pendant que les guerriers passent à la file, tout fiers de leurs exploits.

On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Esclaves, d'autres des coups de bâtons, plusieurs des cour de couteaux, & quelques uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les lèvres, de sorte que la plupart meurent à cette pompeuse entrée.

Ceux,

Ceux, qui résistent à ces mauvais traitemens, sont réservés à de plusgrands supplices. Ils en épargnent pourtant quelques uns, mais rarement. Lors que les Guerriers sont entrez dans leurs Cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation, de ce qui s'est passé à la guerre. En suite ils disposent des Esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage, a été tué, on lui donne un Esclave à sa place, & il est libre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un pôteau par les pieds & par les mains. En suite ils fontrougir des Canons de fusil, des haches, & d'autres ferrailles, & ils leurs appliquent tout brulans depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles assés les dents. Ils leur coupent des aiguilletes de chair sur le dos, & souvent ils leur enlèvent la peau du Crane avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes sur les plaies.

Il

208 *Nouveau Voiage entre la Mer*

Ils leur coupent la langue , & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviser.

S'ils ne meurent pas de tous ces tourmens, qu'ils leur font souffrir, on les force de courir à coups de bâton. On raconte, qu'il y eut un Esclave, qui courut si bien, qu'il se sauva dans les bois, sans qu'on pût l'attraper. Apparemment qu'il mourut en suite faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est, que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens : Ce qui irrite extrêmement leurs bourreaux.

Un Iroquois nous a raconté, qu'il y eut un Esclave, qu'on tourmentoit cruellement, qui disoit, vous n'avez point d'esprit. Vous ne sçavez pas la maniere de tourmenter vos prisonniers. Vous êtes des lâches. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien souffrir d'une autre maniere. Mais pendant qu'il parloit avec tant de force, une femme Sauvage fit rougir une petite broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuses. Cela l'obli-

Pobligea de jeter un grand cri , mais il dit à cette femme , tu as de l'esprit. Tu l'entens. Voila comment il faut faire.

Quand l'Esclave , qu'ils ont brulé , est mort , ils le mangent , & avant sa mort ils font boire de son sang à leurs enfans ; afin de les rendre cruels , & inhumains. Ceux , à qui on donne la vie , demeurent parmi eux , & les servent comme des valets & des Esclaves. Mais à longueur du temps ils recouvrent leur liberté , & sont regardez , comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louifiane , qui habitent le long du Fleuve Meschafipi , & qui sont situez à sept ou huit cens lieues plus loin que les Iroquois , comme les *Issati* & les *Nadoüeffans* , chez lesquels j'ai été Esclave , ne sont pas moins braves , que les Iroquois. Ils sont trembler toutes les Nations circonvoisines , quoi qu'ils n'aient que l'Arc , les fleches , & la Massue. Ils courent plus vite que les Iroquois , & sont tres-bons soldats. Mais ils ne sont pas

pas si cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils se contentent de les brûler.

S'étant un jour saisis d'un Huron, qui mangeoit de la chair humaine, comme les Iroquois, ils couperent des aiguilletes de chair sur son corps, & lui dirent, Toi, qui aimes la chair humaine, mange de la tienne propre, pour faire connoître à ta Nation, qui est maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur. Car ces gens sont comme des chiens affamez, qui mangent de toutes sortes de viandes.

Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive que dans des cas extraordinaires, lors qu'ils ont résolu d'exterminer une Nation toute entière. S'ils mangent de la chair humaine, ce n'est pas pour se rassasier. C'est pour faire connoître à toute la Nation Iroquoise, qu'il faut se battre sans s'accommoder jamais avec leurs ennemis : qu'il faut même

même les manger plustôt que d'en laisser aucun de reste. Que s'ils mangent de la chair de leurs ennemis, c'est pour animer leurs Guerriers. Et en effet on les voit partir des le lendemain de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis. Car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne sont plus si habiles à l'Arc, qu'ils étoient du passé, les autres Nations au contraire y étant toujours accoutumées, elles ne manqueroient pas de détruire les Iroquois, qui sont leurs ennemis communs, & qui demeurent à 4. & 500. lieues d'elles.

Le premier Canton des Iroquois est au Sud. On les appelle *Gagniequez*, ou *Agniez*. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, & ont trois villages, où j'ai été. Ils sont quatre cens Guerriers tout au plus. Le second tire vers Oüest, & se nomment les *Onneisouts*, & sont environ cent cinquante hommes de guer-

guerre. Le troisieme, qui est aussi vers l'Oüest, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, situez sur l'unique-eminence, qui se trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils sont limitrophes des *Onneious*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattans, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatrieme est à environ trente lieües au delà vers l'Oüest aux *Oïongouëns* partagez en trois bourgades, qui font bien trois cens hommes de guerre tout de même. Le Cinquième contient les *Tsonnontouâns* vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario par ces peuples, qui font les plus grands & les plus considerables de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades, plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans mon premier Tome trois ou quatre village Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac. Au reste je ne décris point ici ces cinq Cantons Iroquois. Je par-

Ic

le seulement, de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont subjugué un fort grand país depuis environ cinquante ans, qu'ils ont étendu leurs limites, & qu'ils ont grossi leur Nation, par la ruine des autres peuples, dont ils ont fait le reste Esclave pour en accroître le nombre de leurs troupes.

---

## CHAPITRE XXIV.

### *Politique des Sauvages Iroquois.*

**L**Es Conseils, que ces Barbares tiennent continuellement pour toutes leurs affaires, doivent être considerez comme la cause de leur conservation, & de la fraieur, où ils tiennent toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale. Ils s'assemblent pour la moindre affaire, qu'ils ont, & raisonnent ensemble sur les moiens, dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdi.

Leurs

214. *Nouveau Voiage entre la Mer*

Leurs Vieillards , qui font sages & prudents veillent au bien de la Nation. Si on se plaint , que quelqu'un d'entr'eux ait dérobbé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui, qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moien de restituer, pourveu qu'ils soient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faisant d'abord quelque present à la partie lesée pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour crime enorme , dont ils sont assurez , qu'il est coupable , ils louënt un homme , lequel ils enyvrent d'eau de vie , par ce que ces peuples l'aiment passionément, afin que les parens du criminel ne cherchent point à se vanger. Après que cet homme a cassé la tête à celui, qu'ils croient, & qu'ils ont jugé conpable, ils disent pour toute raison, que cet homme n'a point d'esprit, & que l'yvrognerie lui a fait faire le coup.

Ils avoient autrefois une autre maniere de faire justice. Mais ils l'ont  
abbro-

abrogée. Ils avoient un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la fête des fous, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils maltraitoient quelqu'un, ou s'ils prenoient quelque chose, ces rusez Vieillards disoient pour toute excuse le lendemain dans tout le Canton, & sur tout dans leur village, que celui, qui avoit fait le coup, etoit fou, qu'il n'avoit point d'esprit. En suite on faisoit quelques presens pour essuier le larmes des parens de celui, qu'on avoit malicieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Ces Anciens louoient donc secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui, qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des espions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur rapportent toutes les nouvelles, qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se  
laissent

216 *Nouveau Voiage entre la Mer*

laissent pas facilement tromper. Ils considèrent toutes choses attentivement, & s'étudient à connoître les marchandises, qu'on leur troque.

Les *Onnontages*, ou Iroquois montagnars, sont plus fins & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Esquimoves*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer, que ces peuples soient brutaux, & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leur intérêt. Ils gouvernent leurs affaires avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

## CHAPITRE XXV.

*De la maniere, dont les Sauvages  
chassent aux bêtes fauves. In-  
dustrie admirable des Castors.*

**L**Es Sauvages observent les temps, les saisons, & les Lunes de l'Année pour la chasse. Ils en sont fort ponctuels observateurs. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains temps. Ils l'appellent la Lune des grenouilles, dans le temps, que les grenouilles crient, la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent, la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent, ou s'en vont. Ces Barbares en usent ainsi, par ce qu'ils n'ont point d'autres noms pour distinguer les Mois, comme les Européens. Ils se servent donc du nom des animaux, qui paroissent dans ces temps-là. Ils en usent de même pour les noms, qu'ils donnent aux hommes, du Serpent, du

K            Loup,

Loup, du Chat Sauvage , & ainſi des autres animaux.

Ils tuent les Orignaux ou Elans , & les Chevreux en tout temps, mais particulièrement lors qu'il y a de la neige. Ils chaffent aux Chats Sauvages & aux Marmotes pendant l'hyver , aux Porc-épics, aux Caſtors & aux Loutres au printemps, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Caſtors aux at-trapes. Ils tuent les Ours à coups de flèches ou de fuſil ſur des Chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui eſt des Chats Sauvages, ils abbattent les arbres, ſur leſquels ils ſont, & en ſuite les Chiens Sauvages ſe jettent deſſus & les étranglent. Les Porc-épics ſe prennent à peu pres de la même manière, ſi ce n'eſt, qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre eſt tombé, par ce que les Chiens ne les peuvent approcher à cauſe de leurs aiguillons pointus plus que des Aleines, qui percent peu à peu le corps d'un homme d'une manière imperceptible, &

& que ces animaux feroient indubitablement mourir les Chiens , qui les étranleroient. Ces animaux ne courent pas vite. Un homme les peut facilement atraper à la courfe. Pour ce qui est des Loutres, on les prend dans une attrape , où on les tue à coups de flèches ou de fusil. On en tueracement à coups de hache , par ce que ces animaux ont l'oreille fort subtile.

Les Sauvages prennent les Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent premièrement les Lacs de ces animaux. Ces Castors ont une industrie admirable pour la construction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation , ils cherchent un ruisseau dans le bois , le long duquel ils montent jusques à ce qu'ils aient trouvé un país plat propre à faire un Lac. Lors qu'ils ont bien considéré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chauffées pour arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que celles, qui servent à retenir les eaux des plus grands étangs de l'Europe. Ils composent cette

K 2            chauffée,

chauffée, de bois, de terre, & de boüe,  
& la font auffi grande, qu'il est ne-  
cessaire pour former un grand Lac, qui  
est par fois d'un quart de lieüe de long.  
Ces Castors bâtissent leurs Cabannes  
au milieu du niveau de l'eau, avec du  
bois, des joncs, & de la boüe, & ils  
plaquent tout cela ensemble fort pro-  
prement par le moien de leur queüe,  
qui est plus longue, & aussi large, qu'  
une truelle de Masson. Leur bâtiment  
est à trois ou quatre étages, remplis  
de nattes de joncs, & c'est là, que les  
femelles se dechargent de leurs petits.

Au fond de l'eau il y a des issues  
hautes & basses. Quand leurs Lacs ou  
étangs sont gelez, ils ne peuvent aller  
que sous la glace. C'est pour cela qu'au  
commencement de l'hiver ils font pro-  
vision de bois de tremble, qui est leur  
nourriture ordinaire. Ils le mettent dans  
l'eau tout autour de leur Cabannes dans  
le Lac. Les Sauvages percent la glace  
autour de ces loges avec le manche d'  
une hache, ou avec un pieu. Ils y font  
un trou, & en suite ils sondent le fond  
de

de l'eau, pour ſçavoir, ſi c'eſt le chemin, par où les Caſtors ont accoutumé de fortir. S'ils découvrent, que ce ſeſt en effet, ils y font entrer un filet long d'une braſſe, & deux bâtons, dont les deux bouts d'embas touchent le fond de l'eau, & les deux autres ſortent par le trou, qui eſt dans la glace. Ils ont deux cordes attachées à ces deux bâtons pour tirer le filet, quand le Caſtor eſt pris.

Mais afin que ce ruſé animal ne voie point le filet, ni les perſonnes, on ſe me ſur la ſurface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choſes ſemblables. Un Sauvage demeure au guet aupres du filet, avec une hache pour tirer le Caſtor ſur la glace, quand il eſt pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent ſouvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de haches, par ce que tout eſt dur comme une pierre par la force de la gelée. Quand cela eſt fait, ils ſondent le Lac, & par tout où ils trou-

vent un creux , ils rompent la glace , de peur que les Castors ne se cachent dessous ; afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent se jeter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extreme depuis le matin jusqu'au soir sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela, que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au printemps avec des attrapes de la maniere suivante. Lors que les glaces commencent à se fondre, les Sauvages remarquent les endroits par où les Castors sortent , & ils y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux grosses billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même maniere, excepté, qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Meschafipi sont plus superstitieuses.

tieuses dans leurs chasses que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Lors que j'étois parmi eux, leurs Vieillards six jours avant que de donner la Chasse aux Taureaux Sauvages envoient quatre ou cinq de leurs plus alertes Chasseurs sur des montagnes, pour y danser le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers lesquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambassades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils exposèrent à la vue de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudières, qu'ils nous avoient prises. Ils l'avoient entourée de plumes de toutes couleurs avec le fusil d'un des Canoteurs, lequel ils avoient posé par dessus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere sur son dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chasseurs. Ils suivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Arménie au bout d'un bâton en

224 *Nouveau Voiage entre la Mer*

forme d'enseigne, tenant son Arc & les flèches dans un grand silence.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers, pour pleurer amèrement la mort des Taureaux, qu'ils esperoient de tuer. A la dernière pose, les plus Anciens de la troupe envoierent deux des plus habiles Chasseurs à la Découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la chasse de ces animaux. En suite ils allumerent de la fiente de Taureaux sechée au soleil, & amorcerent leurs pipes ou Calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Courcurs, qu'ils avoient envoiez à la Découverte. Aussi-tôt après la cérémonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent plusieurs en confusion à coups de flèches, & nos Européens en abbatirent sept ou huit à coups de fusil.

Ces Barbares ne pouvoient assez ad-  
mi-

mirer l'effet de nos fusils. Ils entendoient le bruit. Mais ils ne voioient pas les balles. Ils croioient donc, que le bruit tuoit ces animaux. Ils mettoient la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Mansa Ouacanche*, ce qui veut dire dans la langue des *Iffati*, ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Nous ne sçavons pourtant comment cela se fait, qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes soient fracassés. Ces Barbares avoient nos fusils en grande admiration.

Je ne pouvois assez admirer, comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en piéces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous en avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs flèches, qui étoit d'une pierre fort aigüe. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bien-tôt fait à les écorcher. En suite pour mettre la viande en piéces, & pour

separer les os, ils prenoient des pierres, avec lesquelles ils les cassoient. Ils demembroient ainsi ces bêtes, & les femmes Sauvages en faisoient boucaner la viande, en les exposant au soleil & à la fumée d'un petit feu, qu'ils allumoient. Au reste ils ne mangeoient pendant la chasse, que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportoient les meilleurs endroits dans leurs villages, à plus de deux cens lieues du l'endroit, ou ils avoient chassé.

---

## CHAPITRE XXVI.

*Maniere , dont les Sauvages ont accoutumé de pêcher.*

**L**Es Sauvages, qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere, que les peuples du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en pren-

prennent aussi quelquefois avec des lignes. Mais c'est en tres-petite quantité. Je leur en ai vu pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois aux deux pointes, de laquelle ils disposent un lacet à peu près de la même maniere, qu'on les accommode dans nôtre Europe, pour prendre des perdrix. En suite ils la mettent dans l'eau, & quand les poissons, qui y sont en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, viennent à passer, & que les Sauvages sentent, qu'il en est entré dans le lacet, ils tirent cette espece de pinsette, & le poisson y reste pris par les Ouës.

Les Iroquois se servent par fois dans le temps de la pêche, d'un filet de quarante ou cinquante brasses, qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en Ovale dans les endroits commodes des Rivières. J'ai souvent admiré leur adresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre au-

228 *Nouveau Voiage entre la Mer*

tres plusieurs Eturgeons, qu'ils attiroient sur le bord de la Riviere avec des filets compofez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut, que deux hommes prennent les deux extremités de cette maniere de filet en l'entortillant adroitement. Ils prennent donc ainfi une quantité prodigieufe de poiffons, fur tout dans la Riviere de *Niagara*, lesquels font d'un goût & d'une bonté extraordinaire.

La pêche eft fi abondante en cet endroit, qu'elle eft capable de fournir des poiffons de plusieurs efpeces à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poiffons montent continuellement de la Mer vers la fource de la Riviere pour y fraïer. Le Fleuve de St Laurent reçoit en cet endroit de *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui font de petites Mers douces. Ce déluge d'eau venant à fe décharger & à fe precipiter par le plus grand & le plus affreux Saut, qui foit dans tout le Monde, ce  
nom-

nombre infini de poissons, qui prennent plaisir à y venir fraïer, y demeure, par ce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte. C'est pour cela qu'on y trouve ce grand nombre de poissons, capable de fournir à la subsistence d'une des plus grandes villes de l'Univers.

Pendant que j'étois à ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir un Saut, qui provient d'une Rivière du Nord, & qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en secret. Etant là, j'appris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abattois des arbres au printemps près de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher, sans me mouiller. En suite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de différentes especes. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flattez de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois, cinquante ou soixante grands poissons,

je m'en allois me chauffer , & me delasser , pour retourner en suite plus frais à la pêche. Je les jettois dans un Sac , qu'un Sauvage tenoit à la main , & j'en nourrissois plus de cinquante familles Iroquoises de *Gannéouffe* , que j'avois attirées avec le Sieur de la Salle pour y cultiver du blé d'Inde , & pour instruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus considerable pêche des Sauvages est celle des Anguilles , qui sont fort grosses , des saumons , & des Truites saumonées , & des poissons blancs. La pêche des Iroquois Agnicz , qui sont voisins de la nouvelle Jorck , consiste souvent en grenouilles , qu'ils prennent en abondance , & qu'ils mettent tout entieres dans leurs chaudières , sans les écorcher , pour assaisonner leur sagamité , qui est une bouillie faite avec du blé d'Inde. Les Truites saumonées se prennent en plusieurs autres endroits des Rivieres , qui se déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en si grande quantité , qu'on les tue à coups de bâton. ils

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lors qu'il fait calme. Ces poissons descendent en fort grande quantité le long du Fleuve St. Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de bouleau avec de la terre sur le bout d'un pieu, après quoi, ils allument une espece de flambeau, qui fait un feu fort clair. En suite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lors qu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuse, par ce que les grands Marsoins blancs, qui les poursuivent, les chassent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marsoins ne les peuvent approcher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poissons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent sur le Fleuve Meschasipi sont si subtils, & ont les yeux si vifs & si percans, que quoi que les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas de les  
tuer

232 *Nouveau Voyage entre la Mer*  
tuer à coups de dards, qu'ils font en-  
trer fort avant dans l'eau, en les déco-  
chant avec leur Arc. De plus, ils ont  
de longues perches fort pointues, qu'ils  
dardent avec beaucoup d'adresse, par  
ce qu'ils ont les yeux fort subtils. Ils  
tuent ainsi de grands Etargetons, &  
des Truites, qui sont à sept ou huit  
brasses dans l'eau.

---

## CHAPITRE XXVII.

*Des Utenfiles, dont les Sauvages  
se servent dans leurs Cabannes.  
Maniere extraordinaire de fai-  
re du feu.*

**A**vant que les Européens fussent  
dans l'Amérique Septentrionale,  
les Sauvages du Nord & du Sud se ser-  
voient, & se servent encore aujourd-  
hui de pots de terre, sur tout ceux qui  
n'ont point de commerce avec les Eu-  
ropéens pour tirer d'eux des chaudie-  
res,

res, & d'autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'alcines, ils se servent d'un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans. Ils n'ont point d'armes à feu, & se servent seulement d'Arcs & de flèches.

Pour faire du feu d'une maniere nouvelle, & qui nous est inconnue, ils prennent un triangle de bois de Cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelques trous ou fosses à demi creusées. Ils prennent en suite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort sur le plus foible dans le trou, qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette friction une espece de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent en suite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes sechées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu.

feu s'allume en un moment.

Quand les Sauvages veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de Pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent en suite avec des dens de Castor, pour les polir.

Les Nations du Nord, qui ont ordinairement de grands hyvers, se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau, larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs souliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quel-

quelquefois d'avantage pendant l'hyver. Il y en a même en certains endroits aussi haut, que les plus hautes maisons de l'Europe, par ce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent, qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à present des fusils, des haches, des chaudières, des alènes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de fer. Ils ont des gourdes ou calbasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats Sauvages, & de Tourne-sol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre son Calumet & son tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs de blé d'Inde, d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne sçai pas le nom. Pour coudre leurs fouliers à la Sauvage, ils ne se servent

vent

vent que d'aiguilletes fort minces. Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher , & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leur enfans comme les femmes d'Europe, avec cette difference pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges , & d'une espece de coton, pour empêcher, qu'ils ne s'échaussent trop dans leur maillot.

Elles les attachent sur une planche après les avoir emmaillotez , & cela avec une ceinture de peau passée. En suite elles attachent cette planche à une branche d'arbre , où à quelque endroit de leurs Cabannes , de sorte que ces petits ne sont pas couchez. Ils sont tout droitz, la tête en haut, & les pieds en bas. Et afin que l'urine ne leur fasse du tort, elles mettent une écorce de bouleau en lieu commode pour cela, afin que l'urine coule comme dans une gouttiere, & qu'elle ne touche point au corps de ces enfans.

Ces femmes ont un si grand soin de  
leurs

leurs enfans, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs Maris, & qu'elles evitent même leur commerce, jufques à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de trois ou quatre ans, & qu'ils fe puiffent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en ufe d'une autre maniere, par ce qu'il eft aifé de fuppléer au défaut des Mères, par le moien du lait de Vaches, ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les Femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles font nourriffes, par ce que fi elles devenoient encceintes, leurs enfans periroient indubitablement, puis qu'à cinq ou six mois par exemple, les enfans ne pourroient point manger de viande boucannée, ou d'autre chofe. C'est ce qui les oblige d'en ufer comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de fubfifter comme les autres, après qu'elles les ont allaités tout le temps neceffaire.

Les Sauvages, qui ont commerce  
avec

avec les Européens, commencent à se servir de cremaillieres. C'est un fer plat & delié large de deux ou trois doigts, qui a des dents tout du long, & qui est recourbé en bas. Les femmes le pendent à un bâton de travers, posé sur deux fourches dans leurs Cabannes. Elles s'en servent pour mettre leurs chaudrons ou marmites sur le feu. Mais pour les peuples, qui ne connoissent point les Européens, ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

---

## CHAPITRE XXVIII.

*Maniere, dont les Sauvages enterrent leurs morts. De leur fête des morts avec quelques reflexions sur l'immortalité de l'Ame.*

**L**Es Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence, dont

dont ils se peuvent aviser , sur tout ceux de leur parenté , & particulièrement les Capitaines, ou les Chefs de leurs familles, ou tribus. Ils les ornent donc de leurs plus beaux atours , & leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs. Ils les posent en suite dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres ponces fors legeres. En suite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer , en maniere de Mausolée. Ils l'entourent de pieux ou de palissades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élèvent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus eminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez les Nations, qui leur sont voisines pour solemniser la tête des morts. Tous les peuples de l'Amérique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decedez , qu'ils  
vont

240 *Nouveau Voiage entre la Mer*

vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits des pierres les plus pretieuses, qu'ils peuvent trouver, en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du defunt, pour essuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mausolées en marmottant une espee de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire, à cause de leurs beaux exploits de paix, ou de guerre.

Ces Sauvages ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis defunts. Quand ils veulent enterrer ces petits, après qu'ils sont morts, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. En suite ils les portent, ou les mettent sur une espee de traineaux, pour les aller ensevalir. Mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font  
aux



242 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
avoit été mordu d'un serpent sonnet-  
te. Je ne pus lui donner assez-tôt d'un  
remede infallible, que j'avois toujours  
avec moi, sçavoir de l'Orvietan en pou-  
dre. Lors que cet accident arrivoit à  
quelqu'un en ma presence, je faisois  
d'abord quelques scarifications sur la  
morsure, & j'y jettois un peu de cette  
poudre. En suite j'en faisois avaler à  
celui, qui avoit été mordu pour em-  
pêcher, que le venin ne gagnât le  
cœur. Ces Barbares avoient un jour  
admiré, que j'avois guéri un de leurs  
guerriers, lequel avoit été blessé d'un  
de ces serpens. Ils me disoient donc,  
Esprit, car c'est ainsi, qu'ils appellent  
ordinairement les Européens, nous  
t'avons cherché à la chasse aux lieux,  
ou tu étois avec les deux autres Esprits,  
qui t'accompagnent. Mais nous avons  
été si malheureux, que nous n'avons  
pu te rencontrer. Ne nous quitte plus  
deformais. Nous aurons soin de toi.  
Si tu eusses été auprès de nous, nôtre  
guerrier, que tu vois mort, seroit en-  
core en état de te faire des festins. Il  
sçavoit

ſçavoit tres-bien le métier de ſurprendre, & de tuer nos ennemis. Il nourriſſoit ſes dix femmes par le moien de ſa chafſe. Il feroit encore en état de te faire du bien, ſi tu euſſes été avec nous, par ce que tu l'euffes empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aiſément, puis que tu as ſauvé la vie à pluſieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important ſervice à celui, que nous pleurons ici.

Ces pauvres peuples voians nos manieres d'agir, qu'ils ne peuvent comprendre, croient, que nous ſommes capables de tout faire, & même d'empêcher de mourir. Ils avoient ſouvent admiré les effets des remedes, que je donnois à leurs malades pour tacher de les guerir de leurs maladies ſpirituelles en les amenant à la connoiſſance du vray Dieu par les ſoins, que je prenois de leurs corps.

J'admirois, comment ces Sauvages avoient proproment accommodé ce Mort. Ils l'avoient poſé ſur des Nat-

244 *Nouveau Voiage entre la Mer*

tes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'Arc & de flèches. Ils avoient peint son corps de plusieurs couleurs différentes. On eût dit à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le Defunt. Cela me fournit l'occasion de leur dire, que les morts ne fument, ni ne mangent au pais des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de flèches, par ce que dans le pais, où vont les Ames, on ne va plus à la chasse: que s'ils vouloient reconnoitre le grand Capitaine, qui est le maître du Ciel & de la terre, ils feroient desormais tellement rassasiés de le voir, qu'ils ne penseroient plus à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, par ce que les Ames n'en ont plus de besoin.

Ces Sauvages ne comprennoient que fort grossièrement, ce que je leur disois. Je leur presentay en suite deux brasses de nôtre Tabac noir. Ils l'aiment  
passion.

passionnément. Le leur n'est pas si bien préparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis présent. Je leur fis comprendre, que je leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, par ce qu'il n'en avoit que faire. Quelques uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement, & fort sérieusement, ce que je leur disois de l'autre vie. Ils paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatouï*, c'est à dire, voila, qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon compte sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois, que les larmes, qu'ils versoit pour le défunt, & que les ceremonies, qu'ils pratiquoient à son égard comme de le frotter d'huile d'Ours, & choses semblables, étoient plus-tôt l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils sont accoutumés par des traditions, qui tiennent quelque chose du Judaïsme, que d'aucun attachement, qu'ils eussent pour

tous ces usages. Je ne desespere pas absolument du Salut de ces Barbares à l'avenir. Je crois même, que Dieu suscitera des moïens propres à les éclairer des lumieres du Saint Evangile, parce que cette Sainte Doctrine doit être annoncée à tous les peuples de l'Univers, avant que le Seigneur Jesus vienne juger les vivans & les morts.

---

## CHAPITRE XXIX.

### *Des Superstitions des Sauvages, & de leur créances ridicules.*

**J**E reconnois tous les jours, que tout ce que les hommes ont pu s'imaginer de plus artificieux pour la conversion des infideles, ne sert de rien, qu'autant qu'il plaist à Dieu de benir les entreprises, qu'on fait pour cela. Comment croiront ils en celui, dont ils n'ont point oui parler, dit l'Apôtre S. Paul. Comment entendront ils, s'il

s'il n'y a quelqu'un, qui leur préche ? Et comment prêchera-on , s'il n'y a quelqu'un, qui soit envoyé ? Le son des Apôtres est allé par toute la terre, & leurs paroles se sont étendues jusques aux bouts du monde. Je souhaite avec ardeur, que le son des successeurs des Apôtres amène à la vie ce grand nombre de Sauvages, que j'ai vus dans mes Voyages. On y travaille depuis longtemps. Cependant on n'y a point fait de progrès considérable jusques à présent, par ce qu'a parler généralement : ces peuples aveugles sont fort attachez à leurs superstitions.

Ces Barbares sont plus superstitieux les uns, que les autres. Les Vieillards sur tout, & les femmes soutiennent avec une étrange opiniatreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur disois, qu'ils n'avoient point d'esprit de croire tant de songes & de rêveries, & qu'ils ne devoient point s'attacher à des folies de cette nature, ils me disoient, quel âge as tu ? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans,

& tu prétens sçavoir mieux les choses, que nos Vieillards? Va, tu ne sçais, ce que tu dis. Tu peux bien sçavoir, ce qui se passe dans ton país, ajoutoient ces vieux rêveurs, par ce que les Anciens te l'ont dit. Mais tu ne peux pas sçavoir, ce qui s'est passé dans le nôtre, avant que les Esprits, c'est à dire les Européens, y fussent venus.

Je repliquois à ces Barbares, que nous sçavions tout par l'écriture, que le grand Maître de la vie nous a donnée par son Fils, que ce Fils est mort pour tirer tous les hommes d'un lieu, où ils auroient éternellement brulé, s'il ne fût venu au monde pour nous affranchir du pêché & de la mort: que tous les hommes du monde étoient pêcheurs & coupables en Adam, le premier homme du monde. Ces Sauvages, qui ont le sens commun admirable, n'ont demandé bien des fois, sçaviez vous bien, que nous étions ici, avant que vous autres Esprits ou Européens fussiez venus dans ces país? On leur répond ordinairement que non.

Tu

Tu n'apprens donc pas tout de l'Écriture. Elle ne dit pas tout.

Il faut sans doute bien du temps pour leur faire connoître la fausseté de leurs superstitions, & il en faut bien davantage pour leur persuader les veritez de l'Évangile. Il n'y a que Dieu, qui puisse les fléchir par l'onction de son Esprit & de sa grace, pour leur faire connoître les veritez du Salut. Il ne faut pourtant pas, que les Ouvriers de l'Évangile abandonnent leurs entreprises pour cela. Le temps viendra que les hommes préféreront les Interêts de Jesus-Christ, aux leurs. Alors n'y aiant plus qu'un Pasteur, il n'y aura plus qu'une bergerie. Toutes les Nations étrangères y entreront dans le temps, que Dieu a marqué pour ce grand événement.

Il y a beaucoup de Sauvages, qui se moquent de ce que leurs Anciens racontent. Il y en a, qui y ajoutent foi. J'ay déjà rapporté les sentimens, qu'ils ont de leur origine, & de la guérison de leurs malades. Ils ont quelque sen-

250 *Nouveau Voyage entre la Mer*

timent de l'immortalité de l'Âme. Ils disent même, qu'il y a un païs fort délicieux vers l'Occident, où on fait bonne chasse, & où on tue autant d'animaux, qu'on veut. C'est là, disent ces pauvres aveugles, que vont les Âmes. Ils espèrent donc de se revoir tous, dans ce lieu là. Mais ils sont bien plus ridicules, en ce qu'ils disent, que les Âmes des Chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes, qu'ils mettent pres des sepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour servir à leur usage dans le païs des Âmes, comme ici.

Un jour une fille Sauvage étant morte après avoir été baptisée, la Mere vit un de ses esclaves à l'article de la mort. Elle dit, ma fille est toute seule au païs des morts entre les Européens, sans parens & sans amis. Voici le printemps. Il faut donc qu'elle seme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptise mon esclave, ajouta-elle, avant qu'il meure, afin qu'il aille aussi au païs, où vont les Âmes des Européens

piéens après leur mort , afin qu'il serve ma fille.

Une femme Sauvage étant à l'extrémité , crioit : je ne veux point être baptisée , car les Sauvages , qui meurent Chrétiens , sont brulez au país des Ames par les Européens. Quelque Sauvages disoient un jour , que nous les baptisons pour les rendre nos esclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient , s'il y avoit bonne chasse au país , où je voulois , que leurs enfans moribonds al'assent après avoir été baptisez. Quand on leur répond , qu'on y vit sans boire ni manger , par ce qu'on y est rassasié en contemplant le grand Maître de la vie , je ne veux donc pas y aller , disent ils , par ce que je veux manger. Si on ajoute , qu'ils n'auront pas besoin de se nourrir , ils mettent la main sur la bouche par admiration , & disent , tu es un grand menteur. Est ce qu'on peut vivre sans manger.

Un Sauvage nous raconta un jour cette histoire. Un de nos Vieillards ,

252 *Nouveau Voiage entre la Mer*

dit il, étant mort, & étant parvenu au païs des Ames, il y trouva d'abord des Européens, qui le caressèrent, & lui firent fort bonne chère. En suite il arriva au lieu, où sont les Sauvages, qui le reçurent aussi tres-bien. Il y avoit donc tous les jours des festins, auxquels les Européens étoient fort souvent invitez, par ce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Après que ce Vieillard eût admiré tous ces païs, il revint, & raconta toutes ses aventures à ceux de sa Nation. Nous demandames à ce Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit, que non : que leur Anciens l' disoient : mais qu'ils mentoient peut être.

Ces peuples admettent quelque sorte de genie en toutes choses. Ils croient tous un Maître de la vie. Mais ils en font diverses applications. Quelques uns ont un corbeau decharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils disent être le maître de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de Mer, & autres choses

choses semblables. Quand ils entendent crier un Hibou, ils tremblent, & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de créance pour leurs songes. Ils entrent dans leurs étuves afin d'avoir du beau temps pour la chasse du Castor, & pour tuer des bêtes fauves à la chasse. Ils ne donnent pas les os des Castors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raison. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Orkon* ou Esprit dans le bois, qui le diroit aux Castors, & aux Loutres, & qu'après cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai, ce que c'étoit que cet Esprit. Ils me répondirent, que c'étoit une femme, qui sçavoit tout, & qui étoit la maîtresse de la chasse. Il faut toujours remarquer, comme je l'ai dit, que la plus part ne croient pas tout cela.

Pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac, une femme Sauvage s'étoit empoisonnée dans les bois par accident. Les Chasseurs la rapportèrent, dans sa Cabanne, & je la fis voir

après qu'elle fût morte. Je les entendis causer auprès du corps mort. Ils disoient donc, qu'ils avoient vu sur la neige les traces d'un serpent, qui étoit sorti de la bouche de cette femme. Ils faisoient ce récit fort serieusement. Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, une vieille femme fort superstitieuse dit, qu'elle avoit vu l'Esprit, qui l'avoit tuée, passer pres d'elle.

J'ai vu un garçon d'environ dix huit ans, qui s'étoit mis dans l'esprit, qu'il étoit fille. Il s'attacha tellement à cette fantaisie, qu'il agissoit en toutes chose sur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faisoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un Sauvage, que nous avons attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de son village, me dit un jour, qu'*Onontio*, qui est le nom, qu'ils donnent au Gouverneur general du Canada, c'étoit le Comte de Frontenac en ce temps-là, arriveroit ce jour là, à l'heure, que le soleil seroit en un tel endroit. Cela arriva précisément, comme il l'avoit dit. Ce même Vieil-

Jard,

lard, qu'on appelloit *GanneoufeKaera*, c'est à dire le Barbu, étoit le seul de tous les Sauvages, à qui j'aie vu de la Barbe. Ordinairement les peuples de l'Amérique Septentrionale s'arrachent tout le poil, lors qu'il est encore follet, & c'est pour cela, qu'ils n'ont point de barbe. J'avoüe, que je ne sçavois que dire, lors que je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit appris aucune nouvelle de personne. Il me dit seulement, lorsque je lui demandai, comment il l'avoit sçeu, qu'il l'avoit appris d'un Jongleur, qui se méloit de prédire l'avenir. Mais comme je l'ai déjà dit, les Sauvages s'attachent fort à leurs songes. Cependant leurs prédictions sont plutôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce, qu'ils aient avec le Demon.

## CHAPITRE XXX.

*Des obstacles, que l'on trouve à la conversion des Sauvages.*

ON trouve plusieurs obstacles dans les Sauvages mêmes, qui les empêchent de se convertir. Mais en general, la difficulté vient de l'indifferen- ce, qu'ils ont pour toutes sortes de choses. Quand on leur parle de la Créa- tion du Monde, & des Mysteres de la Religion Chrétienne, ils disent que nous avons raison, & ils applaudissent en general à tout ce que nous leur di- sons sur la grande affaire du Salut. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faisoient paroître le moindre soupçon d'incrédulité à l'égard, de ce qu'on leur propose. Mais après avoir approuvé tous les discours, qu'on leur fait sur ces matieres, ils pretendent, que nous devons avoir de nôtre côté toute la déférence possible, pour les con- tes, & pour tous les raisonnemens, qu'ils

qu'ils nous font, touchant ce qui les regarde. Et quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent, n'est pas véritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous leur avons dit, & que c'est manquer d'esprit, que d'interrompre un homme, qui parle, & de lui dire, qu'il avance des choses fausses. Voila, qui est bien, disent ils. Tout ce que tu nous as appris touchant ceux de ton pais, est comme tu l'as dit. Mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, & qui habitons les terres, qui sont au deça du grand Lac.

Le second obstacle à la conversion des Sauvages vient de leur grande superstition, comme nous l'avons déjà insinué.

Le troisième consiste en ce qu'ils ne sont pas sédentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi avions été occupez pendant une grande partie de l'année à apprendre à plusieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en  
leur

leur langue Iroquoise. Leurs Parens assistoient au service, qui se faisoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, se mettoient à genoux, se frap-  
poient la poitrine, & demeuroient dans un grand respect en nôtre presence. Ils paroissoient même touchez de nos Ceremonies. Mais ils en usoient de la sorte, par ce qu'ils croioient nous faire plaisir, & au reste leur but étoit en cela, d'avoir quelques presens des Européens.

Mais quand même ils auroient quelque louable dessein en cela, ils y renonceroient bien-tôt, par ce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut semer ou recueillir le blé d'Inde, ce qui dure peu. Tout le reste de l'année se passe à la guerre ou à la chasse. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & sont absens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans donc, qui ont commencé à apprendre quelque chose, oublient tout ce qu'on leur avoit enseigné, & reprennent leurs superstitions,  
&

& leurs manieres ordinaires de vivre. D'ailleurs les Jongleurs , & les vieux Sauvages superstitieux attachez, comme ils sont, à leurs interets, tachent malignement de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous tachons de leur enseigner.

Les Marchans, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progres, qu'on fait dans la conversion de ces peuples. Il y a longtemps, que St. Augustin a dit en parlant d'eux, *continua est in illis meditatio doli, & tritura mendacii*. Ils ne pensent qu'à tromper & qu'à mentir pour devenir riche en peu de temps, & pour se defaire de leurs marchandises avantageusement. Il n'y a point de stratagemes, qu'ils n'emploient pour avoir les pelletteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de mensonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans doute

te est capable d'égloigner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voient accompagnée de tant de fourbes & d'artifices par ceux, qui en font profession.

On peut dire aussi, qu'il y a quelques Missionnaires, qui sont cause en partie du peu de progres, que la predication de l'Evangile fait ordinairement parmi ces Barbares. Il est difficile d'apprendre leurs langues, par ce qu'elles sont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de rapport entr'elles. Il faut donc bien du temps pour leur insinuer nos Myſteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions parmi ces peuples Sauvages.

D'ailleurs les différentes methodes, dont on se sert pour les instruire contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commencer par la partie animale. Les autres par la spirituelle. Il y a de la diversité de créances parmi les Chrétiens. Chacun abonde

abonde en son sens, & croit, que sa foi est la plus pure, & sa methode la plus assurée. Afin donc de reüssir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la créance, & dans la maniere de les enseigner, comme il n'y a qu'une verité, & qu'un Redempteur. De la vient aussi, que ces peuples voyant tant de difference dans la foi des Chrétiens, & dans leur methode d'enseigner, ils ne sçavent à quoi s'en tenir, & cela sans doute les retient dans leur ignorance, & dans leur aveuglement ordinaire.

Je mets bien de la difference entre le zele, & les travaux infatigables des Missionnaires, & les pretendus succès, que l'on croit avoir eus, & dont on se vante dans le Monde. Ceux, qui sont absolument degagez de l'amour des biens temporels, & qui ont été en Mission parmi les peuples de l'Amerique meridionale, ont fait sans doute de grands progres dans ces pays-là. On voit quarante ou cinquante provinces de notre ordre, où le service public se fait. Ils  
font

sont en possession d'y annoncer hautement l'Évangile après y avoir détruit l'idolâtrie, & les superstitions abominables, qui y regnoient auparavant.

Mais il faut avoüer, que ceux, qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale, n'ont pas fait les mêmes progrès. Il se sont appliquez à humaniser ces peuples Barbares, & à les rendre susceptibles de quelque police. Ils ont arrêté autant qu'ils ont pu leurs saillies brutales. Ils ont même taché de les desabuser de leurs anciennes superstitions. C'est ainsi, qu'ils ont travaillé à préparer les voies du Seigneur. Cependant il fant avoüer, qu'ils n'ont fait que tres-peu de progrès. Ces Nations Barbares par je ne sçai quelle fatalité d'intérêt sont encore presque aussi Sauvages, & aussi attachées à leurs anciennes maximes, à leurs usages profanes, à la gourmandise, à l'orgueil, à la médisance, à la cruauté, & à mille autres vices abominables, qu'on cherche encore aujourd'hui quelques sentimens d'humanité parmi eux, & sur tout  
parmi

parmi les *Iroquois*, où j'ai demeuré assez long temps.

Ces peuples sont encore, ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus. Et cependant on a publié plusieurs livres, qui traitoient des grandes conversions, qui s'étoient faites, disoit on, parmi les *Iroquois* & les *Hurons*. On assuroit, en ce temps-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, & on disoit, que ces Philistins indomptables avoient fait de très grands progrès dans la foi. Cependant l'expérience fait voir encore aujourd'hui, que ces peuples sont les mêmes, qu'ils ont été de tout temps, fiers, cruels, & sur tout ennemis des bonnes maximes du Christianisme.

Je ne pretens pas nier ici, que les Missionnaires n'aient rempli fidelement tous les devoirs de leur Ministère. Je veux bien croire, que rien n'a manqué à l'instruction des Sauvages, soit du côté du zèle, soit du côté de l'assiduité, avec laquelle ils y ont travaillé. Mais

en-

enfin la semence de la parole est tombée dans une terre ingrate & sterile, sur le chemin, ou parmi les épines. Que si ces peuples rejettent la lumière, & le Salut, qu'on leur offre, au moins est il evident, qu'ils sont rendus inexcusables par là, & que Dieu est justifié dans la condamnation de ces peuples Barbares.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques adultes moribonds, qui le souhaitent. C'est là, ce semble, un gain leur pour l'éternité. Mais pour ceux, qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considerable. Celui de ceux, qui perseverent dans la Religion Chrétienne, est encore beaucoup plus petit, sur tout si on a égard aux travaux d'un grand nombre d'ouvriers, qui s'emploient aux Missions depuis soixante ou quatre vingts ans. Mais enfin les soins & même le sacrifice entier de la vie d'un Missionnaire seroient heureusement recompensez, s'ils avoient eu la gloire

re de convertir & de Sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionnaires consiste à administrer les Sacremens à ceux, qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est il vray de dire, que dès que les pelletteries & les Castors commencent à manquer parmi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne se trouvent point parmi eux. C'est la reproche, que les Sauvages firent un jour en presence de Monsieur le Comte de Frontenac, étant même en plein Conseil aux trois Rivieres en Canada à quelques Missionnaires, qui n'étoient point de nôtre Ordre de St. François. Tout le temps, que nous avons eu des Castors, & des pelletteries, dit un Capitaine Sauvage, celui, qui nous faisoit la priere, étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur apprenoit les prieres, & le Catechisme. Il étoit inseparable de nous, & nous faisoit l'honneur d'assister quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, ces Mis-

sionnaires ont cru, que leur presence étoit inutile parmi nous.

Aussi est il vray de dire, que la plupart des Missions, qu'on avoit établies depuis quarante ans, ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Temoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de *Nipissiquit*, de *Miskou*, Cap-breton, Port-royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdeleine, des trois Rivières, & plusieurs autres, qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux, qui étoient Missionnaires en ces quartiers là, ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourray bien faire connoître dans un troisième Tome quelques autres obstacles plus considerables, qui s'opposent à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amérique. Je diray seulement ici, que quand on veut s'emploier utilement aux fonctions de ce pénible ministère; il faut fouler

aux

aux pieds les richesses du monde ; & se contenter d'une subsistence mediocre, selon qu'en effet l'Apôtre nous ordonne, de mépriser les biens de la terre. Ce seroit là sans doute un moien propre à gagner les Sauvages, & à les attirer à Jesus-Christ. Mais j'aurai peut être occasion de parler ailleurs de ce sujet.

---

## CHAPITRE XXXI.

### *Manières barbares & inciviles des Sauvages.*

**L**Es Sauvages se soucient fort peu des civilitez de nôtre Europe. Ils se mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent en quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux, qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne saluent, ni ne regardent personne, quoi qu'on les vienne voir. Ils entrent par fois dans la premiere Ca-

banne, qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place, où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & puis s'en vont tous de même.

Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la première place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne se levent jamais pour qui que ce soit, quand bien même ce seroit un Prince ou un Roi. Ils sont autant de cas de leurs personnes, que du plus grand, & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent, que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tous le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucun sentiment de honte. Ils lachent leurs vens devant tout le monde, sans aucun Scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lors qu'ils sont  
hors

hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes, ne sont que des saletez & des vilanies perpetuelles.

Pour ce qui est du commerce, que les hommes ont avec leurs femmes, ils se cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de precautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des regles de cette honeteté naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des caresses, ni des manieres d'agir, qui sont ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe grossierement & avec beaucoup de brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueilleres. Quand les femmes Sauvages ont nettoié leurs petits enfans avec les mains, elles les essuient fort superficielement à un morceau d'écorce, après quoi, elles touchent sans facon la

viande , qu'elles mangent. Cela m'a fait souvent de la peine, jusqu'a m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où on m'avoit invité. Ils ne se lavent presque jamais les mains ni le visage.

Les enfans respectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même souvent de les battre, sans qu'on les en chatie, parce, disent ils, que les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons soldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en soufflant comme des bêtes. Si tôt que des hommes font entrez dans une Cabanne, ils se mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert, ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir, ce qui est dedans. Ils mangent dans le plat, où leurs chiens ont mangé, sans le nettoier. Lors qu'ils mangent de la viande grasse, ils frottent leurs mains à leurs visages & à leurs cheveux: pour les nettoier. Ils lachent des vens par la bouche à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemises  
avec

avec les Européens, ne les lavent jamais. Ils les laissent ordinairement pourrir sur leurs dos. Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande, qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde. Au reste elles feroient une lieüe de chemin dans les bois, pour décharger leurs ventres, plutôt que de s'exposer à la vue du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot : ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en toutes choses fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien-seantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pen-

dant qu'ils mangent, ils lui présentent ordinairement leurs plats pleins de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de vous laisser sortir sans vous présenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lors qu'on arrive, la femme, qui fait cette distribution, trouve le moien d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent.

Quelques Sauvages nous presentoient les Nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux, qui ont fréquenté parmi les Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoyer chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect, & de

de déference pour leurs Confeils. Ils les fuivent exactement, & avoient, que leurs Vicillards ont plus d'expérience, & ſçavent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en prefence des autres, par maniere de reproche : tu n'as point d'esprit, il iroit s'empoifonner à l'heure même, tant ils font fenfibles & delicats. Dans les afſemblées, qui ſe font pour delibérer des affaires, les jeunes gens n'offeroient ſe donner la liberté de parler à moins qu'ils ne ſoient interrogez.

Dans leurs feſtins ils diſtinguent ſouvent les plus conſiderables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête, qu'on a tuée, ou la plus conſiderable portion de ce qui eſt préparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne ſoient en guerre, par ce qu'alors ils ne gardent pas tant de meſures. Ils ſe font des preſens les uns aux autres, & ſe traitent auffi reciproquement. Ils ont encore une grande déference pour les Vicillards, en ce qu'ils leur laiſſent tout

274 *Nouveau Voyage entre la Mer*

le Gouvernement des affaires , par ce que cela passe pour honorable parmi eux.

Il y en a, mais peu , qui nous fa-  
luent à la maniere d'Europe. J'ai con-  
nu un Sauvage , qui s'appelloit *Gara-*  
*gontié* , c'est à dire le Soleil, qui mar-  
che. Il haranguoit un jour devant Mon-  
sieur le Comte de Frontenac , & à tou-  
tes les fois, qu'il recommençoit un nou-  
veau discours, il ôtoit son bonnet, &  
prononçoit sa harangue en Orateur. Un  
autre Capitaine des *Hougoins* voiant  
une petite fille, qu'il avoit donnée au  
Comte de Frontenac pour être instrui-  
te, lui dit fort civilement , *Omontio* ,  
c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouver-  
neur du Canada, & ce mot signifie une  
belle montagne, tu es le maître de cet-  
te fille. Fais en sorte qu'elle appren-  
ne à bien lire, & à bien écrire. Quand  
elle sera plus grande, tu me la rendras,  
ou tu la prendras pour ta femme. Ce  
qui fait voir, que les Iroquois s'esti-  
ment autant que les plus grands per-  
sonnages du monde.

J'ay

J'ai connu particulièrement un autre Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'est à dire: la grande gueule. Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, deplioit sa serviette fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par singerie pour avoir quelque present du Gouverneur. Cet homme étoit extrêmement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette comp'aisance pour les Sauvages, qu'il vouloit menager, parce qu'il sçavoit, que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis, que les François puissent avoir dans toute l'Amérique Septentrionale.

## CHAPITRE XXXII.

*De l'humeur indifferente des Sauvages.*

**G**eneralement parlant: tous les Sauvages des Nations, que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extreme indifferance pour toutes choses. Ils ne sont attachez à quoi que ce soit, & ne tiennent conte de ce qu'ils ont de plus pretieux. Ils le regardent toujours comme étant fort au deffous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose qu'ils estimeroyent autant, ils la donneroyent pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en defferoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifferente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres peuples, & ont été assez hardis, pour declarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroyent même

me venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces.

Cependant leur indifférence pour toutes choses, soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadés, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens là, ils les détruiront absolument, quand ils voudront, & ruineront le commerce, qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des frais, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garentir de leurs trahisons. On ne peut faire que de tres petits butins sur eux.

Leur indifférence est telle, qu'on ne voit rien de semblab'e sous le ciel. Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort serieusement en apparence, tout ce qu'on leur prie de faire. Quand nous leur

disions, prie Dieu avec moi, mon frere, ils le faisoient d'abord, & répondoient mot à mot selon les prieres, qu'on leur avoit appris dans leur langue. Mets toi à genoux. Ils s'y mettoient. Ote ton bonnet, ils l'otoient. Tais-toi, ils se taisoient. Ne fumes point, ils cessioient aussi-tôt. Si on leur disoit: écoute moi, ils écoutoient fort tranquillement. Si on leur donnoit quelques images, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en servoient comme de bijoux pour s'orner, de même, que si c'eût été de la raffaie ou de la porcelaine. Quand je leur disois: c'est demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me répondoient, *Niaouâ*, voilà qui est bien. J'en suis content. Je leur disois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient *Notbo*, oui, je vous le promets, je ne feray plus de folie. C penda t des qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boisson fortes, qu'ils troquoient contre les François, les Anglois, ou les Hollan-

lan-

landois, avec lesquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enivrer, comme si de rien n'étoit.

Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils disoient qu'oui. Cependant les femmes Sauvages, que quelques Missionnaires ont baptisées, & qui se sont mariées en suite en face d'Eglise avec des François du Canada, quittent souvent leurs maris, & en prennent d'autres, disant qu'elles ne sont pas soumises aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent tout le temps qu'ils s'accorderont bien ensemble, qu'elles ont au reste la liberté toute entière de changer.

Il faudroit absolument travailler à policer toutes ces Nations, avant que de leur faire embrasser le Christianisme. Tout le temps qu'on ne les aura pas mises sous le joug, on travaillera avec tres peu de succès aux conversions, à moins que Dieu par une grace particulière

liere, ne fasse quelque miracle en faveur de ces peuples. Voilà ce que je puis dire sur ce sujet fondé sur l'expérience, que j'en ai aussi bien que plusieurs autres Recollects, qui ont été avec moi dans l'Amérique. Mais c'est de quoi je pourray donner une plus grande connoissance dans un troisième Tome. Au reste ce que j'en ai dit franchement, n'a point été en vue d'offenser qui que ce soit. J'ay seulement eu dessein d'écrire la vérité.

### CHAPITRE XXXIII.

*De la beauté, & de la fertilité du  
Pais des Sauvages. Que l'on  
peut aisément établir de puis-  
santes Colonies au Nord & au  
Sud.*

**A**vant que d'entrer dans le détail des pais charmans, qui sont au Nord & au Sud de l'Amérique Septentrionale

le, il est bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puisse reconnoître par là, qu'il seroit fort aisé, d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avoïter, qu'il y a de vastes forêts à defricher, depuis le Canada, jusques aux terres de la Louisiane, le long du Fleuve Meschafpi. Ainsi on seroit obligé d'employer bien du temps, à cette entreprise. Mais on sçait, que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage. Cependant on y fait des progres considerables, quand on les a bien commencez, & qu'on en vient à une fin heureuse après avoir bien travaillé.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourd'hui de fort considerables de la pêche des poissons, dont on séchoit une partie, par ce qu'on en faisoit un grand commerce dans les païs chauds. Et cela montoit au siècle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de terre neuve, les bancs voisins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle per-

percée & l'Acadie, sont les plus abondans du monde pour la pêche. Je ne parle pas ici de la pêche du Nord, que la France prétend lui appartenir par le titre des premiers possesseurs. Ces pêches étoient des mines intarissables pour le Roïaume, qu'on n'auroit pû même lui ôter, si on avoit soutenu tout cela par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans du Roïaume à la pêche des Marsoïns, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux manufactures domestiques, dont on pourroit même transporter une partie dans les païs étrangers.

On sçait, que le seul commerce de la pêche, qui se fait sur les Côtes du Canada, sont la cause des premiers établissemens considerables, que l'on a fait dans ces endroits de l'Amérique. Il est vrai, que l'on n'a voit pas encore eu le temps, ni le moien de fonder le Païs, pour reconnoitre; s'il y avoit des Mines. Cependant on y avoit trouvé  
de

de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer, en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le pays est fort propre à fournir les bois nécessaires pour faire valoir les mines, qu'on y trouvera, à cause des grandes forêts, qui y sont. Il y a plusieurs endroits où on trouve une espèce de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & on y a encore un certain plâtre, qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le País, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaisseaux, des mats de navires, des pins, des sapins, des Cedres, & des Erables, propres à toutes sortes d'ouvrages, & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout temps, & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils se façonneroient même

même encore davantage à la Mer par le commerce, & la navigation de l'Occident, par ce qu'on y Voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada, elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit, sans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette somme avoit triplé, & au delà en pelletteries, dont les Vaisseaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin, qu'au commencement, c'est pourtant un commerce, qui ne tarira jamais, comme nous l'avons observé par les grandes découvertes, que nous avons faites.

Il est certain, qu'il n'y a point de Nations dans l'Europe, qui aient tant de panchant pour les Colonies, que les Anglois & les Hollandois. Le genie de ces peuples ne leur permet pas de demeurer inutiles dans leurs maisons. Ainsi  
les

les vastes contrées de l'Amérique, dont j'ai fait la description, pourront faire deormais l'ame de leur commerce. Les particuliers, qui l'entreprendront sans interesser leur pais, ne manqueront pas d'y reüssir. Ils pourront aisément contracter des alliances avec les Sauvages, & les humaniser. Les Colonies, qu'ils y établiront, seront bien-tôt peuplées, & se fortifieront dans ces lieux là avec une dépense mediocre. Ils se contenteront d'un gain mediocre dans les commencemens. Mais dans la suite, ils feront de grands profits par le moien du commerce considerable, qu'ils établiront en ce pays-là.

On trouve en Angleterre, & en Hollande un fort grand nombre de marchandises, & de manufactures de toutes sortes, qui ne peuvent pas se debiter, ni se consumer sur les lieux. On établirroit donc d'avantage le commerce, & on le rendroit plus grand en transportant ces choses dans l'Amérique, où on en pourroit faire un prodigieux débit. Et par là, on reconnoitroit enco-

286 *Nouveau Voiage entre la Mer*

re mieux, qu'on n'a fait jusques à present, les merveilles de la Providence, qui n'a pas voulu, que tous les païs du monde fussent également fournis de toutes choses, afin d'entretenir la société, la communication, & le commerce entre les différentes Nations de Univers. & de faire porter par ce moien les veritez de l'Evangile par toute la terre, & de rendre les divers peuples, qui sont répandus de côté & d'autre, participans du salut, & de la redemption, qui nous est acquise par nôtre Seigneur Jesus.

C'est quelque chose de grand & de glorieux, de gagner des batailles, & de domper des sujets rebelles. Mais il est certain, qu'il est infiniment plus glorieux de gagner les ames à Jesus Christ, en les tirant de leur profonde ignorance, & de leur aveuglement naturel. Et je puis dire, que le principal but, que je me propose en publiant cette grande Découverte, est d'animer les Chrétiens à étendre le Roiaume du Seigneur, à attirer les peuples Barbares à l'Evangile

gile pour aggrandir son empire, & contribuer par là au salut de tant de pauvres peuples, qui ont tant de besoin d'être instruits & éclairés.

Il est certain, pour revenir au commerce, que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, sont capables de faire faire de très grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Originiaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Castors, des Loups cerviers, des Renards noirs, qui sont d'une beauté merveilleuse, & qui ont valu autrefois cinq ou six cens francs, à cause de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreuils, des Cerfs, des Porc-épics, des Coqs d'Inde, qui sont d'une grosseur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne sçai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Eturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brêmes extrêmement grandes, des Anguilles, des poissons  
armez,

288 *Nouveau Voiage entre la Mer*

armez, des poissons dorez, des Achigans, des Barbuës d'une grandeur prodigieuse, & d'autres fortes de poissons sans nombre. Il y a aussi de quoi exercer les Chasseurs. On y trouve une infinité d'Alloüetes de mer, qui sont comme des pelotons de graisse. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes fortes, des Huars, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui sont d'une beauté & d'une diversité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, qui ont le goût de toutes fortes de viande en les mangeant, & une fort grande abondance de toutes fortes d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention plusieurs fois, traverse le pais des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'est à dire, le beau Lac. Il a près de cent lieues de longueur, & on peut juger par son grand circuit, les villes & les bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant

cor-

correspondance avec la Nouvelle Jorck, les personnes éclairées jugeront facilement de quelle utilité seroit le commerce, qu'on feroit par le moien de ces établissemens. Sur quoi on doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus pres de la nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud a une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez Percez*, ou les *Outtaouâets*. Au Nord on y trouve les *Algonquins*, que les François ont occupé. A l'Est habite la Nation du Loup pres de la nouvelle Hollande ou Jorck, & au Sud du même Fleuve est située la nouvelle Angleterre, ou Baston, où on trouve plusieurs Vaisseaux pour le commerce. Au Sud-Oüest on voit la Virginie, qui conjointement avec la nouvelle Hollande se nommoit la nouvelle Suède du passé. A l'Oüest on trouve le país des *Hurons* ainsi appelez: par ce qu'ils brulent leurs cheveux, & qu'ils n'en laissent que quelques uns sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette derniere Nation

a été presque toute détruite par les Iroquois, qui ont incorporé le reste des *Hurons* parmi eux. J'ay ajouté plusieurs autres pais vers le Nord du Fleuve St. Laurent dans la Carte generale, & particuliere, que j'ai données dans le premier volume de nôtre Découverte.

La grande Baïe de *Hudson* est aussi marquée au Nord de ce Fleuve. Elle a été Découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechoïart, avec lequel j'ai été fort souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le *Caniada*. Les Anglois lui ont accordé une pension, & Monsieur de *Blathuaye* premier secretaire des Guerres de Guillaume 3. Roi d'Angleterre, me dit l'année passée, que ledit Sieur des Groseliers étoit en Angleterre encore vivant.

Cette Baïe de *Hudson* est située au Nord de la nouvelle France, & de ce Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieues d'étendue en tout sens, & par terre elle n'est pas fort éloignée de *Quebec*, comme on le peut remarquer

quer dans mes Cartes. Cependant on comte au moins huit cens lieües depuis le dit Quebec en descendant le Fleuve, pour s'y rendre par Mer. La navigation même n'en est pas fort aisée. Le Sieur Degroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est même fort difficile d'y aborder, à cause des frimats presque continuels, qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens disoient, que le Sieur desgroseliers leur en faisoit bien accroire, lors qu'il les assuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers, & la terre même, qu'elles entraînent avec elles. On y voioit des Oiseaux, qui y avoient fait leurs nids, & ces glaces paroissoient par ce moien comme de petites Isles. Je ne voudrois pas affirmer, que les choses soient tout à fait telles, que je viens de les représenter. Mais ledit Sieur desgroseliers, & d'autres m'ont assuré, qu'ils

292 *Nouveau Voyage entre la Mer*

ont passé entre des glaces, qu'il faut trauffer l'espace de quatre cens lieues: qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élevées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfoncés dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges, ou les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens à l'usage de leurs Vaisseaux.

Les Anglois ont encore dans cette Baïe de Hudson les Forts de Nelson & de Neufavanc. La Cour de France avoit ordonné cy-devant aux Navigateurs du Canada, d'en chasser tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquèrent pas de prévenir les Canadiens en envoyant quatre gros Vaisseaux, au secours de ceux, qui habitent dans ces lieux-là.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord, & du Fleuve de Saint Laurent,  
on

on y trouve des mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante ou cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix huit, & selon toutes les apparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoieé des Mineurs, pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vite dans leurs entreprises. Ils veulent devenir riches en trop peu de temps. Ils se sont donc rebutez, parce que ces Mines ne leur apportoient pas l'abondance tout d'un coup.

Messieurs Genins, Perc & Fils, qu'on y avoit envoieez, pour y faire travailler aux Mines, me dirent en ce temps-là, que voiant que la Compagnie ne leur donnoit pas les appointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la resolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que si les François, qui étoient alors en Canada, eussent eu autant de flegme, que d'autres Nations, selon que

Monsieur Genin le Pere, me le dit en ce temps-là, ils y auroient indubitablement réussi.

Enfin ces terres du Fleuve St. Laurent produisent toutes sortes d'herbages, & de semences. On y trouve actuellement tous les matereaux propres à bâtir des Vaisseaux de toutes sortes, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre espece de bois. De plus, la prodigieuse quantité de sapins, qui s'y rencontrent, fournit les gommés en abondance, pour en faire du goudron. Par dessus tout cela, la pelletterie, dont nous avons parlé, & les cendres, dont on peut faire de la potasse, desquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui seules sont capables de faire subsister un grand nombre de pauvres gens, toutes ces choses, dis-je, sont capables de produire un profit considerable pour les Colonies, qu'on établiroit en ce pais-là.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est, que ceux, qui sont les maîtres  
de

de ce pais, peuvent tenir en bride plus de mille Vaisseaux, qui vont tous les ans à la pêche, & qui en rapportent des huiles, de Baleines, des Saumons en assez grande quantité, pour en fournir des Roïaumes entiers & quantité de Morrhues. Il faut de toute necessité, que tous ces Vaisseaux se rendent à l'Isle percée, où nos Recollets ont une petite maison de mission, aupres des Cabannes de pescheurs, qui y vont pendant l'Été, par ce qu'il n'y a point d'autre abord qu'en ce pais-là. Il n'y a point de Forteresse à l'entrée de ce Fleuve. Au moins je n'y en ai point veu. Un établissement qu'on feroit en cet endroit, feroit sans doute reüssir le commerce, & le rendroit fort avantageux, en cas, qu'on y voulût mettre une bonne Colonie, ce qui seroit fort aisé.

Dans la description, que nous avons publiée de la Louisiane, & des terres du Sud, que l'on peut appeller fort véritablement les delices de l'Amérique, nous avons parlé de tous les animaux, dont nous avons fait mention cy-dessus.

Mais outre ceux-là, on y trouve grand nombre de Taureaux, & de Vaches Sauvages, qui portent une laine frisée. On peut les apprivoiser, & s'en servir en suite au labourage. De plus ils peuvent servir à la nourriture, & on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des Draps aussi fins & aussi bons, qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces pais-là, n'ont jamais pu détruire ces animaux, qui changent de contrées selon les saisons.

On y trouve plusieurs herbes medicinales, qui ne sont pas en Europe, & dont l'effet est infallible selon l'expérience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en servent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fièvre tierce & quarte, pour se purger, pour appaiser la douleur des reins, & pour de semblables maux. On y trouve aussi quantité de poisons, comme de l'écorce de citronnier Sauvage, & d'autres, dont ces peuples se servent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens sont communs

en

en de certains endroits , particuliere-  
ment les couleuvres, les aspics, & une  
autre espece de serpens , qui ont une  
maniere de sonette à la queue. C'est  
pour cela , qu'on les appelle serpens  
sonettes. Ils sont prodigieusement longs  
& gros , & mordent dangereusement  
les passans. Cependant ils ne le font,  
que quand on touche les herbes, ou les  
petits bois, auxquels ils sont attachez.  
Mais on trouve aussi des remedes sou-  
verains contre leurs blessures dans les  
lieux , où ils habitent. On trouve  
aussi en ces pais-là des grenouilles d'u-  
ne grosseur surprenante. Leur croasse-  
ment est aussi fort, & aussi penetrant,  
que le meuglement des Vaches.

On voit en ces pais-là les mêmes  
Arbres, que dans l'Europe. Mais il y  
en a d'une autre espece, comme je l'ai  
déjà remarqué. Ce sont par exemple  
des cottoniers, & plusieurs autres. Ces  
Arbres jettent de profondes racines, &  
deviennent extrêmement hauts, ce qui  
marque assez la bonté & la fertilité du  
terroir. Mais le plus grand avantage,

298 *Nouveau Voyage entre la Mer*  
que l'on peut tirer de nôtre Découver-  
te entre la Mer glaciale, & le nouveau  
Mexique, consiste, comme je l'ai dit,  
en ce que par le moien de ces terres du  
Sud, on peut trouver à coup sur un pas-  
sage, pour se rendre à la Chine, & au Ja-  
pon, sans être obligé de passer la Ligne  
Equinoctiale.

---

#### CHAPITRE XXXIV.

*La maniere, dont les Sauvages  
tiennent leurs Conseils. Leurs  
ruses politiques contre leurs en-  
nemis, & leurs cruautez con-  
tre les Européens. Comment on  
les peut arrêter.*

**L** arrive souvent, que les Sauvages  
exercent de grandes cruautez contre  
les Européens, quand ils pretendent,  
qu'ils leur ont fait quelque insulte. Ces  
Barbares font faire le cri de guerre par  
trois ou quatre Vicillards dans tous leurs  
Bourgs

Bourgs & Villages. Ils le font d'une voix si élevée, & d'un ton si effroyable, que tous ceux, qui sont dans leurs Cabannes, tant hommes que femmes, en tremblent de fraieur. Leurs entrailles en sont émuës, & c'est par là, qu'ils s'animent à la Vengeance.

D'abord tous les Vieillards, & tous ceux, qui sont destinez à tenir leurs Conseils, se rendent tous en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de leur Nation. Là l'un des Chefs, qui porte la parole, débite toujours par ces mots: mes Freres, & mes Neveux, une telle Nation a tué de nos gens. Car quand on ne leur auroit donné qu'un tres-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire, qu'on les a tuez. Il faut donc, ajoute le Chef, aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait. Si tous ceux, qui assistent à ce Conseil, répondent les uns après les autres, *Nesho*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guer-

re, pendant qu'un petit Sauvage a soin de temps en temps d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet, cela est pris pour le consentement unanime de la Nation, & de ses Alliez. Alors on voit de temps en temps des bandes de Guerriers, qui partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi qu'ils soient souvent les plus innocens du monde, de ce que quelque Sauvage mal-intentionné s'avise de leur imputer.

Un jour les Iroquois se trouvant irrités de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ils ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contentèrent de décharger leur fureur sur deux d'entr'eux, qu'ils tuèrent à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettèrent dans le Fleuve, & les laissèrent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. Et en effet on n'en auroit peut être jamais rien sçeu, si les liens étant venus à se.

se pourrir & à se rompre, l'eau n'eût jetté sur le rivage ces deux corps brisez & presque consumez.

Les Sauvages voiant qu'ils étoient soupçonnez du fait par les défenses, qu'on leur fit de ne plus s'approcher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencèrent à craindre pour eux mêmes, que les Canadiens ne se Vangeassent de cette barbare action. Pour en prevenir les effets, ils montèrent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat de leur assemblée fut, qu'il falloit tacher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal-peuplée.

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence donc, qui veilloit pour la conservation de cette petite Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foierie*, que nos Religieux avoient

menagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, lequel en avertit aussi-tôt les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de pieus, & de palissades assez mal en ordre. On népargna rien à ce Sauvage pour le recompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour apprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entreprise.

Ce Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur premier dessein, mais qu'il leur persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & d'obtenir des vivres, dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoierent pour cet effet quarante Canots avec des  
fem-

semmes, pour en avoir. Les Canadiens leur en fournirent autant que le temps le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propositions de paix, qui leur furent faites en plein Conseil, par le Sauvage la *Foriere* de la part des Iroquois, qu'il avoit appaisé. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient. Pour cet effet leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire.

La-proposition, que la *Foriere* fit aux leur Sauvages sur ce sujet, les effraya d'abord. Cependant faisant reflexion en suite sur la foiblesse, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuyans sur le credit du Pere Joseph le Caron Recollet, qui leur avoit toujours fait paroître beaucoup d'amitié, ils persuaderent à celui des deux, qui étoit le moins coupable de descendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnerent à leur  
petite

petite Armée de faire halte à une demie lieüe du Fort des François, pour attendre le succes de cette négociation.

Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robbes de Castors, qu'ils donnerent pour essüier leurs larmes selon leur coutume. En effet ils assoupirent l'affaire par leurs presens. C'est par là qu'ils appaisent ordinairement la colere de ceux, qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les prisonniers, & que par maniere de dire ils résuscitent les morts. Enfin on ne parla, & on ne répondit que par des presens, qui passerent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les presens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui auroit été massacré, sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui, qui à assassiné, qui les offre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient les parens, la Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition.

tion de celui , qui a été tué. Si le meurtrier est rencontré par les parens du Défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume avant que la *Fo-riere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un present de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour addoucir les Canadiens, afin qu'on reçut agreablement, ce qu'ils avoient à dire.

Ils firent en suite un second present, & le jetterent aux pieds des Canadiens disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante du lieu, où le meurtre avoit été commis, protestans, qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'apres le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat., Le troisième étoit pour fortifier les bras de ceux, qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient portez dans le bois. Ils y ajoutèrent deux Robbes de Castors, sur lesquelles

les ils devoient se reposer, pour se délasser du travail, qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatrième devoit servir à laver, & à nettoier ceux, qui s'étoient souillez par ce massacre, & pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquième pour effacer tout le ressentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le sixième pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutans, que deormais leur haches seroient suspendues, sans frapper leurs coups, & qu'ils les jetteroient si loin, que jamais personne ne les pourroit trouver, comme pour dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens, ces Barbares n'auroient plus d'armes que pour la chasse. Le Septieme étoit pour témoigner le desir, qu'ils avoient, que les Canadiens eussent les oreilles percées, c'est à dire dans leur style, qu'elles fussent ouvertes à la douceur de la paix, pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute, qu'ils avoient commise.

Ils

Ils offrirent en suite quantité de colliers de porcelaine, pour allumer un feu de Conseil aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutèrent encore un autre present de deux mille grains de porcelaine noire, & bleüe pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux.

Remarquez, je vous prie, que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc nécessaire pour fumer, ils en allument presque toujours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux d'allumer un feu de Conseil, ou tenir une place pour se visiter, & s'assembler, comme font les parens, & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le Huitième present étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens, & ils ajoutèrent un grand collier de porcelaines, avec dix Robbes de Castors & d'Orignaux: afin de confirmer tout ce, qu'ils venoient de dire.

Quel-

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite , on fût pourtant obligé de leur pardonner, par ce qu'on n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda donc deux ôtages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnèrent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez: *Nigamon*, & *Tebachi*, pour les instruire. En suite on renvoïa les coupables, à condition neantmoins: qu'à l'arrivée des Vaisseaux , qu'on attendoit d'Europe, on decideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire , & que même ils ont fait paroître, qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Du depuis les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables , disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures de François, ils en seroient quittes pour quelques  
peaux

peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens, qu'ils écorcheroient, & que ceux de leur Nation ne souffriroient de pareilles actions sans en tirer la Vengeance, tous les *Iroquois*, dussent ils perir l'un après l'autre.

En effet ces Barbares en ont été toujours plus insolens, & ont méprisé les Canadiens comme des gens sans cœur. Aussi quelque semblant, que les *Iroquois* aient fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique: afin de tirer des marchandises de l'Europe, au de là de ce qu'ils donnoient de pelleteries.

• Nous voions encore aujourd'hui, que la guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François, qui sont en Canada, fait connoître la cruauté continuelle de ces Peuples. Les Européens devroient absolument leur ôter les armes à feu, pour les reduire, & pour les obliger même à se rendre plus sédentaires, qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moien des les convertir au  
Chri-

Christianisme. Les Espagnols y ont reüssi parmi les Mexicains, qui n'oseroient avoir des armes à feu encore à présent, sous pcine de la vie. Cependant ces peuples n'en sont pas plus maltraitez, & les Mexicains sont aussi bons eatholiques, qu'il y en ait au monde, & vivent d'ailleurs sous le joug le plus doux, qui soit dans l'Univers.

Nos premiers Recollets, dans la premiere Colonie du Canada, reconnurent d'abord la necessité, qu'il y avoit, de renverser le Conseil des *Troquois*, qui sont les plus redoutables ennemis des Européens. Ils jugèrent, que toutes les paix, que ces Sauvages font avec leurs ennemis, sont feintes, & apparentes, pour cacher les infractions, qu'ils ont faites aux Traitez precedens. Nos Religieux ont donc souvent representé au Roi de France, que pour attirer ces Barbares, & pour les empêcher de prendre dans leur Conseils des mesures prejudiciables à la Colonie du Canada: il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou soixante enfans *Troquois* pour sept  
ou

ou huit ans seulement. Après quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres, qui seroient cultivées pendant ce temps-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos susdits Religieux du consentement de leurs Parens, pour être instruits, & élevés dans la Religion Chrétienne. que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voians leurs enfans nourris, & entretenus de cette maniere ils n'auroient pas pensé dans leurs Conseils à former des entreprises contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

---

## CHAPITRE XXXV.

*Moiens propres à établir de bonnes Colonies. Pensées des Sauvages touchant le Ciel, & de la terre.*

**N**OS Religieux de St. François ne possédans rien en propre, & ne pou-

312 *Nouveau Voiage entre la Mer*

pouvans par leur institut, ni vendre, ni aliener n'y posséder de revenus, je puis dire, qu'il n'y a point d'ordre Religieux plus propre que le nôtre à soutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques Romains dans l'Amérique. On voit la vérité, de ce que je dis par ceux, que l'Empereur Charles-quin<sup>t</sup> a envoie<sup>z</sup> dans le nouveau Mexique, où on trouve aujourd'hui une infinité de familles puissantes, qui ont profité du desin<sup>er</sup>essement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été absorbées comme dans le Canada, où nous voions, que les endroits les plus riches, & les plus fertiles sont entre les mains de quelques Communaut<sup>ez</sup>, qui s'en sont accommodés, pendant l'absence de nos Recollects, qui sont pourtant les premiers, & les plus Anciens Missionaires du Canada.

Les peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes instances pour nous y faire retourner après une longue absence forcée, nos Recollects ont trou-

vé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établissemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même souvent renouvelé & marqué les bornes, qui nous restoient, afin de prevenir les dessein de ceux, qui vouloient achever de nous ôter ce qui nous en restoit encore. Je n'ai pas dessein de taxer, ni d'offenser personne. Si on me sçait mauvais gré de ce que je publie ici de mes grandes Découvertes, on doit pourtant me laisser en repos à cet égard. Je pourrois bien publier des choses, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne disse que la verité.

Je ne parleray pas ici des grands avantages, que l'on a tiré de nos Recollècts pour les Missions des quatre parties du monde. Il faudroit de grands Volumes pour cela. Je raconteray seulement ici les travaux de nos Religieux, dans ce siecle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique.

Lorsqu'on établit la Colonie Françoise

314 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
çoise du Canada , nos Recollets ne  
demandèrent aux Puissances, que douze  
hommes propres à cultiver les terres, &  
à y entretenir une ménagerie , lesquels  
seroient commandez par un Pere de fa-  
mille, qui devoit être seculier, pour y  
faire subsister cinquante ou soixante  
ensans Sauvages, pendant que nos Re-  
ligieux s'étendroient de tous côtez, pour  
les Missions avancées: afin d'attirer les  
autres Nations au Christianisme. Ces  
Religieux en effet exposent leurs vies,  
& s'accoutument à toutes sortes de fa-  
tigues, dans le dessein de porter l'Evan-  
gile dans tous les endroits du Mon-  
de.

Nos Religieux ont fait connoître  
autrefois, que la Religion Chrétien-  
ne, & l'autorité de la Justice devoient  
être soutenues d'une bonne Garnison,  
établie dans quelque lieu commode de  
l'Amérique Septentrionale, laquelle  
pourroit tenir en sujétion plus de huit  
cens lieues de país le long du Fleuve de  
St. Laurent. On n'a point d'autre  
moien d'y aborder, que par l'embou-  
chure

chure de ce Fleuve. Ce feroit là le vray moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on aggrandiroit ses États d'un grand Fleuve.

On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Pais, que l'on posséderoit dans ce Vaste continent sur le grand Fleuve Meschasipi, qui est infiniment plus commode que le Fleuve S. Laurent pour y établir de nouvelles Colonies, par ce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois, que d'ailleurs on en peut tirer un tres grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires un fort grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies. C'est à quoi je contribueray toujours de bon cœur étant prêt de sacrifier le reste de mes jours à une aussi bonne œuvre.

1. Pour venir heureusement à bout

316 *Nouveau Voiage entre la Mer*

d'une si noble entreprife, il faut, que les Princes ou Etats, qui voudront se prevaloir de nos Découvertes, y faffent administrer la justice avec beaucoup d'exactitude. Les commentemens des peuplades est toujours fort difficile. Il est donc nécessaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes, qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amérique.

2. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du Fleuve St. Laurent, & sur tout à celle du Meschapi, qui sont les abords des Vaisseaux, & y entretenir les hommes nécessaires à garder ces Forts. Pendant cela les Habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres a vingt, & vingt cinq lieües à la ronde. Ils y feroient plusieurs recoltes en un an, & travailleroient cependant à apprivoiser les Taureaux Sauvages, dont on se serviroiten suite à plusieurs usages. De plus on pourroit profiter des Mines, dont j'ai  
par-

parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre sans comparaison que dans les Isles de l'Amérique. La raison en est, que l'on y trouve une plus grande quantité de terres propres à y planter de ces Cannes de Sucre, & dans lesquelles on peut semer beaucoup de grains, qui ne peuvent fleurir, ni venir à maturité dans ces Isles. Le Climat des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Golphe de Mexique, est beaucoup plus temperé le long du Meschafipi, que dans les Isles, dont nous parlons. L'air y est à peu pres dans la même temperature qu'en Espagne, en Italie, & en Provence. Les terres y sont extrêmement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

Pour ce qui est des pensées, que ces peuples Barbares ont, touchant le Ciel & la Terre, quand on leur demande, qui est celui qui les a formez; on trouve quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles, que les autres, qui disent,

que pour le Ciel, ils ne sçavent comment il est fait, ni qui en est le premier Auteur. Si nous y avons été, disent ils, nous en pourrions sçavoir quelque chose. Tu n'as point d'esprit, ajoutent ils, de nous demander, ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes, où il est impossible, que les hommes montent. Comment veux tu, que nous parlions d'une chose, qu'aucun homme n'a jamais vue? Tu fais bien voir, que tu es sans esprit de nous faire de pareilles demandes.

Mais, disent ils, peux tu nous montrer par l'Écriture, dont tu nous parles, un homme, qui soit revenu de la haut, & la maniere, dont il y est monté? Lors que nous disions à ces Sauvages, que nos Ames étant détachées du corps sont agiles, & qu'elles montent au Ciel en un clin d'œil, pour y recevoir la recompense de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie: ces peuples, qui ont une grande indifférence pour tout ce qu'on leur dit, & qui sont assez politiques pour accorder  
en

en apparence tout ce qu'on trouve bon, de leur proposer, étant pressé, répondent : voila qui est bien pour ceux de ton pais. Mais nous autres Ameriquains n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons seulement au pais des Ames, où nos gens vont à la chasse des bêtes grasses, & où ils vivent plus tranquillement, que nous ne faisons aux lieux, où nous sommes. Tout ce que tu nous dis, est bon pour ceux, qui sont au delà du grand Lac. C'est ainsi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, que pour eux, ils sont faits d'une autre maniere, que les gens de l'Europe. Ce qui nous montre, que celui, qui plante, & celui, qui arrose, ne fait rien pour la conversion des peuples : que c'est Dieu qui donne l'accroissement. C'est donc de lui seul, qu'on doit attendre l'heureux moment, qui doit amener ces peuples à la foi.

Pour ce qui est de la pensée des Sauvages touchant la Terre, ils se servent du nom d'un certain Genie, qu'ils appellent *Micabeche*, qui a couvert tou-

te la Terre d'eau , à ce qu'ils croient , & racontent mille fables , dont quelques unes ont du rapport avec le Deluge. Ces Barbares donc croient , qu'il y a entre le Ciel & la Terre certains Esprits dans l'Air , qui ont la puissance , de prédire l'avenir , & d'autres , qui sont des Medecins capables de guerir toutes sortes de maladies. Cela fait , que ces peuples sont fort superstitieux , & qu'ils consultent ces Oracles avec beaucoup d'exactitude.

Un de ces Maîtres Jongleurs , qui passent pour forciers parmi ces peuples , fit un jour dresser une Cabanne avec dix gros pieus , qu'il planta fort avant dans la terre. Il y fit un tintamare effroyable , pour consulter les esprits : afin de sçavoir , s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance , pour faire une bonne chasse d'Elans , ou de Castors. Ce fameux Jongleur s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne , qu'il voioit beaucoup d'Orignaux , ou d'Elans , qui étoient encore fort éloignez , mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit

huit lieües de leurs Cabannes. Cela donna bien de la joie à ces pauvres Aveugles.

Il faut remarquer , que quand ce Jongleur, ou pretendu Prophete ne réussit pas dans sa pretention, les Sauvages n'en ont pas moins d'estime pour lui. Il suffit, qu'il ait bien rencontré une ou deux fois par hazard pour s'accréditer. Je leur disois là dessus, que le grand Maître du Ciel gouverne toutes choses, & que c'est à lui, que nous devons demander ce qui nous manque. Ces Barbares me répondoient, qu'ils ne le connoissoient point, & qu'ils seroient bien aises de sçavoir, s'il leur pourroit envoyer des Elans ou des Castors, tant ces peuples sont grossiers & materiels. Je leur dis un jour, que nous autres Européens avions de l'intelligence, pour sçavoir, comment tout avoit été fait, & par qui. Ils me témoignèrent pour toute réponse, que si nous allions habiter chez eux, ils me donneroient leurs enfans pour les instruire. Ces sentimens des Sauvages

nous font connoître, que le plus grand fruit, que l'on puisse faire parmi eux, consiste uniquement à baptiser quelques enfans moribons. Pour ce qui est des adultes, il faut travailler à les rendre sedentaires, à les civiliser, & à les accoutumer peu à peu à la predication. Encore a-t-on bien de la peine, & on fait peu de progrès sur leur esprit.

Les Missions, de l'Amérique Septentrionale sont fort différentes de beaucoup d'autres. On n'y trouve rien de ce qui plaît à la nature, rien qui ne contredise à l'inclination des sens. Il faut y essüier des fatigues épouvantables, & se preparer à des Travaux ingrats, & steriles. On a peu de succès dans la conversion des Ames. On y trouve des obstacles facheux. Cependant ceux, qui s'y appliquent avec zele, avoient, qu'ils y trouvent un charme secret, qui les attache a cet ouvrage, de sorte que dès que quelque nécessité les en détourne, ils sont dans un état violent.

Cela

Cela m'a toujours paru de bon augure pour les Missions de ce païs-là, dans la pensée, que j'ai, que Dieu n'abandonnera pas toujours les peuples, qui y habitent, à leurs tenebres naturelles. Je crois, que Dieu entretient l'esperance de leur conversion par ce puissant attrait, par lequel il engage les Missionnaires à continuer leur travail.

Pour ce qui est de la patience, elle est absolument necessaire à ceux, qui se consacrent à cet emploi. Pendant tous nos Voiages de l'Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou sur quelque natte de joncs, quand nous etions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, ou un fagot de bois de cedre, nous servoit de chevet pendant la nuit. Nous n'avions que nos manteaux pour couverture, au defaut des nôtres, que nous donnions par charité à quelque Sauvage malade. La terre, ou bien nos genoux nous servoient de table, par ce que nous n'étions pas accoutumez de nous assoir à terre comme les Sauvages. Nous

324 *Nouveau Voiage entre la Mer*

nous placions toujours sur quelques buches, qui étoient nos sièges ordinaires. Nous n'avions pour servietes, que des fueilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Nous avions quelques couteaux. Mais ils ne nous étoient d'aucun usage dans le repas, faute de pain à couper. Hors les temps des grandes chasses, ou de certaines saisons de l'année, la viande étoit si rare, que nous avons souvent passé six semaines, ou deux mois sans en manger, si ce n'est quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les festins.

Nos viandes ordinaires étoient les mêmes que celles des Sauvages, c'est à dire : de la sagamité, ou bouillie, faite d'eau, avec de la farine de blé d'Inde, & des citrouilles. Pour lui donner quelque goût, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier sauvage, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons sauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes.

Nô-

Nôtre boisson ordinaire étoit de l'eau pure, que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous se trouvoit indisposé dans le temps, que les arbres étoient en sève, ou s'il sentoît quelque foiblesse d'estomach, nous faisions une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en sortoit une eau sucrée, qu'on amassoit dans un plat d'écorce de bouleau. On la beuvoit comme un remede souverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fussent pas fort considerables. On trouve quantité d'Erables dans les vastes Forêts de ces pais-là, & on en peut tirer des eaux distillées. En suite en les faisant bouillir longtems, nous en faisons du sucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui, qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Isles de l'Amérique.

Le vin d'Espagne, que nous portions avec nous dans nos Missions, étant venu à nous manquer, nous en fimes d'autre des Raisins sauvages, que nous trouviions, & qui étoit tres-bon.

326 *Nouveau Voiage entre la Mer*

Nous le mîmes dans un petit baril, qui avoit servi pour le vin , que nous avions apporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois , & une de nos servietes d'Autel nous servoient de pressoir. La cuve étoit un seau d'écorce , qui n'étoit pas capable de contenir tout nôtre vin. Ainsi pour n'en point perdre, nous en fîmes du raisinet, qui n'étoit pas moins bon, que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous servions, étoit faite de petits cornets d'écorce de bouleau, que nous allumions, & qui nous duroient tres-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hiver, ce qui nous causoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à six vingt lieües de Quebec capitale de Canada, vers le Sud, nous accommodâmes un jardin, fermé de bonnes palissades pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y  
avons

avons semé de legumes, y profitoient parfaitement bien. Nous en eussions eu en tres-grande abondance, si nous eussions eu tous les outils propres à labourer la terre au commencement de l'établissement de ce Fort, qui n'étoit fermé alors, que de gros pieus. Nous nous servions de bâtons pointus, & nous n'avions point d'autres instrumens d'agriculture.

Tout ce qui nous consoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile établi dans ces Vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux. Ces Peuples barbares faisoient paroître quelque desir d'être instruits de nos Mysteres.

Ils se rendoient attentifs, & fort assidus à la priere, quoi qu'ils n'eussent point encore assez d'ouverture d'esprit, pour entrer, comme il faut, dans les veritez de la Religion, & que les uns & les autres ne viennent chercher de l'instruction que par un pur esprit d'interêt, pour avoir de nous des couteaux, des  
alei-

328 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
aleines, & d'autres choses sembla-  
bles.

Je dois les pensées suivantes à un excellent Religieux de nôtre ordre, que je pourray nommer dans un troisieme volume, si Dieu me fait la grace de venir à bout de mon dessein

Je mets bien de la différence entre le zele, les travaux, & l'application infatigable des vrais Missionaires, & les succès prétendus, qu'on a vantez si souvent, sans apparence de verité. La justice, que l'on est obligé de rendre aux soins des hommes Apostoliques, dans la nouvelle France, est, qu'ils surpassent veritablement tout ce qu'on en peut exprimer. Ils égalent, si on veut, les entreprises, le courage, & les souffrances de l'Apôtre St Paul, qui a été exposé a de grands dangers, à la faim, à la soif, à des persecutions étranges. Leur silence même a été grand & louable au milieu des murmures, & les calomnies de leurs ennemis. Mais la conduite des Missionaires dans le Monde Chrétien, se justifie par elle-même,

me, & les met au dessus de pareils reproches, aussi bien à l'égard du Canada, que par tout ailleurs.

J'ai donné tous mes soins autrefois dans ce lieu là, aussi bien que d'autres Missionnaires parmi les Iroquois : à humaniser ces Barbares, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, autant qu'il étoit possible. J'ai tâché de les desabuser de leurs vaines superstitions, & je préparois ainsi les voies du Seigneur, selon mon pouvoir. Cependant il faut avoüer, qu'on a fait très-peu de progrès à cet égard. Ces peuples sont aussi sauvages, que jamais, toujours également attachez à leurs anciennes maximes, à leurs coutumes profanes, à la gourmandise, à l'orgueil, à l'ivrognerie, & à la cruauté, incapables même d'instruction, & d'obéissance.

Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi les Iroquois, tant qu'on voudra, on les trouvera pourtant toujours tels, qu'ils étoient il y a 30. ou 40. ans. Depuis que les

Fran-

François du Canada ont fait la paix avec eux, & que les Jesuites ont demeuré parmi eux pour la Mission, quoi qu'ils y eussent bati autant de Chapelles & d'Eglises, qu'ils en avoient détruit auparavant, ces Iroquois, que l'on peut fort justement appeller des Philistins indomtables, n'ont pourtant pas fait de fort grands progrès dans la foi. A dire le vrai, nous voions encore le contraire aujourd'hui. Ces Barbares ont une guerre cruelle avec les François, qui sont en ces Pais-là. J'avoüe, qu'il m'est dur d'apprendre, que des Chrétiens soient en guerre avec des peuples brutaux, que j'avois menagez avec toute l'adresse, dont j'étois capable, pendant six ou sept ans, que j'avois demeuré parmi eux, soit par les Ambassades, dont on m'avoit chargé, soit par les instructions, que je leur avois données, pour la lecture, pour l'écriture, & pour la Religion même. Nous avons entretenu cette Nation belliqueuse en paix, tant que nous avons pu.

Les Iroquois, qui traitent toujours  
nos

nos Religieux de *Chitagon* c'est à dire de Pieds-nuds, les ont souvent regretez vers le Lac *Ontario*, ou de *Frontenac*, où ils avoient une Maison de Mission. J'ai souvent ouï dire, que quand un Prêtre de *St. Sulpice*, un *Jesuite*, ou quelque autre Ecclesiastique du *Canada* demandoit aux *Iroquois*, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur Chasse, comme ils faisoient aux *Pieds-nuds*? ces Sauvages leur répondoient, que nos *Recollets* ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prenoient point de recompense de tous les presens, qu'ils leur faisoient, qu'ils ne prenoient ni pelletteries, dont tous les autres Européens sont si avides, ni aucune autre chose pour recompense de tout ce que nos Religieux faisoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devoit commencer par l'animal avec ces peuples là, & aller en suite au spirituel, & que, si comme dans l'Eglise primitive, les Chrétiens d'aujourd'hui n'étoient qu'un Cœur & qu'une Ame, s'ils se détachent du grand intérêt, ou

au moins, s'ils prenoient en échange des Sauvages, ce qui seroit raisonnable par rapport à ce qu'ils troquent contre eux, sans doute qu'on gagneroit davantage avec eux, & que l'on convertiroit facilement ces Nations Barbares.

Il est vray, que pendant que j'étois Missionnaire au Fort de Frontenac, parmi les Iroquois, & que les Jésuites étoient repandus çà & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi. Car comme ces Barbares ne se conduisoient, que par les sens, ils regardoient pour lors les Missionnaires Jésuites, comme des Capitaines, & des hommes d'une grande consideration, comme des Envoiez, & des Residens perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance, qui étoit entre eux, qui dispofoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pais habitez du Canada. Autrement ces Barbares auroient été dans des dé-  
fian-

frances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux, des ôtages, pour la sûreté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionnaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, dont ils s'acquittent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur résidence, & les exercent à défricher les terres de leurs Cantons, ce qui contribue beaucoup à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit, & à leur zele plusieurs fondations considerables pour les Missions sauvages, que l'on a obtenues de plusieurs personnes puissantes & zelées, dont on ménage les liberalitez, aussi bien que les appointemens, & les gratifications annuelles du Roi, pour le même usage.

Au reste ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints, par les travaux d'un zele infatigable, d'une charité fervente, & accompagnée de patience & d'humilité, par un grand des-interessement,  
par

par une douceur extraordinaire, & par une foi pure, & vive. Mais c'est là une espèce d'Apostolat fort différent de celui, que l'on a vu parmi les autres Nations du Monde.

Mais pour dire un mot ici des progrès de ces Missions, dont je viens de parler, seroit il bien possible, que ce prétendu nombre si prodigieux de Sauvages convertis eût échappé à la connoissance d'une foule des François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux, dans les extrémités des Païs connus, où ils font des années de séjour, pour le commerce? Comment se peut il faire, que ces Eglises si devotes, & si nombreuses aient disparu à mes yeux, lors que j'ai passé parmi tant de païs & de Nations, & aux yeux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages, de même qu'à tant d'autres personnes, qui ont de l'esprit & du discernement?

On sçait de plus, que les Sauvages viennent tous les Ans en grandes troupes dans le Cànada, avec leurs Canots chargez

chargez de pelletteries. On y voit donc le concours de toutes sortes de Sauvages, qui font comme l'élite de ces Nations différentes. Tout le país est témoin, que dans leurs meurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître, que de Barbare, & de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves, qu'ils en peuvent donner, consistent à assister comme des idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifferens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Comme ils sont naturellement oisifs & fainéans, & que d'ailleurs nos ceremonies leur sont nouvelles, ils y assistent souvent, mais ce n'est que par maniere d'acquit, & par pure curiosité. Quelques uns s'y trouvent par des raisons d'intérest, d'autres, par des motifs de crainte, ou par quelque estime particuliere, pour la personne de quelque Missionnaire, qu'ils regardent souvent comme un Chef considerable.

Tout

Tout ce qu'on peut donc faire, c'est de tirer du fond des bois, certaines familles, qui marquent plus de docilité, & alors on les dispose à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec, capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real, lesquels sont séparés du commerce des Européens. C'est donc dans ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur langue, aussi bien que leurs manieres de vivre soient toujours Sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophytes dans le devoir. On travaille à les élever à la piété. Cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui sont Chrétiens de bonne foi. Mais il y en a plusieurs, & même des familles entières, qui échappent de temps en temps aux Missionnaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur première façon de vivre. On

On répondra, peut être, à cela, que l'on voit plusieurs Chrétiens en Europe, qui s'écartent de leur devoir, & qui souillent l'honneur de leur caractère par une vie libertine, profane, & païenne. Mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares Neophytes, mais de l'attachement, qu'ils ont au Christianisme. Il est certain, qu'ils en abandonnent toute la profession, & qu'ils en laissent périr tout sentiment dans leur cœur par une Apostasie entière, par une prodigieuse insensibilité, & par un aveuglement tout à fait étonnant.

On a publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on a débitées sur ce sujet, & qu'on a fait lire aux Pensionnaires des Ursulines. On dit même qu'il y a grand nombre d'Indiens convertis d'autres à qui on a administré jusqu'à la confirmation, & qu'on en a reçu quelques uns dans les premiers ordres. Pleût à Dieu, que toutes ces Eglises, dont on parle dans ces Relations, fussent aussi réelles, que tous les habitans du

Canada, & les personnes sages & éclairées ſçavent, qu'elles ſont chimeriques. Si elles ont ſubiſté autrefois, que ſont elles devenues depuis près d'un ſiècle, qu'on ne les voit plus? Cependant la Colonie du Canada ſe multiplie. Le commerce y eſt plus abondant, & plus connu à l'Europe, qu'il n'étoit autrefois. Ainſi on eſt en état de voir ce grand nombre de Convertis. Cependant on ne le voit en aucun lieu de ce pais-là. Eſt-ce peut être, qu'on a fait diſparoître ces nouveaux Chrétiens, de même que les Relations, que l'on a ceſſé de donner au public, & qu'ainſi on a deſabuſé le public? En cela on en a uſé tres-ſagement. Car que pourroient croire ceux, qui viendront après nous, de faire imprimer dans les ſupplémens de Baroniſ, & de lire d'année en année de ſi grands progrès dans la Religion, ſi non que l'Antiquité auroit bien voulu leur en impoſer par une vaine oſtentation. Ou bien on croiroit, que ces Eglifes ſe ſeroient détruites peu à peu par la  
ne

negligence des Missionnaires.

Lors qu'on lisoit autrefois ces Relations en France à des personnes, qui ne connoissoient pas le Canada, comme on le connoit à present, elles ajoutoient fol à tout ce qu'on leur disoit, selon leur inclination. Il étoit donc aisé de les tromper à cet égard. Mais pour moi, qui ai été sur les lieux, & qui ai accoutumé de dire les choses avec beaucoup de franchise & d'ingenuité, je me contente d'en appeller au sentiment de tout ce qu'il y a d'habitans de la nouvelle France, qui sont presentement au nombre de quinze ou seize mille ames, & qui se sont même augmentez depuis mon départ, en multipliant l'Eglise des François. Je suis assuré, qu'ils diront naïvement, qu'il n'y a presque point de Christianisme encore aujourd'hui parmi les Sauvages, à l'exception de quelques particuliers, qui sont en tres-petit nombre, fort volages, & fort inconstans, prêts à tous momens d'abandonner leur Religion pour un tres-petit interest. Ainsi on

340 *Nouveau Voyage entre la Mer*

n'y voit point d'Eglise plus veritable, que celle, qui s'y trouvoit dans les premiers temps de la Colonie. D'ou il faut conclure, qu'il y avoit alors une Eglise commencée par les soins de nos Religieux, ou qu'il n'y en a point aujourd'hui.

Peut être a-t-on avancé quelque chose à humaniser ces Barbares, & a les rendre plus polis, qu'ils n'étoient. Mais tous les habitans de ce pais-là sçavent, qu'ils ne sont pas plus Chrétiens, qu'ils l'étoient autrefois. Cependant selon toutes les apparences, ils seroient plus attachés à la Religion, si on eût marché sur les traces, que nos bons Religieux avoient fraiées, si on eût eu soin d'entretenir une paix solide avec les Iroquois, & avec les autres Nations Sauvages, & si on les eût mélez avec les Européens, pour les rendre plus dociles, & plus traitables.

Pendant que j'étois en Mission dans le Canada, je m'avisay un jour de demander à des personnes éclairées, d'ou vient qu'on ne donnoit plus de Relations

tions annuelles des Missions du Canada. Comme ceux, que j'avois interrogé, ne me répondoient point, quel qu'un, qui n'y pensoit pas malice, s'avisa de me dire, que la Cour de Rome avoit ordonné, que les Relations des Missions étrangères fussent véritables, & que les faits, qu'on y avanceroit, fussent clairs comme le Soleil en plein midi, & que la Congregation de *Propaganda fide* avoit ordonné, qu'on n'en publiât plus, à moins qu'elles ne fussent d'une notoriété publique. Cette réponse me parut être d'un homme bien instruit des affaires.

Sur tout cela nous devons admirer les jugemens de Dieu sur ces Nations Barbares, & reconnoître sa miséricorde à nôtre égard, de nous avoir fait naître de parens éclairés de la foi dans un pays, où elle est en sûreté, & où on nous forme à la vertu, & à la piété, & où la multitude des grâces intérieures, & des secours extérieurs nous présentent les moyens d'assurer nôtre Salut, si nous y sommes fideles.

Nous devons lui donner toute la gloire, qui lui est due pour les excellentes lumieres, que nous avons recus, & qui nous distinguent si avantageusement pour nous, de tant de Nations, qui sont dans les tenebres de l'erreur & de l'aveuglement. Enfin cela nous doit obliger d'affermir nôtre vocation, & nôtre Election par toutes sortes de bonnes œuvres, & nous remettant devant les yeux, que nous rendrons comte un jour devant le redoutable tribunal de Dieu, de l'usage, que nous aurons fait de toutes les graces, dont il nous rend participans dans cette vie.



344 *Nouveau Voiage entre la Mer*

elle accomplit ses desseins par des voiez impenetrables dans leurs principes, dans leurs progrès, & dans leur consommation.

Il sembloit, dit ce Religieux éclairé, que la Colonie de la nouvelle France prenoit sa forme de jour en jour depuis quelques années. On avoit poussé les Découvertes. Le commerce s'y avançoit. Les hommes s'y multiplioient. On batissoit des Chapelles & des Oraatoires en plusieurs lieux, & le Pais prenoit une nouvelle forme de gouvernement. Mais Dieu permit, que tout cela fût ruiné par la décente des Anglois, qui pretendent, que leur Souverain n'est pas seulement le Roi des trois Roiaumes, mais qu'il l'est encore de la Mer.

Quelques Anglois zelez pour leur Nation, armèrent une Flotte en 1628. pour s'emparer du Canada du temps de Louis 13. Pere du Roi de France à present regnant. Deux tourterelles, dont on voit tous les ans un grand nombre en ce Pais-là, tombèrent d'elles mêmes

mes en un temps fort calme dans le Fort de Quebec le 9. Juillet de la même année. Les habitans du Canada prirent cela pour un présage du changement, qui devoit arriver.

Les Anglois s'emparèrent dans leur route d'un Navire François, qui étoit à l'embouchure du Fleuve de St. François dans l'endroit de l'Isle, que l'on appelle percée, à cause d'une pointe de terre, qui s'avance dans la Mer, au milieu de laquelle il y a une grande Arcade, qui se trouve percée naturellement dans le Roc, & sous laquelle les grandes chaloupes des pêcheurs de Morue passent, quand on revient de la pêche. Les Anglois cinglerent en remontant le Fleuve, & s'avancèrent jusques à *Tadoussac*, qui est une Riviere, laquelle descend dans ce Fleuve, & vient des terres, qui sont vers la Baïe de *Hudson*, selon qu'on le peut remarquer dans la Carte.

Les Anglois y trouvèrent une barque, dont ils se servirent pour envoier Vingt soldats à terre. Ces gens étoient

346 *Nouveau Voiage entre la Mer*

envoiez pour tacher de se saisir du Cap Tourment, ainsi nommé, à cause du peril où les Navires y sont pendant les tempêtes, qui sont plus fréquentes dans ce lieu là, que par tout le Fleuve. Deux Sauvages, qui vivoient parmi les Européens, les aiant remarquez, en donnerent avis à Quebec, qui n'est qu'à sept ou huit lieües de ce Cap.

Monsieur de Champlain, qui étoit Gouverneur de cette ville, pria en même temps le Pere Joseph le Caron, supérieur des Recollets, d'aller au devant de la Flotte Angloise en Canot d'écorce, pour en découvrir la verité. L'avis n'étoit que trop vrai. Il en trouva la confirmation à cinq lieües de Quebec, & n'eut le temps que de se jeter promptement à terre, & de se Sauver dans le bois. Les deux Religieux, que nous avions au Cap Tourmente, se rendirent par Terre à Quebec, avec le Sieur Faucher, Commandant pour y annoncer la Prise du Cap Tourment. Les Anglois s'y étoient emparez de tous les effets, qui pouvoient leur être utiles, & les ha-  
bitans

bitans avoient gagné le bois. Il n'y en eut que trois, qui tombèrent entre les mains des Anglois, dont l'un nommé Piver avec sa femme & sa Nièce parut bien-tôt après, devant Quebec, accompagné d'un Officier du Seigneur Kerck, Amiral de la Flotte Angloise.

Cet Officier somma la place de se rendre par une lettre, qu'il lui presenta de la part de l'Amiral. Mais ce Gouverneur brave de sa personne, quoi que d'ailleurs fort embarassé de cette invasion, demeura ferme & intrepide, & fit une réponse si fiere, que les Anglois, qui sont gens à périr plus-tôt que d'abandonner leurs entreprises, crurent par cette réponse, que le Fort de Quebec étoit mieux en état de défense, qu'il n'étoit. Ils lacherent donc prise pour cette fois, & remettans leur dessein jusques à un temps plus commode & ils firent voile pour se rendre en Angleterre.

Le General Anglois renvoioit donc la partie à l'année suivante, se contenta pour cette fois, de faire un grand nom-

348 *Nouveau Voiage entre la Mer*

bre de prisonniers, qu'il mena en Angleterre, entr'autres, un jeune Sauvage *Huron*, nommé Louis de sainte Foi, qui avoit été baptisé deux ans auparavant, par l'Archeveque de Rouën. Les autres prisonniers, dans le dessein, sans doute, de se faire valoir, dirent, que ce Sauvage étoit fils du Roi de Canada. Le General Anglois crut, qu'un prisonnier si considerable lui faciliteroit la prise de tout le païs l'année suivante. Mais il fut bien surpris, lors qu'après s'être saisi de Quebec, il apprit, que le Pere de ce Sauvage étoit un miserable *Huron*, qui n'a oit ni credit, ni pouvoir parmi sa Nation. Cela fut cause, qu'on lui rendit son Fils avec un méchant habit. Les Anglois lui otèrent tout l'équipage, qu'il avoit eu jusques là comme fils de Roi. Au reste cette reputation, où il fut pendant quelque temps, fut la cause de son malheur, & peut être de sa perte éternelle. Il se rejetta parmi les Sauvages, & perdit toutes les idées, qu'il avoit du Christianisme.

Sur

Sur la fraieur, où on étoit de toutes parts de l'arrivé des Anglois, plusieurs Sauvages montagnars vinrent s'offrir à nos Recollets de Quebec. Entr'autres le nommé *Napaga Biscou*, lequel aiant été instruit & baptisé par le Pere Joseph le Caron, ne cherchoit que l'occasion de rendre service à son bienfaiteur. Si tôt donc, qu'il put s'échapper des Anglois, il vint représenter au Pere Joseph, que si les ennemis en usoient de même à Quebec, qu'ils avoient fait au Cap Tourment, les Sauvages ne pourroient plus trouver de retraite pour leur soulagement pendant l'hyver. Je te supplie, donc dit il à ce Religieux, de me donner deux ou trois de tes Freres. Ils nous feront la prière, & instruiront nos enfans, & ceux de nôtre Nation, qui n'ont point encore vu de Pieds-nuds, car c'est ainsi qu'ils appellent nos Recollets. Je les nourriray. Ils seront traitez comme moi, & nous te viendrons voir de temps en temps.

Le Pere Joseph trouva la proposition

350 *Nouveau Voiage entre la Mer*

tion de ce Sauvage conforme à ses desirs, & à ceux de ses Religieux. Il en prit deux avec lui, qu'il emmena au lieu, où cet Indien habitoit. Cethomme fouhaitoit, que le nommé Frere Gervais Mohier, Religieux Recollet Laïc fût de la partie. Il s'agissoit de passer l'hyver chez les *Algonquins*. Ils partirent donc aussi-tôt pour se rendre aux trois Rivieres, & ils coururent plusieurs dangers dans la route. Leurs Canots se brisèrent à quinze lieües au dessus des trois Rivieres, de sorte qu'ils furent obligez de faire le reste du chemin au travers des bois. Ils penserent être emportez par la Marée, qui remontoit dans le Fleuve St. Laurent a plus de cent trente six lieües de la Mer, ce qui les surprit. Enfin a la faveur d'un Canot, qu'ils rencontrèrent par hazard, ils se rendirent aux trois Rivieres, où il y avoit des Villages formez par les *Montagnars* & les *Algonquins*. Ces Sauvages étoient là en attendant ce temps propre à faire la récolte de leur blé d'Inde. Ils leur té-

moi-

moignerent l'extrême affection, qu'ils avoient pour eux, dont ils avoient ouï parler de Pere en Fils.

Etant-là, ils apprirent, que les Anglois étoient hors de la Riviere, & qu'avant cela ils avoient combattu, vaincu, & dissipé la Flotte de France, qui venoit en Canada. Cette nouvelle obligea Monsieur de Champlain Gouverneur de Quebec aussi bien que tous les autres François, de prier le Pere Joseph de revenir.

Sur ces entrefaites on vit arriver vingt Canots, qui étoient conduits par des *Hurons*, lesquels amenoient le Pere Joseph de la Roche Daillon Recollet. On ne sçauroit exprimer la douleur de *Nepaga Buscou*, quand il fallut se separer de ce Religieux. Mais l'ordre étoit precis. Je n'oublie pas ici l'adresse, dont un jeune sauvage Chrétien se servit pour se retirer des mains des Anglois, ou plutôt pour avoir quelque present des François. Il s'appelloit Pierre Antoine *Arekouanon*, & avoit été baptisé en France, & tenu  
sur

352 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
sur les fonds, par le Prince de Guiméné. Il étoit à *Tadoussac*, quand les Anglois y parurent. Il fût donc pris comme les autres. On le mena à bord. On l'interrogea en François & en Latin. Il fit semblant de ne rien ouïr, de ce qu'on lui demandoit.

Le Capitaine Michel, François de Nation, s'étoit jetté, il y avoit déjà quelque temps, parmi les Anglois, pour quelque mécontentement, qu'il avoit reçu. Il avoit connu ce Sauvage, & sçavoit, qu'il étoit instruit dans ces deux langues. Il en avertit l'Amiral, qui le retint, pour servir d'interprete aux Anglois, lors qu'ils iroient à la traite parmi les Sauvages. Pierre Antoine ne put donc cacher davantage, qu'il sçavoit ces deux langues, & qu'il étoit Chrétien. Mais il s'avisa d'une ruse. Il fit semblant d'entrer dans le parti des Anglois. Il dit à l'Amiral, qu'il avoit des mesures à garder avec les François, & sur tout qu'il étoit fort obligé aux Recollets, qui l'avoient converti, & qui lui avoient même appris ce qu'il sçavoit

ſçavoit de Latin & de François. Il pria donc inſtaamment l'Amiral de le mener ſur ce point, & de ne le pas conduire à Quebec : qu'il lui ſeroit plus utile, ſ'il lui permettoit de ſe rendre aux trois Rivieres avec deux Canots chargez de vivres & de marchandises, & qu'il amencroit quantité de Sauvages à la traite. On ſe fia à ſa parole. On lui accorda, ce qu'il demandoit. Mais cet homme ſe voiant hors des Anglois, qui en avoient bien uſé à ſon égard, alla droit à l'Iſle rouge paſſa de l'autre côté du Fleuve de St. Laurent, ſe rendit à la Riviere du Loup, & du depuis, l'Amiral n'en eut point de nouvelles.

L'hyver fût dur à paſſer à Quebec, par ce qu'on y manquoit de toutes choſes, & que les Navires, qui y apportoient des proviſions, avoient été enlevéz par les Anglois. On fût donc obligé d'y partager le peu de vivres, qui s'y trouva. Nos Religieux auroient pu prendre leur part comme les autres. Mais ils ſe contenterent du blé  
d'Inde,

d'Inde, & des legumes, qu'ils avoient semez. La Dame Hebers leur fit present de deux barriques de pois, qui sont d'une grosseur, & d'une bonté extraordinaire en Canada. D'ailleurs ils avoient des racines, & avoient fait provision de glands en cas de nécessité, trop heureux d'ailleurs de prendre quelques anguilles, qui sont en grande abondance dans ce Fleuve. La Providence multiplia ces provisions, si bien qu'ils en fournirent à trois seminaires Sauvages, & à plusieurs autres personnes, qui se trouverent alors en grande nécessité.

Les Jesuites, qui s'étoient servi quelque temps de la maison de nos Recollets, avoient fait bâtir une autre maison, où ils s'étoient logez. Ils firent tous leurs efforts pour secourir les François.

Au commencement du printemps Monsieur de Champlain voiant la nécessité, où on avoit été pendant l'hiver, qui avoit été fort rude en Canada, si bien qu'on y avoit veu six ou sept

sept pieds de neige sans discontinuer, par ce qu'il n'y pleût que tres-rarement dans cette saison là, il pria le Pere Joseph de lui accorder une partie de nos terres du côté de la pointe aux lievres. Quatre particuliers du país lui en cederent d'autres. On les cultiva fort à la hâte, & on y sema du froment barbu, des pois & du blé d'Inde au commencement, & au milieu du mois de Maj. On est obligé d'en user de la sorte, parce que le froment n'y peut point passer l'hyver comme en Europe, à cause des grandes neiges, & du froid extrême, qu'il y fait.

Ledit Sieur de Champlain avoit envoyé des gens vers Gaspée, qui est entre l'Isle percée & Basson, lequel appartient aux Anglois, pour reconnoitre, si on n'y trouveroit point quelque Vaissseau de France. On n'en put apprendre aucune nouvelle par le retour d'une grande chaloupe, qu'on y avoit envoyée. Mais on sçut, que les Sauvages Gaspesiens offroient de nourrir vingt familles entieres. Les *Algon-*  
*quins*

*quins* & les *Montagnars* offrirent de plus amples secours. On équippa une Barque pour passer en France. Le Sieur du Boulé beau Frere du Sieur de Champlain en accepta la conduite. Il prit le Sieur des Dames Commis de la Compagnie pour son Lieutenant.

Etant pres de Gaspée dans la Baïe de St. Laurent ils rencontrèrent heureusement un Navire François commandé par le Sieur Emeric de Caën, qui leur amenoit du secours. Il leur apprit, que le Roi envoioit le Sieur de Rasilly pour combattre les Anglois, & sauver le Pais. La Barque fût chargée, & le Sieur du Boulé s'en retournoit vers Quebec, lorsqu'il fût pris par un Vaifseau Anglois, qui le fît prisonnier de guerre avec tous ses gens.

Cependant les *Hurons* arrivèrent à Quebec avec vingt Canots. On traita leur blé d'Inde. Monsieur de Champlain en donna une partie aux Jesuites, qui s'étoient chargez de nourrir plusieurs hommes, & nos Recollects aiant aussi reçu du secours de vivres, subsistèrent

rent jusqu'à l'arrivée des Anglois, qui ne tarderent pas à venir.

La Flotte Angloise surprit les François en Canada. Ils parurent dès le matin du 19. Juillet 1629. vis à vis de la grande Baie de Quebec à la pointe de l'Isle d'Orleans. La Flotte étoit composée de trois Vaisseaux, & de six autres, qui étoient restez à *Tadoussac*, & qui les suivoient. Les Missionnaires Jesuites & Recollets eurent ordre de se retirer dans le Fort de Quebec avec les autres Habitans. Le Pere Valentin le Roux assure, qu'il n'y avoit alors de la poudre, que pour quelques volées de Canon, & environ huit ou neuf cens coups de mousquet.

Le Sieur de Kerck General de la Flotte Angloise envoia un Gentil-homme Anglois au Sieur de Champlain pour sommer la place, & pour rendre une lettre fort honête. Le miserable état du pais, qui n'avoit ni vivres ni munitions, par ce qu'il n'étoit point venu de secours de puis deux ans, obligea le Gouverneur de rendre une réponse

358 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
ponse plus douce que l'année precedente.

Il deputa donc le Pere Joseph le Caron, Superieur des Recollects, & l'envoia à bord de l'Amiral Anglois, pour traiter avec lui de la reddition de Quebec à des conditions avantageuses, & sur tout pour obtenir quelque delai, s'il étoit possible. Ce Religieux demanda quinze jours. Mais le General Anglois, qui avoit appris par les prisonniers de la Barque la grande nécessité, où on étoit de toutes choses à Quebec, ne lui voulut accorder aucun delai. Ce Religieux lui demanda au moins une quinzaine. Le Conseil de la Flotte Angloise s'assembla pour en deliberer. Mais ils ne donnerent point d'autre réponse si non qu'ils n'accordoient que ce jour là jusqu'au soir. Le General de la Flotte donna ordre au Pere Joseph de retourner à Quebec porter cette réponse au Sieur de Champlain, & qu'au reste il n'avoit qu'à dresser les articles de la capitulation, & qu'on les executeroit fidelement.

L'Amiral

L'Amiral Anglois donna ordre fort honnetement au dit Pere Joseph de se retirer avec tous ses Religieux au Convent ordinaire, & lui fit esperer, qu'il ne leur seroit fait aucun tort, quoi qu'il arrivât.

Deux François prisonniers l'un nommé Bailli autrefois Commis de la Compagnie des Marchands, & Pierre le Roi, Charon de son métier, avoient rendu de mauvais offices aux Jesuites aupres d'un Capitaine de Navire Anglois. Ils lui persuaderent, qu'il trouveroit beaucoup à gagnér chez eux. Cela fut cause, que ce Capitaine dit au Pere Joseph avec quelque émotion, que si le vent eût été bon, il eût commencé par la Maison de ces Religieux. Le Pere Joseph ne manqua pas de leur faire confidence du dessein des Anglois, afin qu'ils prissent leurs suretez dans le Traité, qu'on alloit faire.

Le Pere Joseph aiant reçu cette réponse le Capitaine le conduisit par tout son Vaisseau, & lui montra ses munitions, & son monde même sous les  
armes.

armes. En suite on le fit mettre à terre, & il fit son rapport a Monsieur de Champlein à Quebec.

On tint Conseil, où les avis furent fort partagez. Deux François, qui avoient accompagné le Pere Joseph, avoient remarque, que les Anglois n' étoient pas en grand nombre, & qu'ils navoient que deux au trois cens hommes de troupes réglées, avec quelques autres, qui n'avoient pas la mine d'avoir porté les armes. D'ailleurs ils se confioient beaucoup sur le courage des habitans de Quebec. Ils auroient donc fort panché aussi bien que les Jesuites, & nos Religieux à courir le risque d'un siege. Mais l'experience, que le Sieur de Champlein avoit de la bravoure des Anglois, qui étoient hommes à perir plus-tôt qu'a d'mordre de ce qu'ils ont une fois entrepris, fit connoitre au Conseil, qu'il valloit mienx se rendre aux Anglois par une composition avantageuse, que de faire perir tout son monde. Les articles de la capitulation furent donc dressez. Le Pere Joseph eut

eut la commission de les porter à bord de l'Amiral Anglois, & tout aiant été réglé: on fit demander terme jufqu'au lendemain.

En même temps les Sauvages, amis de nos Religieux, & sur tout le nommé *Chaumin*, folliciterent le Pere Joseph & nos Recollets; de lui accorder deux ou trois de nos Religieux, de se retirer dans les bois, & de là dans leur pais. Quoi que *Chaumin* ne fût pas encore fort affermi dans la Religion Chrétienne, il aimoit pourtant fort paffionément nos Religieux, à caufe qu'ils vivent en bien communs comme les Sauvages. On delibera, fur cette propofition. On confideroit d'un côté, que les Anglois ne feroient pas longtems poffeffeurs du pais, & que tôt ou tard le Roi de France y rentreroit par Traité, ou autrement: que cependant on avanceroit le bien commun parmi les Sauvages qui d'ailleurs s'offroient d'entretenir nos Miffionaires Recollets, & qu'enfin le pais retournant fous la domination de la France. Nos Religieux

se trouveroient encore dans le Canada en état de continuer leurs Travaux ordinaires , & de soutenir leurs établissemens commencez.

On y étoit d'autant plus invité, que le General Anglois avoit donné de grands temoignages d'amitié au Pere Joseph. Enfin deux de nos Religieux s'offrirent à s'y en aller. Le Pere Joseph même ne s'en éloignoit pas. Cependant il n'y avoit point de temps à perdre. Il falloit partir, & s'échapper dès le jour même, ainsi que firent quelques François, qui se retirerent en Canot avec les Sauvages. Il est facheux pour des Missionnaires d'être arretez par force dans leurs justes desseins.

Le Conseil de Québec & les autres Chefs s'opposoient à leur depart. Il fût conclu par plusieurs raisons politiques, & purement humaines, soit par les reproches, qu'ils pretendoient avoir sujet de craindre en France, soit par la défiance de la Providence envers nos Religieux, soit enfin par ce qu'ils ne croioient pas, que les François vou-

lussent

luffent retourner en Canada. Il fallut se rendre, & ce fut là le seul endroit, qu'on eut de faire des plaintes en Cour, & particulièrement parmi nos Recollets de la Province de Saint Denis, contre le Pere Joseph, de n'avoir pas eu assez de fermeté, ni de zele en cette rencontre. Et en effet il seroit arrivé, que ces Nations Sauvages, qui avoient mis toute leur confiance aux Recollets, seroient aujourd'hui plus disposées au Christianisme, qu'elles n'avoient été jusques là.

Le Pere Joseph s'en justifia du mieux, qu'il pût, & soutint, qu'il n'avoit fait que d'exécuter les ordres du Conseil de Quebec, comme en font foi les réponses, qu'il a faites au Definitoire de la Province après son retour, en lui rendant compte de sa mission.

Le lendemain 20. Juillet 1629. le Sieur de Champlain aiant été à bord de l'Amiral Anglois, les articles de la Capitulation furent signez de part & d'autre. Les Anglois descendirent à terre

364 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
re & furent mis en possession du Canada par le dit Sieur de Champlein.

Le Pere Valentin le Roux, Ancien Commissaire Provincial des Recollets du Canada, que j'ai vu à mon retour de ma grande Découverte, n'a rien laissé des articles de la Capitulation faite par les François de Quebec avec les Anglois. Quoi qu'il en soit: ceux-ci prirent possession de tout le Canada. Mais il dit que le Sieur de Champlein sauva sa famille, & tous ses effets. Il trouva même quelques avantages dans cette Capitulation par le bon traitement, que les Anglois lui firent. Les Habitans François, qui étoient pour lors dans le País, eurent chacun vingt écus, & le reste de leurs effets demeura aux vainqueurs. C'est de quoi on fit de grandes plaintes, par ce qu'il se trouva, que plusieurs particuliers s'étoient enrichis dans cette occasion. Ceux, qui voulurent bien demeurer dans le país, obtinrent de grands avantages des Anglois. Sur tout la famille de Monsieur Hebert, avec qui j'ai sou-  
vent

vent conversé à Mont-roial, lorsque j'y passois pour me rendre au Fort de Frontenac.

Pour ce qui est de nos Recollects, j'avoüe, qu'ils furent redevables à la generosité Angloise de plusieurs faveurs singulieres, ce qui m'a toujours donné beaucoup d'estime pour cette brave Nation. On leur tint donc la parole, que l'Amiral leur avoit donnée, de ne pas souffrir, qu'on fit aucun tort à nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges, lez Quebec, n'y à nôtre premiere Residence, qui étoit pour lors à l'endroit, où est à present l'Eglise Cathedrale de Quebec, nos Religieux aiant été restablis depuis, auprès de laditte Cathedrale. Cependant quelque diligence que les Capitaines Anglois y apportassent, ils ne purent empêcher, qu'un de leurs soldats ne se saisit adroitement d'un Calice d'argent. Mais les Officiers Anglois, qui sont naturellement genereux, en temoignerent leur chagrin à nos Religieux, & jurèrent solemnellement d'en faire la vengeance,

366 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
ce, s'ils en pouvoient découvrir l'Au-  
theur.

Les Jesuites (qui ne sont venus dans le Canada que quatorze ou quinze ans après nos Recollets, lesquels par consequent sont les premiers Missionnaires de l'Amérique), reçurent un traitement tout opposé. Leur Maison fut pillée, & tout ce qui s'y rencontra fut donné en proie aux soldats. On les obligea même de s'embarquer dès le lendemain avec & Sieur de Champlain & tous les François qui firent voile vers *Tadoussac*. Mais les Sieurs Louis & Thomas Kerck, Freres, l'un Amiral, l'autre Vice Amiral, Anglois, permirent à nos Religieux de demeurer à *Quebec*. Les Anglois temoignèrent même publiquement, qu'ils les laissoient dans le Canada pour instruire les Sauvages dans les principes du Christianisme, & qu'avec l'agrément du Roi d'Angleterre ils empêcheroient, qu'ils ne se retirassent en France. Ils leur dirent même d'agir familièrement avec eux en toutes choses, & de les visiter avec la même

me liberté, qu'ils avoient avant la prise de Quebec. Ainsi bien loin de leur interdire l'exercice de la Religion Romaine, ils les prièrent de prendre chez eux le vin pour la messe, dont ils auroient à faire pour le service ordinaire de l'Eglise, lequel ils leur offrirent de bon cœur.

Nos Recollets vecurent ainsi plus de six Semaines après la prise de Quebec, & reçurent beaucoup de civilité de la part des Anglois, qui leur firent même instance pour les faire rester parmi eux, & leur laissoient la liberté d'instruire les Sauvages qui avoient habitude avec eux, cela dura jusqu'au 9. de Septembre suivant, qu'ils s'embarquèrent avec le Sieur de Pont-gravé, qui étoit resté à Quebec, à cause de son indisposition, pour aller rejoindre le Sieur de Champlain. Les Jesuites & tous les François de Canada, qu'on avoit fait passer à *Tadoussac* le lendemain de la prise de Quebec. On laisse à penser, quelle fut la douleur des Missionnaires, lors qu'ils se virent obligez d'abandon-

368 *Nouveau Voiage entre la Mer*

ner une Mission, à laquelle ils avoient travaillé jusques-là avec tant d'application.

Dans l'esperance, que nos Recollets avoient de retourner au plutôt en Canada, ils cachèrent en differens lieux une partie de leurs Utensiles, & sererèrent dans une Caisse de peaux d'Elans enfermées dans un bon coffre, qui n'avoit point d'air, les principaux ornemens d'Eglise, après quoi, ils partirent pour *Tadoussac*.

La Flotte mit à la voile le 14. Septembre pour l'Angleterre, & arriva à Plimouth le 18. d'Octobre, où nos Recollets séjournerent cinq ou six jours, après quoi, ils furent conduits à Londres avec quelques François. De Londres ils se rendirent à Calais le 24. du même mois, & de là dans nôtre Couvent de Paris.

Le public pourra remarquer, que les Anglois ont conservé nôtre Couvent de Quebec, & de nôtre Dame des Anges, ce dernier se trouva en bon état pour y recevoir les Jesuites à leur retour

tour en Canada, en attendant que leur maison fût établie. Nos Religieux leur avoient confié l'endroit, où ils avoient cacié leurs ornemens, & leur avoient même donné pouvoir de s'en servir. C'est ce qu'ils avoient déclaré au Pere le Jeune, Jesuite. Ils voulurent bien nous faire le plaisir de s'en servir comme de leur propre, aussi bien que de nôtre Maison, de nôtre Eglise, & de nos terres, dont une partie leur est demeurée jusques à présent, depuis le droit appellé la Gribanne, jusques au bord de nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges. Sur quoi il faut remarquer, que la lettre attribuée au Pere l'Allemand Jesuite, & rapportée au troisiéme Tome du Mercure François, doit être supposée. Car on lui fait dire entr'autres choses contraires à la verité, qu'il entre dans les sentimens de son Provincial, auquel il écrit, de dédier leur Eglise à nôtre Dame des Anges, & que la nôtre étoit consacrée à St. Charles. Ce qui montre invinciblement, que cette lettre n'est pas de

dit Pere Charles l'Allemant. Il étoit trop bien versé dans l'Histoire de l'Amérique pour ignorer, que la premiere Eglise du Canada appartenoit aux Recollects, qui en ont été les premiers Missionnaires, & qu'elle avoit été consacrée sous le nom de nôtre Dame des Anges.

---

## CHAPITRE XXXVII.

*Comme les Religieux de Saint François, ont devancez par toute terre habitable les Peres Jesuites, dans les Missions.*

**J**E ne peux m'empêcher de suivre les pensées que le R. Pere Valentin le Roux Recollect, dont j'ay fait mention dans le Chapitre precedent & qu'il a bien voulu donner au public, sous le nom du Pere Chrétien le Clerqs.

C'est une gloire & un grand sujet de consolation pour nôtre Saint ordre,  
que

que les Religieux de Saint François aient eu l'avantage, d'être les premiers precursseurs des Reverends Pères de la Compagnie de *Jesus* dans tous les pais, par la predication de l'Evangile, de faire les premieres Découvertes, de defricher la vigne du Seigneur, de leur preparer des voies Apostoliques dans les deux Indes, Orientales & Occidentales, dans l'Afrique, dans l'Asie, dans la Barbarie, dans la Turquie, & Generalement par tout, ou les enfans de Saint Ignace ont marché sur les traces des enfans de Saint François.

Dans les Indes Orientales, ou les Jesuites sont aujourd'hui si puissans en credit, en merite, & en biens, yaians de la roufee du Ciel & de la graisse de la terre, le Recepteur general de ces Indes dont j'ay oublié le nom, en aiant fait le recit en ma presence a la table de Monsieur le Comte de Frontenac, Gouverneur General de la nouvelle France; on sçait que huit Freres Mineurs y furent envoieez en 1500. annoncer l'Evangile à *Calicut*, à *Cochin*, & y furent

çurent même la Couronne du Martyre, à l'exception du Pere Henry, qui fut à son retour en Espagne Confesseur du Roi de Portugal, & Evêque de Cepta.

En 1502. l'on y destina une Mission plus forte de nos Religieux qui poussa plus avant les Découvertes, arbora l'étendart de la Croix, & y fit des conquêtes prodigieuses à l'Evangile par la conversion de ces peuples.

En 1510. nos Religieux de Saint François batirent le fameux College du Seminaire de Goa ville Capitale des Indes Orientales; & nos Religieux l'ont conduit & acru l'espace de vingt huit, Ans, jusqu'à ce qu'enfin, l'An 1542. nos Religieux le remirent à Saint François de Xavier, pour s'appliquer uniquement avec ses disciples; à prêcher l'Evangile à ces Nations Barbares: de quoi font foi les historiens de ces temps, & les Auteurs de la vie du Saint François de Xavier, dans les premières éditions, sur tout le Pere Horace Turfelin, quoique dans les éditions suivantes,

tes, quelque Auteur particulier des Jésuites ait bien voulu supprimer cette marque de reconnoissance, que l'on nous devoit avec tant de justice.

On sçait la gloire que nous avons eüe par tous les païs de l'Orient, & l'Occident, & même au Japon, en partageant avec quelques-uns de ces Peres la Couronne du Martyre, nos Recollets leur aiant frayé les routes de l'Évangile au Roiaume de Voxu partie orientale du Japon, comme j'ai fait connoître dans la préface de ce Volume: c'est dans ces Vastes païs où ils ont depuis appelé, introduit, accueilli, reçu, soutenu, aimé, & favorisé les Peres de la Compagnie de Jesus, & continué avec eux les travaux Évangéliques.

Il n'est pas moins constant que dans les autres parties du monde, les Religieux de Saint François y soutiennent encore aujourd'hui de puissantes Missions, qu'ils ont établies des la naissance de l'ordre.

Alexandre IV. en l'Année 1254. rend témoignage dans une de ses Epistres,

374 *Nouveau Voyage entre la Mer*  
sires, que nos Religieux étoient répandus par tout dans les terres des schismatiques, & parmi les Infideles. Voici les propres termes de ce Souverain Pontife.

Alexandre &c. *Et à nos bien-amez, Les Freres Mineurs faisant Missions aux terres des Sarrafins, Payens, Grecs, Bulgares, Cumanes, Ethiopiens, Siriens, Hiberniens, Jacobites, Nubiens, Nestoriens, Georgiens, Arméniens, Indiens, Mossellaniques, Tartares, Hongrois de la haute & basse Hongrie, Chrétiens Captifs entre les Turcs, & autres Nations infidelles du Levant, ou quelque autre part qu'ils soient, Salut & Apostolique Benediction.*

En 1272. nôtre R. Pere Jerosme D'ascoli, crée depuis Pape Nicolas IV. avec ses Disciples, non seulement menagerent la reconciliation de l'Eglise Greque avec la Latine, mais ils annoncerent encore l'Evangile dans la Tartarie, & par son moien les Religieux de nôtre ordre furent appelez par les Princes de l'une & de l'autre Armenie

en 1289. & continuerent encor leur Conquestes en 1332.

La Turquie & les Roiaumes soumis au grand Seigneur, ont estez & sont encore les Theatres du zele des Religieux de Saint François, & les témoins de nos travaux Apoitoliques, & l'on sçait que la terre sainte avec plusieurs autres endroits sujets du Turc, sont encore gouvernez sous la Prefecture des enfans de Saint François, ceux qui demeurent même dans le Saint Sepulchre de nôtre Seigneur *Jesus Christ*, autre ont rendu des services considerables aux Reverends Peres Jesuites, & leur ont donné autre fois de l'emploi avec plaisir.

L'Histoire fait mention de nos Missions en l'An 1342. en la Bosnie, & l'Esclavonie contre les Infideles, chez les grands Tartares qui possèdent aujourd'hui la Chine, dans la Perse, dans la Medie, dans la Caldée.

En 1370. nôtre Mission fut renforcée par Urbain V. de soixante de nos Religieux, l'ordre étant honoré par  
tout

376 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
tout d'un tres grand nombre de Mar-  
tyrs.

L'Ambassade d'Eugene I V. & la  
Mission de 40. de nos Religieux au  
*Prêtre Jean* en 1439. soutenue en sui-  
te d'un plus grand nombre, est encore  
assé connue, aussi bien que la reduction  
de ses Etats, & de leurs soumissions à  
l'Eglise Romaine.

Je serois infini, si j'entreprendois de  
faire une deduction des Missions les  
plus fameuses, dont nous avons été ho-  
norez par toute la terre, dans lesquel-  
les les Reverends Peres Jesuites se sont  
répandus ; mais ils y sont entrez dans  
nos travaux, ou plus-tôt nous avons  
l'avantage de les continuer avec eux,  
agissant par tout de concert, & dans  
une parfaite union, pour les interez de  
la gloire de Dieu, & de l'Evangile que  
nous y recherchons uniquement.

C'est pourquoi nos Recollects de  
Paris aiant appellé en Canada les Peres  
Jesuites à leur secours, pour y travail-  
ler ensembles à la conquête des Ames,  
mais il est à remarquer qu'après que les  
An-

Anglois eurent rendu le Canada après quatre Ans de sejour, aux François, les Peres Jesuites qui avoient plus de moiens que nos Religieux y retournerent, & comme par intrigues, on avoit mis obstacle au retour de nos Recollets, cela leur étoit sensible de voir que si nous avions precedez les Jesuites dans toutes les autres Missions du monde Chrétien, celle de la nouvelle France étoit la seule, où nous n'avions pas la consolation de continuer avec eux les Travaux Apostoliques, & d'autant plus que la Charité reciproque, qui ne fut en rien alterée entre ces deux Corps, nous persuadoit que les Peres Jesuites pleins de vertu & de merite, en avoient autant de regret, qu'ils nous en témoignoit pour lors par leurs lettres.

Il faudroit un volume pour décrire les difficultez que nos Religieux eurent pour retourner dans nos Missions du Canada, & les intrigues dont des personnes se sont servi, pour nous l'empêcher, on n'oublia rien pour cela, enfin après environ trente Ans, les deputez du

378 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
du Canada qui s'impatientoient après le retour de nos Recollects, en dirent à nos Religieux plus qu'ils n'en vouloient sçavoir, & plus que la Charité ne permèt d'en donner au public, ils dirent à nos Religieux résolument qu'ils cherchoient quelqu'un pour mettre Curé à Quebec, & en quelques-uns des endroits principaux; leurs consciences se trouverent trop gênées, d'avoir affaire aux mêmes gens, tant pour le spirituel, que pour le temporel, n'ayant personne à qui ils pussent communiquer confidentement, les difficultez de leurs consciences; qu'aux Peres Jesuites, & qu'au refus de nos Recollects, ils alloient en chercher ailleurs.

Messieurs de la Compagnie du Canada instruits par ces Deputez, tenoient à peu près les mêmes discours, singulierement Monsieur Rosé Directeur, Messieurs Margonne, des porter, Beruhier & autres, ajoutant en cestermes exprés: parlant a nos Recollects: *mes peres il eût bien mieux vallu que vous fussiez retourné en Canada, que d'autres personnes;*

sonnes; c'est une haute injustice qu'on vous à fait, & aux habitans, nous voions bien d'où cela provient, presentez vos raisons, & on vous fera justice, & à ceux du pais. Le Secretaire de la Compagnie dit quelque chose de plus à nos Religieux: *autrefois mes peres, j'ai été contre vous, & j'en ay demandé pardon à Dieu; on m'avoit surpris, à present je vois bien que j'ai manqué; plût à Dieu que vous fussez repassé en Canada il y a long-temps, & y faire vôtre charge de Curé, l'on vous y desire pour le repos des consciences.*

Les Peres Zacharie Moreau Recollet qui est mort de la mort des Justes, entre mes mains à nôtre Couvent de St. Germain en Laye, & Paul Hüet qui à été mon Pere Maître de Jeune à nôtre Couvent des Recollets de Montergir, dirent à Messieurs de le Compagnie du Canada, que quand bien même ils nous permettroient d'y retourner, nous ne pretendions pas y exercer les fonctions curiales, pour ne point faire de jalousie à personne, à moins

380 *Nouveau Voiage entre la Mer*  
moins que les Reverends Peres Jesuites ne nous rendissent la même honnêteté que nos Anciens Peres leur avoient fait, en l'An 1625. lors que nôtre Pere Joseph le Caron, Superieur de nôtre Couvent de Quebec, leur permit, & même les pria pour entretenir l'amitié, d'exercer, avec nous à l'alternative, les fonctions curiales à Quebec; mais tout cela ne servit de rien, la Compagnie renvoia nos Religieux au Conseil de Quebec par amusement, par ce que ce Conseil étoit composé des personnes & du Gouverneur qui étoient creatures des Reverends Peres Jesuites, du superieur de la Mission du Syndic & des habitans, que l'on gaignoit aisément pour empêcher nôtre retour en Canada; le Pere Provincial des Jesuites & le Pere l'Allement, superieur de la maison professe, qui étoit alors en France superieur des Missions; mais tous ces dehors ne servirent qu'à prolonger nôtre retour.

Le Lecteur peut juger qui si les Reverends Peres Jesuites avoient été en  
nô-

nôtre place, & les Recollets à la leur, nous n'aurions pas manqué de faire valoir & enteriner leur Requête, & d'y employer nôtre credit, puisqu'autre fois nos Recollets avoient tenu ferme contre tout le païs, pour appeller les Jesuites en Canada, & ensuite pour les y soutenir, lorsqu'ils y furent arrivez en 1625. & que le Gouverneur & les habitans s'opposoient à leur reception: la Charité qui est droite & simple nous persuade que ces Reverends Peres ne manquerent point de bonne volonté pour nous rendre le reciproque dans l'occasion presente, & qu'ils ne manquerent que de credit, & de pouvoir dans le Conseil de Quebec, comme ils en assurent nos Religieux l'Année suivante par leur lettre: on juge assez, que la resolution ne fût pas encore ce coup là en faveur de nos Religieux, par ce que Monsieur de Lauzon, Directeur general de la Compagnie, nous aient souvent remis nôtre retour, & passent en suite en qualité de Gouverneur en Canada, ne manqua pas de continuer

382 *Nouveau Voyage entre la Mer*  
nuer aux Recollects les offices qu'il leur avoit rendus jusques alors. Monsieur le Marquis de Denouville qui après la grande Découverte que j'avois fait, passa aussi en qualité de Gouverneur en Canada, & il nous avoit fait des promesses semblables à Monsieur de Lauzon pour le progrès de nos Découvertes, d'ailleurs ce Marquis avoit ordre de la Cour de France, d'appuier nos Recollects dans leur institut; mais il fit aussi tout le contraire, mais la Cour de France le retira de son Gouvernement, pour y remettre Monsieur le Comte de Frontenac qui a été de mon temps le vray Pere des nos Recollects, & qu'il soutenoit dans nos Missions du Canada, comme j'en ay parlé amplement dans ma Description de ma Louisiane, & encore davantage dans mon volume precedent.

CHA-

## CHAPITRE XXXVIII.

*Sentiment qu'un Missionnaire doit avoir dans le peu de progrès qu'il trouve dans ses travaux.*

**T**Out le monde Chrétien reconnoit pour une vérité constante, & un système de Religion, & un premier principe de foi, que la vocation & la conversion véritable & sincère des peuples, & des Nations est le grand ouvrage de la miséricorde de la puissance de Dieu, & de l'efficacité triomphante de sa grace & de son esprit.

Que si cela est vray des Nations infidèles & idolâtres qui sont déjà policées, réglées & ordonnées par les Loix, dont la raison est, pour ainsi dire, préparée à recevoir les instructions de l'Evangile & de la Religion Chrétienne, les hommes Apostoliques doivent beaucoup plus reconnoître cette dépendance Souveraine de Dieu à l'égard des Nations Barbares qui n'ont aucune nature

384 *Nouveau Voyage entre la Mer*

ture de Religion vraie ou fausse, qui vivent sans regle, sans ordre, sans loix, sans Dieu, & sans culte, dont la raison est absolument ensevelie dans la matiere, & incapable des raisonnemens les plus communs de la Religion & de la foi.

Tels sont les peuples du Canada, tout le long du Fleuve Saint Laurent, & generalement une quantité prodigieuse de Nations dont j'ai fait mention dans ma Louisiane, dans mon volume precedent, & celui dont je traite ici: c'est aux Missionnaires de reconnoître de bonne foi, que l'ouvrage de la conversion de tant de Nations aveuglées, est au dessus de nos forces; qu'il n'appartient qu'au Pere des esprits, comme dit Saint Paul, & à celui qui tient les cœurs de tous les hommes entre ses mains de lever ce voile, qui couvre les yeux de ces Barbares, de clarifier leur raison, de dissiper ce Cahos de tenebres, où ils sont ensevelis, de tourner leurs inclinations, de fondre la dureté de leur cœur inflexible, d'humaniser  
ces

ces peuples, de les rendre susceptibles des loix, que la droite raison suggere, & de les soumettre à celles, que la Religion prescrit; en un mot d'éclairer ces aveugles, & de les faire entrer par la vertu de sa grace, dans la connoissance, & l'amour de la Verité.

C'est là le fondement du véritable Apostolat à l'égard des peuples naturels de Canada & de toutes nos grandes Découvertes & à douze cents lieues par delà, qui nous sont connus: le grand point de la simplicité de foi, de l'humilité, de grace, & de l'onction de l'Esprit, doit animer ceux, que Dieu destine, & qu'il appelle à la publication de l'Evangile auprès de ces Nations très-nombreuses, que j'auray toujours gravées dans mon cœur, & pour le Salut desquelles j'exposeray ma vie, & tout ce que j'ay de plus précieux sur la terre, jusques à la mort: mais avant que de se sacrifier pour tant de Nations, il faut établir pour principe, que personne ne peut être attiré efficacement à *Jesus Christ* fils de Dieu, si le Pere de lumieres ne l'attire de la

R

force

386 *Nouveau Voiage entre la Mer*

force de sa grace Victorieuse : que son Esprit invifible fouffle où il lui plaît, & quand il lui plaît : que les momens de la grace font connus de Dieu, & entre les mains de la puiffance du Pere, & du maître de nôtre fort ; & qu'ayant appellé tous les hommes à la foi dans la preperation de fa bonne volonté, commune à tous ; il leur donne à la verité dans le temps, les graces naturelles, interieures & fuffifantes pour y parvenir, à la diftinction de ces graces efficaces & triomphantes, aufquelles on ne fe refufe point : que l'ouvrage n'eft pas feulement & uniquement de celui qui court, ni de celui qui veut ; mais principalement de celui qui éclaire, & qui touche par un effet de fa grande mifericorde : qu'à plus forte raifon, l'ouvrage & la gloire n'eft pas de celui qui prefche, ni de celui qui plante, ou qui arrote ; ce n'eft qu'un foible instrument ; mais bien de celui qui par fa grace, y donne fes accroiffemens : que la foi eft un don de Dieu ; que le facrifice de toute la nature n'eft pas capable

ble de meriter, par aucun droit, la premiere grace de vocation, qui ne tombe pas sous le merite: que les hommes travaillent inutilement à élever l'édifice spirituel de la foi, si Dieu ne se met de la partie, ne prepare & ne previent le sujet.

Humble simplicité, qui doit faire l'Amé des travaux Apostoliques, des Ouvriers de l'Evangile, & de l'application de tous les Missionnaires, qui m'ont devancez, & qui viendront après moi, pour gagner les Ames à *Jesus Christ*, dans toutes les vastes Découvertes; que j'ai faites en Canada, & parmi toutes les Nations de nôtre Louisiane, pour les attacher à leur ministere dans cet esprit de dependance, comme des simples organes, & des foibles instrumens de la Charité de celui, à qui seul la gloire doit être referée de la conversion du petit troupeau: mais avec aneantissement profond sous les ordres de Dieu, quand le zele n'a pas son effet; trop content de pouvoir dire: nous avons satisfait de nôtre part, à ce que Dieu deman-

doit de nos ministeres, quand bien même le peu de succes nous obligeroit de reconnoitre, que nous sommes des serviteurs inutiles.

Je prie le Seigneur Dieu presentement à genoux & les mains levées au Ciel, finissant ce troisieme volume de nos grandes Decouvertes, qu'il continue & imprime de plus en plus dans mon cœur jusques à la mort, les sentimens de soumissions aux ordres de Dieu, & de mes Superieurs Majeurs, touchant le Salut des Ames de tant de Sauvages, qui sont dans les tenebres de l'ignorance, depuis tant de Siecles; & que je puisse faire un sacrifice entier du reste de mes jours, pour un si louable dessein, exposant mon Ame à tous les evenemens de la providence de Dieu, à la vie, & à la mort, & que je puis être assez heureux de laisser des sentimens veritablement Apostoliques, à tous les Missionaires pleins de lumiere, & de capacité, de vertu & de grace, de zele & de courage à tout entreprendre pour les conversions des Ames, à soutenir les  
diffi-

difficultez les plus arduës, & à souffrir les contradictions & les chagrins pour l'accomplissement de leurs ministères.

Je prie Dieu de tout mon cœur, que tous les Missionnaires de l'Univers soient devoüez aux Missions d'une Mer à l'autre, & qu'ils puissent être avec moi du nombre des vases d'élection, destinez à porter le nom du Seigneur aux peuples, & aux Nations Barbares jusqu'aux extremités de la terre; & que la Providence de Dieu que j'adore, fortifie son Eglise militante d'un grand nombre d'Ouvriers, pour travailler à l'augmentation de la Vigne du Seigneur, pour feconder les travaux de tous les autres ordres Reguliers, & seculiers, dans des nouveaux établissemens du Roiaume de *Jesus Christ.*

F I N.